

Florian Birée

# Les trois soleils de Sermelarande

◦ Les mondes de l'EstuaE ◦

<http://biblio.ismalaris.org/>

Cet ouvrage a été précédemment édité aux éditions Amalthée.

Cet ouvrage a été réalisé en utilisant des logiciels et des polices de caractères libres.

L'image de couverture est basée sur une photographie de l'ESO sous licence Creative Commons Attribution 3.0 Unported.

Source de l'image :

[http://commons.wikimedia.org/wiki/File:ESO-Reflection\\_Nebula\\_around\\_HD\\_87643-phot-28a-09-fullres.jpg](http://commons.wikimedia.org/wiki/File:ESO-Reflection_Nebula_around_HD_87643-phot-28a-09-fullres.jpg)

© Florian Birée, 2007-2009

## *Cette œuvre est libre !*

Vous pouvez la copier, la diffuser et la modifier selon les termes de la licence Art Libre, disponible sur <http://www.artlibre.org/>

### **Préambule de la licence Art Libre 1.3 :**

Avec la licence Art Libre, l'autorisation est donnée de copier, de diffuser et de transformer librement les œuvres dans le respect des droits de l'auteur.

Loin d'ignorer ces droits, la licence Art Libre les reconnaît et les protège. Elle en reformule l'exercice en permettant à tout un chacun de faire un usage créatif des productions de l'esprit quels que soient leur genre et leur forme d'expression.

Si, en règle générale, l'application du droit d'auteur conduit à restreindre l'accès aux œuvres de l'esprit, la licence Art Libre, au contraire, le favorise. L'intention est d'autoriser l'utilisation des ressources d'une œuvre ; créer de nouvelles conditions de création pour amplifier les possibilités de création. La licence Art Libre permet d'avoir jouissance des œuvres tout en reconnaissant les droits et les responsabilités de chacun.



## 0. Prologue

Une petite barque glissait lentement sur la rivière aux reflets argentés de cette belle journée de printemps. Dedans, se trouvaient un homme, une femme, et un bébé, qui devait être leur enfant.

C'était un dimanche après-midi. Le premier des trois soleils de la planète Elsoich venait de se coucher. Les deux autres brillaient d'une lumière éclatante, au-dessus d'un ciel sans nuages. Le cours d'eau faisait une courbe, puis longeait le petit village de Selmanio. La barque prit lentement la courbe, poursuivant inlassablement son long cheminement à travers les prés et les champs verdoyants. Elle longeait des petits bosquets, bousculant au passage quelque animal qui se dorait au soleil.

La barque se rapprocha du village. Là-bas, une petite fille de sept ans jouait au bord de l'eau. Un paysan traversa la rivière sur son tracteur aéroglesseur. Au bord du village, le cours d'eau formait un grand marais de boue et de sables mouvants. Le village était protégé par une digue en béton. Il était formé de quelques maisons, et relié à la mégalopole de Sermelarande par une petite route qui traversait les champs. On pouvait entendre au loin d'antiques tracteurs à carburants, et l'on ne

pouvait voir ici aucun portique de surveillance par badges, ni même aucun système électronique récent. En fait, on aurait dit que ce village avait été oublié par l'histoire depuis la colonisation.

La barque arriva devant le village. Là, tous les Selmaniens le savaient, le courant s'accélérait. Mais le couple et l'enfant se trouvant à bord du bateau étaient des citoyens. Ils ne connaissaient rien à la navigation. La femme venait de lâcher les rames du bateau pour prendre le bébé que lui tendait son mari. À ce moment-là, la barque percuta un rocher. Elle se cassa en deux et coula à pic.

Affolés, les passagers de la barque essayèrent de nager jusqu'à la rive. L'homme arriva à avancer jusqu'au marais, tenant l'enfant à bout de bras, pour éviter qu'il ne se noie. Mais sa femme avait plus de mal. Il arriva à avoir pied sur un petit banc de terre se situant au milieu du marais. Il s'apprêta à replonger pour sauver sa femme. Mais elle finit par arriver dans le marais. Alors il tenta de rejoindre la berge. Il mit un pied dans la boue. Il s'enfonça. Le marais devait être dangereux ! Il fit un pas et commença à courir vers la berge.

Arrivé à mi-chemin, il se retourna en entendant les cris de sa femme. Elle était déjà enfoncée jusqu'à la taille. Il commença à faire

quelques pas dans sa direction. Elle lui cria de se sauver et surtout de sauver l'enfant. Il la regarda, regarda l'enfant, la berge, puis se retourna à nouveau vers sa femme. Elle était déjà enfoncée jusqu'aux épaules. Alors, il cria vers elle, et essaya de reprendre son chemin vers la berge. Mais il était enfoncé jusqu'aux genoux. Il ne s'en était même pas rendu compte. Il prit appui sur une touffe d'herbe, et arriva à se dégager. Il fit encore quelques pas, s'enfonçant de plus en plus. Il était à quelques mètres de la digue. Il trébucha. Il essaya de se relever. Il était enfoncé presque jusqu'à la taille. Alors il vit la petite fille qui jouait plus loin. Elle l'entendit. Elle s'approcha. Il lui cria :

— Petite, sauve ma fille, sauve Mina, et va chercher du secours...

La petite fille essaya de prendre le bébé que le pauvre homme lui tendait à bout de bras. Mais elle n'y arriva pas. Elle descendit de la digue. Elle tendit les bras et attrapa l'enfant. Alors elle remonta sur la digue, et, tenant le bébé avec difficulté, elle s'efforça de courir dans le village. L'homme la perdit de vue. Il essaya de se sortir de la boue. Il en avait déjà jusqu'à la poitrine. Il tendait les mains vers le village, il criait...

Mais personne ne l'entendait. Les gens du village étaient partis en ville pour leurs loisirs, ou ceux qui travaillaient le dimanche étaient dans leurs champs. Il s'enfonça de plus en plus. Il ne pouvait plus bouger ses jambes ni le reste de son corps. Seuls sa tête et ses bras émergeaient encore. Il fit de grands signes, cria, hurla, mais personne ne vint. Il espéra que la fille qui avait récupéré Mina allait vite revenir. Il continua à crier, sachant que cela ne servait à rien. Tout à coup, la boue entra dans sa bouche. Il la recracha avec dégoût, mais elle revint. Il ferma la bouche et respira avec le nez, tout en continuant à faire de grands gestes avec les bras. Mais la boue montait inlassablement. Ou plutôt c'était lui qui s'enfonçait. Il la sentait qui commençait à rentrer dans son nez. Il retint sa respiration. Toujours personne. Il agitait toujours les bras avec l'espoir fou que quelqu'un viendrait le sauver. La petite fille avait-elle bien compris ce qu'il lui demandait ? Il vit la boue qui lui arrivait au niveau des yeux. Il ferma les yeux. Il ne pourrait plus tenir sa respiration longtemps. A la surface, on ne vit plus que deux bras s'agitant avec difficulté. Il espéra que Mina serait heureuse plus tard, qu'elle retrouverait une nouvelle famille. Ses bras commencèrent à être recouverts de boue. Il ne pensait plus qu'à une chose, agiter



ses bras. Il ne restait plus que ses mains à la surface, quand plusieurs villageois accoururent, accompagnés de la petite fille qui ne portait plus le bébé. Mais les mains furent vite recouvertes de boue, et quand les villageois arrivèrent, il ne restait plus que deux petits creux dans la boue, qu'ils ne remarquèrent même pas. L'homme était encore vivant, mais il n'avait plus aucun espoir. Sa dernière pensée fut pour sa femme, et pour Mina.

# 1. Présentation

— Mina ! Tu viens ? C'est l'heure de manger !

Là, c'est Julie qui m'appelle. Je m'appelle Mina Tirits-Leil. Tirits c'est le nom de mes parents biologiques, Leil celui de mes parents adoptifs. Nous sommes le 20 décembre 66072 au calendrier *storien*. Vous pensez sûrement que cette date n'a rien d'important, et vous avez raison. Sauf pour moi. Car aujourd'hui j'ai quatorze ans.

On frappe à ma porte.

— Mina ? C'est l'heure.

C'est Malio, ma grande sœur. Adoptive. Elle a six ans de plus que moi. C'est elle qui m'a sauvé la vie quand j'étais toute petite. Je crois que je ne pourrais jamais assez la remercier. Au moment où je sors de ma chambre, Laïna, ma petite sœur (adoptive) sort de la sienne, et me bouscule en courant vers l'escalier. Immédiatement, Lyhon, son frère jumeau se jette à sa poursuite, mais il arrive en bas de l'escalier après elle. Je descends.

En bas, dans la grande salle à manger, Julie est en train de déposer les plats et les assiettes sur la table. Julie a perdu son mari il y a cinq ans. Il est mort d'une crise cardiaque. Elle travaille au Centre Colonial de la Prévention et

de la Répression des Fraudes dans les Systèmes Informatiques, le CCPRFSI. Mais elle ne connaît rien au piratage informatique, elle s'occupe juste de la comptabilité.

La salle à manger est une grande pièce antique, datant de plusieurs siècles. D'énormes poutres en bois soutiennent le plafond. C'est l'une des rares pièces encore d'origine dans cette maison. Au fond, à côté de la cheminée, se trouve la porte qui mène au salon, en passant par la cuisine. C'est de là que vient Julie, apportant les plats et toute la nourriture essentielle au bon déroulement d'une fête d'anniversaire.

Malio, Laïna et Lyhon sont déjà assis à leurs places respectives, autour de la grande table en chêne ancestral. Laïna en face de son frère, Malio en face de Julie, et moi qui siège au bout de la table. Nous n'utilisons qu'un côté de la table qui doit bien faire dans les cinq mètres de long. Sur l'autre sont disposés des bouquets de fleurs et d'autres bibelots. Je m'assois à ma place. Enfin Julie arrive avec le dernier plat.

À la fin du repas, Julie apporte le gâteau d'anniversaire sur la table. Un coup d'œil rapide me permet de vérifier qu'il y a bien quatorze bougies. Le compte y est. Je les souffle toutes d'un coup. Tout le monde applaudit.

Mais tout à coup les bougies se rallument. C'est alors que je me souviens. Des bougies spéciales. Ils me font le coup tous les ans, et chaque année je ne suis pas capable de me le rappeler. Alors j'éclate de rire, et toute la famille aussi. Ensuite, après avoir mangé le gâteau, Laïna et Lyhon m'apportent mes cadeaux.

Il y a un nouveau tee-shirt que je leur avais demandé et aussi un petit message sur lequel il y a écrit qu'il y a cinquante *loiriannes* de plus sur mon PME (Porte-Monnaie Électronique).

## 2. Dictionnaire : *loirianne*

Monnaie officielle de la planète d'Elsoich, instituée en 65528 à l'occasion de la réforme des systèmes bancaires. Basée, comme toutes les autres monnaies du Cercle des Colonies Terriennes, sur le cours du *lynseï* terrien, elle dispose d'une marge variable permettant d'amortir les crises financières des autres planètes.

*Encyclopaedi dogt Elsoich*, Édition Officielle de Sermelarande, 66014.

## 3. Anniversaire

J'embrasse toute la famille, puis une fois que nous avons rangé la table, mis les couverts dans le lave-vaisselle, et que les jumeaux sont

remontés jouer dans leurs chambres, Julie et Malio m'entraînent au salon. C'est une petite pièce, aussi vieille que la salle à manger. Il y a deux canapés, une holo-TV, une grande bibliothèque dans un coin, et plusieurs tables basses sur lesquelles se trouvent des bibelots en tout genre.

— Mina, tu as maintenant quatorze ans... commence Julie. Nous voulons te parler de tes parents. Nous t'avons toujours dit tout ce que nous savons sur eux. Mais à l'Institut National de l'État Civil, ils ont tout un tas d'informations auxquelles toi seule as accès.

— J'ai déjà été voir, il y a quelques années, continue Malio. Mais ils ont dit que seule la plus proche parente des défunts pouvait obtenir ces informations et choisir de les divulguer...

— Maintenant que tu as la majorité administrative, nous avons pensé qu'il était temps de te le dire, reprend Julie. C'est à toi de choisir. Normalement, là-bas tu devrais avoir toutes les informations dont tu ne disposes pas encore.

Je pense que je devrais y aller. De mes parents, je ne sais pas grand-chose. Juste leurs noms, Thomas et Lymi Tirits, et qu'ils n'avaient l'un et l'autre ni famille, ni amis. Ils devaient être seuls. Leurs professions me sont

inconnues. Je ne sais même pas où ils habitaient. En somme, je ne sais rien. Donc, j'irai à l'INEC demain. Ça tombe bien, les vacances de Noël commencent aujourd'hui...

## 4. Trajet

Le lendemain, je m'habille pour partir en ville. Malio y est déjà partie. Elle doit rendre visite à des copains. J'ai horreur d'aller à Sermelarande, à cause de la mode. Tout le monde doit être habillé pareil. Les mêmes habits, la même coiffure... Si on ne la respecte pas, on est mal vu par les passants, on ne peut discuter avec personne, on ne peut entrer nulle part, on risque même d'être arrêté par les forces de l'ordre pour délit de port d'habit indécent. Heureusement, dans mon village de Selmanio, la mode est quasi inconnue. Je m'habille comme bon me semble. Mais pas aujourd'hui. Alors je mets une mini-jupe bleu marine, mon tee-shirt que j'ai reçu hier. Je coiffe mes cheveux bruns vers l'arrière de la tête, et je les attache par une broche ancienne en ivoire avec un motif gravé représentant un ange. Cette broche doit être vieille de plusieurs siècles.

Quand je l'ai trouvée, il y a quelques années, chez un antiquaire, j'ai eu l'impression de l'avoir déjà vue. J'ai eu l'impression qu'elle était très importante pour moi. Pourtant, j'étais

incapable de savoir quand et où je l'avais vue. Comme si c'était quand j'étais toute petite, si petite que je ne m'en souviens même plus. Je prends mon sac à dos noir, celui que je prends à chaque fois que je vais à Sermelarande. Ensuite, je récupère mon badge, qui était posé sur ma table de chevet. C'est un petit carré bleu pastel de trois centimètres et demi de côté. Sur sa face arrière, se trouve une petite bande de plastique souple, sur laquelle est placé un écran qui affiche mon nom en lettres violettes. Je le pose sur mon poignet, à côté du bracelet en argent que j'ai reçu à l'anniversaire de mes douze ans. Aussitôt, la bande épouse la forme de mon poignet, et un rayon lumineux vient la compléter, pour rejoindre le badge, et le fixer à mon bras. Je prends aussi mon PME (Porte Monnaie Électronique), qui est une carte jaune orange, sur laquelle se trouve un petit écran qui indique combien de *loiriannes* se trouvent encore dedans. Je le mets dans mon sac.

Puis je descends pour dire au revoir à Julie, et pour lui dire que je mangerai en ville. Je sors de la ferme, puis je suis la route qui mène jusqu'au village de Selmanio. Au bout d'environ dix minutes, j'aperçois les premières maisons du village. À l'entrée du bourg, je me dirige vers la route menant à Sermelarande. Une

fois à l'arrêt de l'aérocar, je consulte ma montre. Il arrive dans un peu moins de cinq minutes. A l'arrêt, se trouve un groupe de villageois. Je les connais tous.

Après une série de « Bonjour ! » et de « Comment ça va ? », l'aérocar arrive. Il y a déjà plein de monde à l'intérieur, car c'est le dernier arrêt avant ceux de la capitale. Je me faufile pour trouver une place assise. Je n'en trouve pas. Je me résous donc à rester debout. Une grosse femme, qui se trouvait déjà là avant que l'aérocar ne s'arrête commence à pester contre « ces gens irrespectueux et pressés qui veulent lui prendre sa place ». On dirait qu'elle ne se rend même pas compte qu'elle empêche tous ceux qui montent dans l'aérocar d'aller à l'arrière. Elle finit par être bousculée par un grand homme portant des vêtements ridicules. Une vraie asperge. Il doit venir de la planète de Slavdosk. Là-bas, paraît-il, la pesanteur est vingt fois moindre qu'ici.

## **5. Physique : *pesanteur***

La pesanteur est très variable d'une planète à l'autre du Cercle des Colonies Terriennes. On exprime couramment la pesanteur par rapport à la pesanteur de la Terre, en pourcentages.

Exemples de pesanteurs différentes :



Terre :	100 %
Elsoich :	102,26 %
Slavdosk :	97,84 %
Elmes :	105,89 %

Pour avoir les pesanteurs de toutes les planètes du Cercle des Colonies Terrestres, consulter le site ultranet :

[unmmlp://physique.sermelarande.el/pesanteur](http://unmmlp://physique.sermelarande.el/pesanteur)

*Encyclopaedi dogt Elsoich*, Édition Officielle de Sermelarande, 66014.

## 6. Trajet (suite)

Enfin, l'aérocar s'élève dans les airs. Il ne vole pas haut, à quatre ou cinq mètres au-dessus de la route magnétique qui lui fournit énergie et direction.

Le grand nuage rouge qui flotte de jour comme de nuit au-dessus de Sermelarande commence à apparaître à l'horizon. Il est composé de gaz (non toxique, évidemment), de poussière, de brouillard... Il doit sa couleur rouge à l'éclairage combiné des trois soleils. C'est lui qui a donné son nom à Sermelarande.

## 7. Histoire : Sermelarande

Principale colonie d'Elsoich, créée en 64573 par l'ACPET, l'Agence de Colonisation des Planètes extraterrestres. Elle comptait à l'origine un demi-million de colons.

Origine du nom (Argot des colons de l'AC-PET) :

*serdei* : couleur rouge (Dieu de la guerre dans la mythologie Slavsekt)

*mela* : brouillard opaque présent sur certaines planètes

*rande* : village perdu, allusion aux bases coloniales.

Sermelarande est nommée ainsi en raison du nuage rouge formé au-dessus de la colonie par les rejets de gaz nécessaires à l'écogénèse d'Elsoich.

*Encyclopaedi dogt Elsoich*, Édition Officielle de Sermelarande, 66014.

## 8. En entrant

C'est en partie à cause de ce nuage que je n'aime pas cette ville. Ce nuage qui se trouve si bas donne l'impression d'être écrasée. Cela n'a rien à voir avec les grandes étendues des champs verdoyants et le ciel d'un bleu vert éclatant au-dessus des prés de Selmanio. Les premiers gratte-ciel commencent à apparaître. L'aérocar s'apprête à rentrer dans l'enfer urbain de cette ville immense. La jungle infernale de tous ces pauvres citoyens dans leur monotone routine s'ouvre devant nous. La ville est grouillante de leurs engins volants, circulant à travers ce verger de verre et de béton,

sous l'épaisse atmosphère rougeâtre et étouffante de Sermelarande. L'immense mégalopole s'apprête à nous avaler dans son gosier démesuré empli de tout ce que l'espèce humaine a pu réaliser, en bien ou en mal. Sur notre planète d'Elsoich, Sermelarande est la seule et immense ville.

La richesse de Sermelarande est dans ses exploitations de gaz, au sud de la ville. C'est par-là que la colonie s'est agrandie. Mais de notre côté de Sermelarande, c'est un terrain très marécageux. De nombreux villages se sont formés, mais la Direction de la Gestion des Implantations Urbaines a toujours refusé l'implantation d'une grosse cité dans notre petit havre de nature et de bonheur.

## **9. Sermelarande**

Ça y est. Nous venons de rentrer dans l'infinie cité, dans ce nid immense grouillant d'êtres qui viennent ici par nécessité, pour le travail, ou d'autres qui espèrent trouver ici quelque loisir pouvant les intéresser. L'aérocarril poursuit sa route vers le centre-ville, où se trouve l'INEC. Nous passons devant des gratte-ciel, des immeubles, des habitations, des bureaux. Et toujours, en permanence, cette impression profonde d'écrasement. Les commerces et les boutiques défilent sous nos yeux. La plupart

des gens qui sont dans le car ne vivent pas à la ville. Ils viennent comme moi de petits villages, ou alors, plus rarement, ils reviennent de chez leurs amis qui habitent en « province »... Le monotone voyage continue, l'aérocar s'arrêtant à des arrêts qui me sont pour la plupart inconnus.

Enfin, vient le dernier de la ligne. Je commence à m'approcher de la sortie. L'aérocar s'arrête. Je m'approche des portes automatiques. Au bout d'un certain temps, elles s'ouvrent. Je descends. Alors, je me mets à marcher. Je suis au milieu de la foule qui grouille au fond de la ville. Je me dirige vers une station de métro capillaire. J'arrive devant les escalators géants qui emmènent la foule vers les profondeurs de la cité. Je suis devant un portail de sécurité qui se trouve devant les escalators. Il y en a une cinquantaine.

## **10. Métro-capillaire**

Un portail ne laisse passer qu'une seule personne à la fois. Je vais derrière une file devant l'un des portiques. Les gens passent, les uns après les autres. C'est à moi. Je tends mon badge, toujours accroché à mon poignet, vers une borne située sur la droite du portique. En même temps, je regarde fixement devant moi. Un petit flash violet d'un centième de seconde.

Je passe. Apparemment rien n'interdit de passer sans le contrôle oculaire, mais je sais qu'en fait, il y a un champ de force qui empêche de passer si ce contrôle n'est pas réussi. Je m'engage sur un escalator asynchrone. Ma plateforme accélère doucement avant de se stabiliser à une vitesse impressionnante. Je repense aux portiques de sécurité. En fait, ils se contentent de lire les informations contenues dans le badge, et de vérifier avec un scannage de la pupille que le propriétaire du badge est bien celui qui passe le portique. Ensuite, ils envoient les informations sur un serveur ultranet. Celles-ci sont censées être détruites dans les vingt-quatre heures, sauf si une personne suspecte est détectée. Mais je sais que cela ne se passait pas toujours comme cela pour certains points stratégiques. Pour ceux-ci, le SRPPE, le Système de Répression et de Prévention des Problèmes d'États (une sorte de service secret), gardait les listings des personnes contrôlées.

La plate-forme de l'escalator commence à ralentir. On approche de la fin. Enfin, je descends et me retrouve dans le hall de la gare de métro-capillaire. Je me dirige vers le quai pour aller au centre administratif. Un couloir. Un petit escalator. Ensuite, je me retrouve sur le quai d'embarquement. Il y a beaucoup moins

de monde maintenant. Le centre administratif n'est pas un endroit très fréquenté. J'arrive devant une rame. Le métro-capillaire est une sorte de long tube organique. Ce n'est pas une machine, mais un animal créé génétiquement. Il a une couleur blanche un peu métallisée, et des fenêtres carrées régulièrement disposées. En ce moment, il a environ trois mètres cinquante de large.

Devant l'entrée où je suis, il y a un autre portique, mais cette fois-ci, le champ de force est visible. Je m'approche, je tends mon badge. Un flash violet. Le champ de force jaunâtre est toujours là. Sur ma droite, il y a un petit boîtier vert, avec une fente sur le côté, et un écran indiquant un prix en loiriannes. J'introduis mon PME dans la fente. Un petit bip. Le champ de force s'ouvre. Je rentre dans le métro-capillaire. Je choisis une place dans l'une des quatre rangées. D'autres personnes entrent. J'attends. Enfin, les « portes » se referment. C'est alors que le métro-capillaire commence à se déformer. Les sièges bougent, le diamètre se réduit...

Finalement, tous les sièges sont les uns derrière les autres. Cela offre moins de résistance à l'air. Le métro-capillaire démarre. Il accélère. Il est dans un tunnel souterrain tout noir. Heureusement, l'intérieur est éclairé. On peut

seulement voir par les fenêtres qu'il va de plus en plus vite. Cependant, nous n'avons pas l'impression qu'il accélère. Tout à coup, il se met à monter. Mais les sièges restent horizontaux. C'est le sol, qui fait partie de l'animal, qui se transforme de façon à laisser les passagers dans leur position originale. Cela lui permet, dans certains cas, de monter ou de descendre à la verticale.

Enfin, il ressort à la surface. Il est maintenant dans un tube de Téra-ambroverre, une matière transparente et ultra résistante. Grâce à cela, on peut admirer le *paysage* de Sermelalande. Le métro-capillaire monte toujours. On se rapproche à chaque fois de cette immonde masse de gaz rougeâtre qui surplombe la ville. On voit d'autres tubes pour métro-capillaire. Et de temps à autre, quelques traînées blanches qui les parcourent à une vitesse inimaginable. Et pourtant, c'est à cette vitesse que je suis en train d'aller...

Le tube passe entre des gratte-ciel, au-dessus d'immeubles, de résidences, et même à travers d'autres, dans lesquels une gare avait été quelquefois installée. Les tubes se croisent, se recroisent, s'entrecroisent...

Aux intersections ont été aménagées des bulles, qui permettent aux métros-capillaires qui se croisent de passer l'un par dessus l'autre.

Ces espèces de longs serpents blanc gris m'impressionnent toujours un peu. Pourtant, je les ai déjà empruntés des dizaines de fois. Tout à coup, le métro-capillaire se met à descendre verticalement. Pourtant, les sièges sont restés horizontaux. La lampe qui se trouvait au-dessus de mon fauteuil se trouvant maintenant devant moi, la peau qui se trouve autour « l'avale ». Une autre « sort » de la peau qui soutient le siège au-dessus de moi. La même chose doit se produire en même temps pour les centaines de places que comporte ce métro-capillaire. Nous nous rapprochons du sol. Déjà je vois les véhicules ultra-rapides chargés des livraisons express. Immédiatement, nous passons au milieu d'une artère où un nombre immense de véhicules circule à la fois. Je regarde un peu vers le bas. Un véhicule arrive à toute vitesse sur le tube. Il ne tourne pas. Il approche. Je passe devant lui. Je regarde vers le haut et je le vois se cogner contre le tube. Le tube n'a rien. Mais le passager du véhicule doit tout de même être légèrement blessé. Peut-être a-t-il perdu le contrôle de son engin ? De toute façon, les engins de la police arrivent. Ils interceptent le petit véhicule accidenté en chute libre. Peu importe ce qui lui est arrivé, celui-là va sûrement être condamné à la prison à vie pour tentative d'attentat sur les services de la



communauté. Le métro-capillaire rentre sous terre. Il se remet à l'horizontale. Les sièges reprennent leur position initiale et les lampes ressortent du plafond.

Le métro-capillaire ressort enfin de terre. Depuis un certain temps, il ralentissait. Le tube se divise en deux. Le métro-capillaire prend la voie de gauche. Et il arrive à un quai. Alors, il se redéforme. Les places se rejoignent, s'écartent, pour finalement revenir à la position qu'elles avaient quand je suis partie. Les parois qui permettent d'entrer s'ouvrent, avec leurs portiques où il faut payer. De l'autre côté du métro-capillaire, il y a un quai qui permet de ressortir.

## **11. Police**

Je me dirige vers une sortie. Un portique de sécurité. Un flash violet. Je passe. Je me dirige vers le fond du quai, où se trouve un couloir éclairé par des néons bio photoniques (une réaction en chaîne de petites bactéries qui réagissent à la lumière en en produisant encore plus), puis je remonte via un escalator. Je suis au deuxième étage de la gare. Pourtant j'ai bien suivi les couloirs...

Mais comme tout le monde est comme moi, je pense qu'il doit y avoir des travaux en bas. Je suis les couloirs. Il y a de plus en plus de

monde. On dirait que toutes les personnes passant par cette gare sont regroupées ici. J'arrive dans une grande salle. Il y a une foule tellement dense que je n'arrive pas à voir ce qui se passe. Toute la foule semble vouloir se diriger vers un couloir, au fond de la salle. J'essaye de me frayer un chemin à travers la foule. Des adultes, pour la plupart. Je finis par m'approcher suffisamment pour comprendre la cause de tous ces problèmes.

Un contrôle de police. Ils ont canalisé toute la foule de la gare vers ce couloir, où ils ont placé leur barrage. Mais seules quatre personnes peuvent passer en même temps. Je me faufile vers le couloir. Cela me prend un certain temps. Mais j'y arrive. J'attends encore quelques minutes, et je passe. Il y a d'abord un portique de sécurité relié à un ordinateur portable. Je tends mon badge. Flash violet. Ensuite, je passe devant un agent.

Il a son costume bleu et violet, et sa cocarde aux couleurs de Sermelarande : le rouge et le gris. Il a à la main son Pocket-TÖS<sup>®</sup>, sur lequel il vérifie mon identité via les données du portique. Il consulte ma photo, qui provient des serveurs ultranets de la police, sur lesquels tous les habitants d'Elsoich sont fichés. Il vérifie mon casier judiciaire. Vierge. Et heureusement, car sinon, c'était un argument suffisant

pour me faire emprisonner pendant quelques années. Ensuite, il me demande de présenter mon PME, pour vérifier que je possède plus du MLA (Minimum de *Loiriannes* Autorisé). Tout va bien. Ensuite, encore méfiant, car il est rare qu'une adolescente aille dans le centre administratif, il me demande de repasser le portique pour vérifier que j'ai bien la majorité administrative. Je repasse. Le flash violet. Il interroge le serveur ultranet.

Trente secondes après, ses derniers doutes sont levés. Il me laisse passer. Je suis les indications des couloirs, et me retrouve enfin à l'air libre. Mais je ne sais pas si on peut appeler « être à l'air libre » être enfermé entre quatre gratte-ciel, avec une masse rougeâtre étouffante au-dessus.

## **12. Institut National de l'État Civil**

Je marche encore un peu, sans utiliser les trottoirs automatiques. Ils me donnent la nausée dans les virages. Évidemment, je perds une bonne poignée de minutes avec ces excentricités, mais après tout, je ne suis pas une citadine, je n'ai pas de stratovion à prendre. Au bout d'un certain nombre de minutes, légèrement plus qu'il y a de doigts sur les deux mains, je débouche sur l'entrée du gratte-ciel de l'INEC réservé aux consultations du public.

J'ai toujours du mal à imaginer qu'il y a tant de gens qui aient besoin de consulter en même temps leurs données civiles, pour qu'un gratte-ciel entier leur soit consacré. Je m'approche de la dizaine de portes munies d'un portique de sécurité qui permettent d'entrer dans le bâtiment. Je suis devant la plus proche. La vitre qui la compose disparaît dans un petit éclair bleu. Je tends mon badge. Un flash violet. Je passe. La porte se referme.

Le hall est immense. Il y a des dizaines de gros piliers, contenant chacun une vingtaine d'ascenseurs, pour des séries d'étages différentes. Au milieu, se trouve un gigantesque accueil circulaire, où une cinquantaine de réceptionnistes envoient les personnes vers tel ou tel ascenseur. Je m'approche. Je mets trois minutes à aller jusqu'à la réception. Il y a peu de gens pour un aussi grand bâtiment. Une fois devant un réceptionniste, je tends mon badge vers le bureau, où se trouve encastré un genre de petit œil. Un flash violet.

— Mademoiselle Mina Tirits-Leil, de Selmanio ? Vous êtes attendue au 258<sup>ème</sup> étage. L'ascenseur, là-bas.

Après lui avoir dit un petit « merci », je me dirige vers cet ascenseur. Une fois devant la tour, je tourne autour pour trouver un ascenseur qui monte au 258<sup>ème</sup> étage.

« Ascenseur B57 >200-399. »

C'était marqué sur une plaque, au-dessus de la porte. Je m'approche. La porte disparaît. Je passe en tendant le poignet. Un flash violet. La porte se referme. Un bip. La porte s'ouvre. Une voix :

— Mademoiselle Mina Tirits-Leil de Selmanio, Elsoich, vous êtes attendue au bureau numéro 258-B57-008, au fond du couloir, sur votre gauche.

Je suis les indications. Les couloirs sont gris, éclairés avec des néons bio photoniques, qui diffusent leur lumière dans les moindres recoins. Je suis devant une porte grise, comme le reste, sur laquelle il y a marqué dans une petite pancarte beige :

« DK : 258-B57-008 »

Je m'approche. La porte disparaît. Je tends mon poignet. Un flash violet. Je rentre dans la pièce qui est assez petite. Il y a cinq ou six portes de chaque côté. Au fond, un bureau. Je m'en approche. Là, se trouve aussi une petite cellule violette. Je tends mon badge. Un flash violet. L'homme, sans un mot, me désigne une porte.

### **13. Informations**

Je m'en approche. La porte disparaît. Je tends mon badge. Un flash violet. Je rentre. La

porte se referme. Là, il y a une chaise, un néon bio photonique, une table, et dessus, un ordinateur. Il vient de s'allumer. Une voix :

— Bonjour mademoiselle Mina Tirits-Leil de Selmanio, Elsoich. Veuillez vous asseoir. L'ordinateur consulte sa base de données (DB) pour trouver des informations qui vous concernent.

Je m'assois devant l'écran à plasma 3D/R. Il affiche un écran rougeâtre me demandant de patienter. Je patiente. L'image change. La voix :

— Veuillez choisir dans la liste les informations vous concernant. Pour plus d'indications, veuillez sélectionner l'icône nommée « aide ».

Je regarde l'écran. Il y a la liste de toutes les informations me concernant contenues dans la DB. Je lis :

« Institut National de l'État Civil

Requête sur : “Mina Tirits Leil, Selmanio, Elsoich” – 24 résultats obtenus.

État civil ; Contenu PME/PMI ; Position sociale ; Informations géniteurs ; Informations tuteur(s) ; Suivi social (scolaire et actif) ; .srppe.cry.fil(...)[contenu du fichier illisible (chiffré ou endommagé)]. »

J'enfonce ma main droite dans la souris. L'intérieur de l'objet translucide se modifie lé-

gèrement pour s'adapter à la morphologie de ma petite main. Je consulte la liste. Je connais mon état-civil ainsi que le contenu de mon PME, et je ne dispose pas de PMI (Porte-Monnaie Intégré au badge) ; ma position sociale m'est connue. Par contre, je m'empresse de sélectionner « Informations géniteur(s) ». L'écran se modifie. Je vois alors à l'écran le nom de mes parents (Thomas et Lymi Tirits de Sermerande, Elsoich), leurs dates de naissance, de décès. Mais les intitulés « Situation familiale », « métier », « lieu de résidence », « lieu de naissance », « lieu de mort » sont vides. Pourtant le lieu de mort est Selmanio. Et puis pourquoi aucune information n'est connue, ni pour ma mère, ni pour mon père ?

Information tuteur(s) : je sais déjà tout ce que je pourrais savoir. Mon suivi social, je suis bien placée pour le connaître. Par contre le fichier suivant ? Je le sélectionne. L'écran change, mais c'est pour me demander un mot de passe... Et comme je ne le connais pas, je n'ai pas accès au fichier. Cela m'intrigue. Que fait un fichier protégé dans un système de consultation publique ?

Sûrement que l'ordinateur, en faisant sa recherche, a cherché là où il n'aurait pas dû. Mais ce sont peut-être des informations intéressantes. Mais si je fais une tentative de mot

de passe, et qu'elle n'est pas correcte, j'en ai pour au moins dix ans de prison ferme. J'annule. Je sors de ma poche mon Pocket-TöS®.

## **14. Publicité : découvrez le nouveau Pocket-TöS !**

Le Pocket-TöS®, un ordinateur multimédia de poche, un accès au monde numérique dans votre main ! Choisissez la performance pour vos applications, la rapidité pour l'ultranet, la communication avec l'univers.

Essayez la nouvelle création de TakEöS !

## **15. Piratage**

C'est apparemment un ordinateur de poche comme tout le monde en possède. Mais le mien a été quelque peu amélioré.

Je retire ma main de la souris, et je me baisse pour trouver l'unité centrale de l'ordinateur. Elle est encastrée dans le mur, sous la table. Je repère quatre vis. Je sors d'une de mes poches un petit tournevis magnétique en plastique ultra-résistant, qui échappe à tous les détecteurs de métaux. Je dévisse. Sur le devant se trouvent deux prises TBSP/20. J'y connecte mon Pocket-TöS. J'essaye de copier le fichier protégé dessus. Mais ça ne marche pas.

Le problème...



Le problème, c'est que l'ordinateur refuse de le copier. Il doit y avoir un système qui lui dit que ce fichier ne peut être copié. Et pourtant, je sais que c'est faux. Je reste quelques secondes à contempler l'écran tout en réfléchissant. Il existe une solution. Je connais la solution. Cependant, elle n'a rien de légal. Elle n'est pas toujours très fiable. Et si jamais on me découvre, je peux passer plus de la moitié de ma vie en prison. Mais si je range tout, et que je repars comme ça, je ne saurai rien sur mes parents. Peut-être que dans ce fichier, il y a des informations me révélant qu'ils étaient de dangereux meurtriers qui fuyaient leur planète natale, ou alors de riches milliardaires qui voulaient garder l'anonymat, ou que sais-je encore ? Mais si je reste sans rien faire, je ne saurai rien, jamais. Il faudrait que je me tienne à ce que je sais. Et tout le temps je serais tourmentée à l'idée que j'avais toutes les informations à ma disposition, et que je n'avais pas eu le courage – ou la folie – de l'ouvrir, ce fichier. Je reste comme ça, pendant plusieurs minutes, réfléchissant à cette action qui a de quoi gâcher toute ma vie, ou la rendre plus heureuse. En tout cas, je sais que si je ne fais rien, j'aurai toute ma vie des regrets. En plus, je connais très bien la technique. Je l'ai inventée il y a

plusieurs années, et depuis, j'ai eu le temps de la roder. Je prends ma décision.

J'y vais.

Je pianote quelques instructions sur mon Pocket-TöS, et je lance un programme que j'ai fait moi-même. Il va déjà copier le signal qu'envoie l'ordinateur de cette salle, pour l'émettre sur le réseau à sa place. Car si les autres ordinateurs ne recevaient plus ce signal, ils donneraient immédiatement l'alerte. Après avoir redémarré cet ordinateur avec mon programme, au lieu de le démarrer normalement, je lance une recherche. Et je retrouve mon fichier. Puis, j'ordonne à mon programme de ne pas tenir compte du fait qu'il ne peut soi-disant « pas être copié ». Et je le copie sans problème sur mon Pocket-TöS.

Évidemment, il possède toujours son mot de passe. Mais avec un peu de temps, un mot de passe, ça se passe. Ensuite, je recherche toutes les traces de mon intrusion dans l'ordinateur, pour les effacer ensuite. Et il y en a plein. Si j'en laisse une, même petite, il y a des chances qu'ils arrivent à retrouver ma trace. Les unes après les autres, je les détruis. Les dates de démarrage, les dates de copie, les entrées de *log*, etc. J'y mets une demi-heure TT (Temps Terrestre). Ensuite, je déconnecte mon Pocket-TöS de la prise TBSP/20, et je remets l'ordina-

teur dans l'état où il était avant que j'y touche. Et, pour terminer, je remets l'unité centrale dans son logement, dans le mur, et je remets les quatre vis qui la maintenaient. Je range mon tournevis.

Maintenant, il ne me reste plus qu'à espérer que l'on ne me demande pas de présenter le contenu de la mémoire de mon Pocket-TöS. Sur l'écran de l'ordinateur, je sélectionne le bouton « fin de la recherche ». Une voix me demande de confirmer. Je confirme. Ensuite, avant de repasser la porte, la voix me dit au revoir. Je lance un timide au revoir aux personnes qui attendaient. Personne ne répond.

## **16. 16 heures TT**

Je ressors. Tout en me dirigeant vers l'ascenseur, je pense au climat qui règne dans cette ville. Tout le monde est froid. Cela change énormément de Selmanio. Ici, à Sermelarande, les gens ne parlent jamais. Personne ne connaît personne. Ça m'intimide. Les gens sont pressés, stressés, et surtout ils sont de marbre. Je prends l'ascenseur. Un flash violet. Sans que je lui demande rien, il me raccompagne en un instant au rez-de-chaussée. Je me dirige vers la sortie. Je mets dix minutes à traverser le hall. Je passe la porte. Je tends mon badge. Un flash violet.

Je me sens à nouveau oppressée par cette masse rougeâtre qui plonge la ville dans une semi-pénombre permanente. Il y a beaucoup de monde dans les rues. Les trottoirs automatiques sont bondés, et plusieurs personnes sont obligées d'utiliser les trottoirs non automatiques. Je consulte ma montre. Il est déjà seize heures ? Il va falloir que j'aille me trouver quelque chose à manger.

## **17. Mesure du temps**

Depuis la colonisation, les différences d'orbites entre la Terre et les autres planètes a posé un problème au niveau de la mesure du temps :

Deux méthodes étaient employées : soit on divisait les journées en vingt-quatre heures, et le temps que durait une heure dépendait de la planète, soit on gardait la même mesure d'heure, et le nombre d'heures dans la journée était variable.

Il a fallu attendre les conférences de standardisation des mesures, en 65875, pour que l'on opte pour le système du Temps Terrestre.

Exemple :

Sur Elsoich, les journées durent 32 heures de Temps Terrestre. Le midi se trouve donc à 16 h TT.

*Encyclopaedi dogt Elsoich*, Édition Officielle de Sermelarande, 66014.

## **18. 16 heures TT (suite)**

Je déambule dans les rues, à la recherche d'un petit snack ou du moins d'un endroit où l'on peut manger quelque chose. Mais dans le centre administratif, les milliers d'employés qui y travaillent sont en train de manger. Je me résous donc à reprendre le métro-capillaire pour me rendre dans un quartier plus résidentiel, où les gens mangent chez eux. Je rentre dans la gare. Un flash violet.

Je remonte à l'étage. Là, beaucoup moins de monde au barrage de la police. Je le passe. Un flash violet. Puis, ils inspectent mon PME, et d'autres choses sur leurs Pocket-TöS. Je sens mon cœur qui bat très fort dans ma poitrine, à la pensée qu'ils vont peut-être me demander de vérifier le contenu de la mémoire de mon Pocket-TöS. Mais ils oublient de le faire. La vérification de la mémoire de ces appareils n'est en vigueur que depuis quelques mois, et les policiers ne sont pas encore très habitués à cette mesure. Jusqu'au jour où l'on découvrira qu'un malfaiteur a utilisé son Pocket-TöS et qu'il a réussi à passer un barrage de police, et où les policiers en question seront condamnés à la prison à vie pour manquement aux obligations

professionnelles, complicité avec un criminel, non-respect des supérieurs, et je ne sais quoi encore. Je passe. Je me dirige vers un métro-capillaire qui mène dans un quartier de la ville que je connais relativement bien. J'arrive sur le quai.

Je rentre dans le métro-capillaire. Un flash violet. Je choisis ma place. Le métro-capillaire démarre. Il accélère. Pendant tout le début du voyage, le métro-capillaire reste dans les sous-sols de Sermelarande. Tout à coup, il remonte verticalement. Puis, au-dessus de la plupart des immeubles et des tubes de métro-capillaire, il continue son voyage vers ma destination à une vitesse incroyable. Il finit par arriver à l'autre bout de la ville. Le tube passe au travers d'un immeuble. La gare est dedans. Le métro-capillaire se reforme.

Je descends. Un flash violet. Je me dirige vers l'ascenseur. Un flash violet. Je dis à l'ascenseur que je veux ressortir de cet immeuble. Un bip, une seconde, un autre bip. Je suis en bas. Je me dirige vers la sortie du bâtiment. Le hall est sombre, éclairé seulement par une dizaine de néons bio photoniques. Derrière l'ascenseur, j'aperçois un vieux bureau. Il n'y a personne. J'arrive devant la porte. Un flash violet.

Je sors. La rue d'ici offre un fort contraste avec celle du centre administratif. Au lieu des trottoirs automatiques bien entretenus, je vois une chaussée en béton toute déformée, avec une file de piétons tous plus misérables les uns que les autres. Je me dirige sur ma gauche. Je connais une ridicule petite buvette, où je pourrai m'acheter quelque chose à manger. Je passe par des rues toujours plus délabrées, devant des maisons toujours plus décrépies, avec dedans des gens toujours plus pauvres, miséreux, affamés, chômeurs. Cela me fait toujours mal au cœur de voir cette misère dans une ville si importante, si puissante, si resplendissante, que Sermelarande. J'aimerais faire quelque chose pour eux.

J'aimerais...

Mais je ne peux pas. Ce n'est pas mon milieu, ma « caste ». Bien sûr, ce n'est pas formellement interdit, mais tout le monde sait que si j'adresse la parole à l'une de ces malheureuses personnes, et que le SRPPE me repère, j'en aurai pour au moins trois ans de prison ferme préventive. Alors, comme tout le monde, je baisse la tête, je me résigne. J'en ai presque honte, mais je ne peux pas. Je continue mon chemin, essayant de me convaincre moi-même sans trop y croire que finalement, ils ne sont pas si malheureux que je le crois,

que c'est moi qui me fais des idées, etc. Mais au fond de moi, je sais très bien que ce n'est pas le cas.

C'est vrai qu'il paraît, selon des rumeurs qui courent sur l'ultranet, que dans les sous-sols de Sermelarande, on trouve encore pire : des esclaves qui travailleraient jour et nuit pour satisfaire la bande de privilégiés que nous sommes en surface. Mais ce ne sont que des rumeurs infondées qui circulent.

## 19. Miroir

Au bout de quelques minutes, j'arrive devant la buvette. Je rentre. Ici, tout est miséreux, vieilli par les années de pauvreté, toutes ces années où le patron de cette buvette a espéré faire du profit, et où finalement il n'a gagné que le fardeau de son espoir vain. Ici, la mode n'a pas de prise, car elle ne touche pas les gens qui n'ont pas les « moyens ». Un bien gentil mot pour dire tant de malheur, de misère, de désespoir.

— Bonjour, que voulez-vous, mam'zelle ?

— Un simple petit seize heures.

— OK, va t'asseoir là-bas.

Il me désigne une place. Je m'étonne toujours quand je passe par ici du fait qu'il n'y ait pas tous ces portiques de sécurité qui nous font voir la vie en violet. Mais sûrement que



dans ces quartiers ce ne doit pas être obligatoire. Et peut-être aussi que c'est au commerçant de l'acheter. Ce qui doit être déjà discriminatoire. Il me sert l'entrée. Je commence à manger. En face de moi, se trouve la vitrine qui donne sur la rue. Derrière le verre encrassé par plusieurs années sans nettoyage, on peut apercevoir, si l'on a de bons yeux, le menu, qui n'est actualisé que tous les huit jours. Sur ma gauche, il y a le bar. Là, une jolie serveuse discute avec un groupe de trois ou quatre hommes qui la regardent d'un air intéressé.

De l'autre côté, il y a des tables collées au miroir recouvrant le mur. Le miroir montre surtout des traces de doigts, des traces de chiffon et de nettoyage infructueux, et encore des centaines d'autres traces de toutes sortes, témoignant des passages de la clientèle aux tables disposées en contrebas. J'ai fini l'entrée. On me sert le plat. Je commence à le manger. Je continue à observer le miroir. Il me fascine toujours. Ici, il y a un cœur, avec des noms de chaque côté qui ont été effacés par la trace d'une main monstrueuse. Là, une insulte, suivie de la réponse tout aussi littéraire de la victime. On peut aussi voir des rendez-vous, des messages de toutes sortes. Je remarque aussi un long texte que je n'avais pas vu avant, représentant chacun des plats disponibles, et en

face l'avis du client, généralement défavorable. Ces avis ont été corrigés plusieurs fois par d'autres clients, qui avaient tout comme moi une meilleure opinion de la misérable buvette. Certains ont même été jusqu'à corriger les correcteurs avec une kyrielle de termes en argot plutôt péjoratifs. On me sert le dessert. Je le commence. Quelqu'un a aussi écrit une déclaration d'amour en forme de poème sur toute la hauteur du miroir. Et sa dulcinée lui a répondu. Mais la poésie ne doit pas être sa passion, car elle lui a répondu en prose ce qu'il devait le plus attendre. Je viens de finir le dessert.

Je me lève. Je vais vers le comptoir, pour régler la note. Le patron me demande si ce que j'ai mangé était bon. Je lui réponds machinalement « oui, oui... ». Mais je suis incapable de me rappeler ce que j'avais dans mon assiette. Ensuite, je lui tends mon PME. Il l'introduit dans un antique lecteur de carte poussiéreux. Je remarque que son ordinateur dispose encore d'un ancien écran à plasma 3G qui doit dater d'au moins cent cinquante ans. Je ressors.

## **20. Trouble à l'ordre public**

Là, je me retrouve dans la misère ambiante, sous l'étouffante masse du nuage de Sermelara. Je me dirige vers la gare de métro-capillaire. Mais l'étroite ruelle où je suis est barrée

par deux individus qui se disputent. Ils commencent à jouer des poings. Un autre homme se met à aider l'un des deux premiers. Encore d'autres personnes se jettent dans la mêlée. Quelques-uns des spectateurs prennent parti et encouragent l'un des deux camps. Mais comme tout le reste de la foule, je m'éloigne de l'incident. En courant même. Tout comme les autres, je vais droit devant, comme si derrière se trouvait la mort en personne. Et ce n'est pas vraiment une exagération. Car si jamais nous nous trouvons avec les « fautifs », nous serons sûrement arrêtés comme témoins d'une action non conforme à la loi en vigueur, mis en garde à vue pour absence de tentative de faire respecter la loi, mis en prison pour tentative d'aide à l'un des fautifs, et condamnés à la perpétuité pour complicité avec préméditation pour un acte troublant l'ordre public.

Car nul n'est censé ignorer la loi. Ici comme ailleurs. Et tout le monde fuit à la moindre dispute, à la moindre infraction. Et surtout que moi, si je me faisais arrêter, on me contrôlerait sûrement mon Pocket-TöS. Et en plus des sentences précédentes, j'aurais aggravé mon cas avec vol de documents d'état, transport d'informations illégales, tentative de piratage informatique des systèmes publics, vol de données

sécurisées avec préméditation, non-respect des Conventions de 65901 sur la diffusion de documents cryptés, infiltration des services du Système de Répression et de Prévention des Problèmes d'États. Avec tout ça, j'aurais de quoi aller en QUEEN, QUartier d'Enfermement des Éléments Négatifs. Il paraît que c'est déjà rare qu'on puisse revoir la lumière du jour, ou dans certains cas la lumière tout court quand on est en prison, alors quand on est en QUEEN, on ne vous revoit jamais. On dit que les Queeniers servent de modèles pour les LUCAS de l'armée. D'autres disent que les Queeniers sont modifiés génétiquement pour les empêcher d'avoir des maladies, ou de se reproduire. On raconte aussi qu'ils sont modifiés avec de la chirurgie esthétique pour en faire des sosies de personnes célèbres. Comme ça, s'il y a un attentat, c'est le pseudo-sosie qui meurt. En tout cas, il n'y a rien d'enviable à être arrêté.

## **21. Histoire : lucas**

Les Unités Clonées d'Attaque Spéciales.

Après les sanglants évènements de 65387, qui avaient abouti à la rupture de l'Alliance Micre-Elsoich, Sermelarande restait sans protection.

En 65398, le conseil des États de Sermelarande a pris la décision de créer une force armée indépendante.

En 65489 a été déposé le brevet des LUCAS. La constitution exacte de l'armée de Sermelarande est tenue secrète, tant que le besoin de l'utiliser ne se fait pas sentir.

*Encyclopaedi dogt Elsoich*, Édition Officielle de Sermelarande, 66014.

## 22. Panne

Maintenant, je continue ma route plus calmement en prenant un chemin différent menant à la gare de métro-capillaire. Je suis devant l'immeuble. Je rentre. Un flash violet. Je suis dans le hall. Il n'y a toujours personne. Je me dirige vers l'ascenseur. Un flash violet. Rien.

L'ascenseur ne referme pas sa porte. Il ne me demande pas l'étage. Rien.

Je ressors. Je regarde autour de moi. Pas d'autres ascenseurs de secours ?... Que faire ? Je reste là, désespérée. Que faire, que faire, que faire ? Je regarde. Devant moi, un mur tout gris. Sur ma gauche, la baie vitrée où se trouve la porte d'entrée. Sur ma droite, le bureau du concierge. Derrière ce bureau, deux portes. Une, toute grise, fermée. L'autre, en bois, entrouverte, avec un panneau violet ébré-

ché par des années de bons et loyaux services qui indique « Accès Rdc ». Et enfin, derrière moi, un mur sombre car mal éclairé avec un renflement où se trouve l'ascenseur. Je ne sais toujours pas ce que je vais faire. Je réfléchis.

Je ne connais aucune autre gare de métro-capillaire dans le coin. L'ascenseur va bientôt être réparé. Mais je ne vais pas attendre trois heures. C'est quand même bizarre qu'il n'y ait pas d'ascenseur de secours. J'étais tombée une fois sur l'ultranet sur une dépêche d'un journal disant qu'une nouvelle loi avait été votée, obligeant tous les immeubles à posséder un ascenseur de secours. Mais le texte ne s'arrêtait pas là. Et je ne me rappelle pas la suite.

Alors je cherche l'ascenseur de secours. Je vais derrière le bureau, je passe la porte entrouverte. Il y a un couloir, avec des portes portant des numéros de chaque côté. Au fond, le couloir tourne. Comme il n'y a pas d'ascenseur, je vais au fond, et je tourne. Pareil. Que des portes, pas d'ascenseur. Je vais au fond et je tourne encore. Et là, au fond du couloir bordé toujours par des portes en bois ornées d'un petit nombre, il y a un coude. Alors je vais au fond. Je tourne, et je me retrouve nez à nez avec... un placard à balai.

Je refais tout le chemin en sens inverse. Je retourne dans le hall, encore plus désespérée

qu'avant. Et j'aperçois l'autre porte. Je m'approche. Elle est fermée. Je regarde autour de moi. Il n'y a aucun système de surveillance. Je fouille sur le bureau. Un trousseau de clefs. J'ouvre la porte et je repose le trousseau. Derrière la porte, il y a un vieil escalier en béton. Ouf ! Maintenant, je me souviens que dans le texte de loi, c'était soit un ascenseur de secours, soit un escalier. Mais j'ai quand même vingt étages à monter. Et je commence. Heureusement qu'il n'y avait aucun système de vidéo surveillance, car sinon, je me serais fait arrêter à la sortie du métro-capillaire pour vol et utilisation de la propriété d'autrui, effraction dans un bâtiment public, et peut-être même sabotage d'un ascenseur. Avec le fichier dans mon Pocket-TöS, je n'aurais jamais pu m'en sortir. Je commence à regretter ma décision prise dans l'INEC. Mais je n'y pense pas longtemps. Je suis au cinquième étage. Déjà les premiers signes de fatigue commencent à apparaître.

Maintenant, il n'y a que dans les très vieux immeubles que l'on trouve encore des escaliers. Mais je prends mon mal en patience.

Le dixième étage. Je suis en sueur car je cours, je viens de me rappeler que le métro-capillaire part dans quelques minutes, et que le suivant ne passe pas avant deux heures TT.

Alors j'essaye d'aller de plus en plus vite, mais je crois qu'avec la fatigue, je suis en train de ralentir. Quand j'arrive en haut, je suis exténuée. Je cours vers la gare, je rentre dans le métro-capillaire. Un flash violet. Je m'affale sur la première place disponible. Il se déforme.

Je redescends. Un flash violet. Je reprends un petit escalator qui me fait remonter au niveau de la gare. Ensuite, je ressorts de la gare en prenant l'escalator ultra rapide. Il m'emporte sur l'une de ses petites plates-formes ivoire en suspension au-dessus des rails magnétiques. Je sens l'air frais qui en sort par-dessous ma jupe.

## **23. Mécanique : systèmes de répulsion par supraconducteurs**

Les supraconducteurs : matériaux ayant, à très basse température, une résistance électrique nulle, et annulant le champ magnétique à l'intérieur du matériau (effet Meissner).

L'effet Meissner est le fait qu'un supraconducteur à température supraconductive expulse les champs magnétiques extérieurs. Cet effet est utilisé pour des systèmes de répulsions.

Méthode de refroidissement : pour atteindre une température supraconductive, des liquides supraréfrigérants sont utilisés, tels la gilgaldine.



Gilgadine : liquide visqueux et quasi transparent, diffuse un froid extrême lors de l'absence de lumière. Produite en grandes quantités à Sermelarande par les exploitations de gaz.

*Encyclopaedi dogt Elsoich*, Édition Officielle de Sermelarande, 66014.

## 24. Attente

Je reviens à l'air libre. Un flash violet. Je me rapproche de l'arrêt d'aérocar. Il y a moins de monde que ce matin dans ce quartier périphérique à la city. Ici, il y a un mélange de bureaux et d'appartements. Franchement, je ne vois pas comment on peut vivre dans quelques mètres carrés, sans aucun jardin, avec aucune fenêtre dans laquelle on peut jeter un œil mélancolique sans rien y voir, lorsque l'on est pris d'un instant de nostalgie...

C'est vraiment l'inconfort total. Tout le monde parle de la proximité. Mais cela ne veut plus rien dire. Car maintenant, tout le monde est loin de tout le monde dans une cité si immensément grande. Mais maintenant aussi, tout le monde est proche de tout le monde grâce aux moyens de communication modernes. J'arrive devant l'arrêt d'aérocar. Il doit venir dans dix minutes. Il y a une liaison tous les quarts d'heure TT. L'abri est une structure

métallique recouverte d'une toile transparente. Dedans, il y a un banc (chauffant).

## **25. PAIS (Politique d'Aide à l'Intégration Sociale) :**

Pour freiner le chômage, et le nombre de morts l'hiver par le froid, le Conseil des États de Sermelarande a voté, en 66012, la PAIS.

Les principaux changements qu'elle apporte aux personnes en difficulté sont:

Article 1 : tous les bancs publics ou privés se trouvant à proximité de la voie publique devront être équipés d'un système de chauffage.

Article 2 : tous les halls d'entrée des immeubles devront être équipés d'un système d'éclairage fonctionnel.

Cette loi est considérée comme une grande avancée dans la lutte contre les sans-abri.

*Encyclopaedi dogt Elsoich*, Édition Officielle de Sermelarande, 66014.

## **26. Aérocar**

Je m'assois sur le banc et j'attends. À côté de moi, d'autres personnes sont là à contempler la galerie marchande qui se trouve devant nous dans l'attente de l'aérocar qui ne devrait pas tarder, d'après l'horloge analogique suspendue non loin de la place où je me suis as-

sisé. Il arrive. Je me lève. Il est long, gris, avec des fenêtres bleu sale et un chauffeur en uniforme d'un gris sévère. L'aérocar a trois grandes portes jaunâtres de chaque côté, une devant, à côté de la cabine minuscule et transparente du conducteur, une autre au milieu, et la troisième, derrière.

Il descend. Je sens le souffle glacial diffusé par la *gilgadine*, qui permet de fournir la température suffisante pour que les supraconducteurs qui soutiennent le car puissent fonctionner. Les portes s'ouvrent. Je m'approche de celle qui se trouve en face de moi. C'est la porte arrière. J'y monte. Dans l'aérocar, il y a deux sièges de chaque côté du couloir central. Les sièges sont tous alignés, en rang d'oignon. Je m'assois sur l'un des plus proches, contre la fenêtre, espérant secrètement que personne ne viendra s'asseoir à côté de moi.

De toute façon, le prochain arrêt est à Selmanio. En plus, comme il est environ 17 heures TT, les gens sont en train de retourner travailler. Donc, il n'y a aucune raison que quelqu'un vienne s'installer à côté de moi. Les gens rentrent, s'installent. La mauvaise idée de s'affaler sur le siège de ma gauche ne vient à personne. Les portes se referment. Les derniers

voyageurs choisissent leurs places. On passe à côté de moi. La place libre est considérée comme occupée. Et pourtant, elle attire. Mais je dois être terriblement affreuse aujourd'hui, car personne n'ose utiliser la place. Ou plutôt les gens ont peur que je fasse partie de ces « voyous », de ces « petits délinquants », qui « pourrissent la vie et la sécurité des peuples libres d'Elsoich ». Encore un de ces mythes médiatiques dont les Sermelarandiens sont friands. Comme partout, d'ailleurs.

A force de prendre du recul vis-à-vis de la situation, on remarque aisément que les gens peuvent croire à n'importe quelle information, du moment que celle-ci semble les concerner de très près. Alors qu'en fait on ne sait pas. J'ai appris en recoupant les infos diffusées sur l'ultranet avec celles diffusées par le régime que la propagande de celui-ci a tendance à exagérer le moindre fait, pour prouver illusoirement à la population que cela la concerne, alors que les journaux ultranets préfèrent minimiser les informations. Il faut faire la part des choses.

## **27. Citation**

Depuis que l'homme ne croit plus à rien, il croit à tout.

G.K.Chesterton, 63944-64006

## 28. Retour

On peut nous dire n'importe quoi sur l'holo-TV, on ne saura jamais si c'est vrai ou si au contraire c'est une information qui est on ne peut plus truquée.

L'aérocar démarre. Il s'élève dans les airs. Il arrive au bout d'un petit quart d'heure TT car il a dû zigzaguer entre les différents immeubles et les travaux qui y sont effectués depuis quelques temps. On arrive à Selmanio. Je m'empresse de descendre. Quelques autres personnes viennent aussi. Enfin à l'air libre ! Je ne suis plus enfermée sous une masse écrasante couleur sang et des immeubles plus hauts que le vol des oiseaux. Ici, il n'y a que le ciel vert clair au-dessus de moi et deux des soleils qui me baignent dans une pâle lumière de décembre. Je décide de passer à travers les champs. Marre d'avoir du goudrobéton sous les pieds. J'enlève aussi de mes cheveux ma broche qui les retient. Je la range soigneusement dans mon sac. Et je vais dans les champs. Le chemin que je vais suivre rallonge un peu, mais j'ai tout mon temps. Je cours dans les chemins de terre, au risque de salir mes chaussures. Mais comme nous sommes en plein été, je ne crois pas que je crains grande chose.

J'arrive à la maison.

— Salut Mina, ça va ? me demande Julie

— Oui, très bien.

— Et dans le mécap' ?

Le mécap', c'est le métro-capillaire. Le mari de Julie est mort d'une crise cardiaque pendant qu'il travaillait dans les tunnels du mécap'.

— Tout a été très bien. Mais par contre, je n'ai pas trouvé de nouvelles choses sur mes parents. Toujours le même vide.

— C'est dommage que tu te sois déplacée pour rien aujourd'hui. Et regarde-moi ça ces chaussures. Elles brillaient quand tu es partie ! Je vais encore devoir les nettoyer...

Elle a raison. Elles sont pleines de terre. Je les enlève. Et je monte dans ma chambre. Celle-ci est à l'est de la maison, en coin, au premier étage. Je rentre par l'antique porte en bois. Sur le mur de ma droite, au-dessus du lit, se trouve une baie vitrée qui baigne de soleil ma chambre du matin jusqu'au milieu de l'après-midi. En face, sous le bureau d'angle qui se prolonge sur ma gauche, il y a aussi une baie vitrée. Deux ordinateurs sont posés sur le bureau. J'enlève mon sac et je m'assois sur mon lit. De mon sac, je sors ma broche avec l'ange, que je pose dans le tiroir de ma table de chevet. Je sors aussi mon PME que je mets, avec mon badge que j'enlève de mon poignet, dans le même tiroir que ma broche. Avant de

jeter mon sac contre le placard qui se trouve à côté de la porte, j'en sors soigneusement mon Pocket-TöS.

## 29. Informatique

J'effleure un interrupteur. Les deux ordinateurs s'allument instantanément. Au-dessus des bases violettes des écrans holographiques 3D-R, une image translucide apparaît, représentant le symbole de TakEöS. Cette société propose les principales distributions grand public du système d'exploitation HURD/EOS3 du moment, sous le nom de LisaTöS. Les Pocket-TöS, les organisateurs de poche les plus répandus des Mondes Terrestres sont aussi de fabrication TakEöS.

J'enfile mes gants de repérage tridimensionnel, qui évitent l'utilisation de souris à adaptations morphologiques telles que celles qui se trouvent dans les bâtiments publics comme l'INEC. Les gants sont translucides, avec quelques renflements noirâtres. Dès que je les enfille, un petit scintillement les parcourt. Je branche mon Pocket-TöS sur le plus puissant des deux ordinateurs, celui que j'utilise toujours. L'ordinateur se connecte à mon Interface Utilisateur Graphique et Personnalisable (CGUI), affichant mon image de fond, et une douce voix masculine me souhaite la bienve-

nue. Avec mes gants, d'un mouvement de mains, j'ouvre le contenu de mon Pocket-TöS. Je prends le fichier protégé que j'ai récupéré dans les serveurs de l'INEC et je le déplace sur une partie cachée de mon disque dur. Pour l'accès à cette partie, l'ordinateur me demande un mot de passe, que je donne en faisant apparaître d'un geste un clavier holographique au-dessous de mon écran, et il m'identifie grâce à une petite webcam qui possède une fonction d'analyseur oculaire, très pratique pour faire des achats en ligne.

Une fois le fichier détruit sur le Pocket-TöS, j'essaye de l'ouvrir sur mon autre ordinateur. Toujours ce mot de passe. Pourquoi tant de secrets ? De toute façon, je finirai bien par le lire, ce fichier. Alors autant simplifier les choses, et ne jamais mettre de mots de passe, ça fait perdre moins de temps.

Mais ce n'est pas quelques mots en l'air qui vont le faire s'ouvrir. Au hasard, je tape quelques mots. Rien. Je ne crois pas au hasard.

J'ai bien créé un programme qui teste une à une toutes les solutions possibles et imaginables, mais cela prend une dizaine d'heures TT, et je n'ai pas le temps maintenant. J'essaye encore quelques mots. Rien. Toujours rien. Désespérément rien. Absolument rien. En bref, rien. Je crois que je vais me laisser aller. Je



crois que je vais m'énerver. Et pourtant, cela n'arrive pas souvent. Mais là j'ai des informations on ne peut plus importantes sur mes parents, leur vie, et tout, et tout, et même encore plus... Mais dans un fichier incapable de s'ouvrir sans faire de petits caprices... Je commence à crier contre mon ordinateur. Évidemment, c'est le dernier de ses soucis.

On frappe. J'effectue en vitesse quelques mouvements pour faire disparaître toute trace d'activité illégale sur l'écran. C'est Malio. Comme elle a sa chambre juste à côté de la mienne, elle a dû tout entendre. J'ai honte. J'ai horreur de déranger, de contrarier en quoi que ce soit Malio. Elle m'a sauvé la vie. Je lui dois bien ça. Elle me demande ce qui se passe. Après quelques excuses, je marmonne un quelconque ennui informatique, ce qui est entièrement vrai. Alors elle m'emmène en bas, dans le salon, devant la bibliothèque. Là, elle fait mine de chercher. Je sais très bien qu'elle connaît par cœur tous les livres qu'il y a. Elle s'approche des plus vieux. Du papier informatique. Pas très pratique, encombrant, avec une autonomie moyenne. Elle en prend un, et me dit qu'il faudrait que je le recharge. Je ne lis pas beaucoup, mais quand Malio me conseille un livre, généralement elle n'a pas tort. Je lis le titre. *1984*, de George Orwell. Elle me dit qu'il

date d'il y a plusieurs siècles. Avant l'instauration du calendrier Storien. Je remonte dans ma chambre et je le mets à recharger.

Après avoir un peu mangé, suivi le début des pérégrinations de Winston dans le livre 1984, dormi environ dix heures trois quarts et quarante-six secondes (d'après mon réveil, je n'ai pas compté, je dormais), fait deux trois bricoles informatiques, je me retrouve à onze heures TT devant mon ordinateur.

### **30. Surprise**

J'avais décidé de lancer le programme pour forcer le mot de passe dans quelques heures. J'entends un bruit. Quelqu'un vient. Je me penche à la fenêtre. Mon cœur fait un bond tellement puissant dans ma poitrine qu'il manque de la transpercer. Un véhicule vert fluo des forces de l'ordre vient de se garer. Je me précipite sur mes ordinateurs, je verrouille la partie du disque dur cachée, je supprime toutes traces qui pourraient rester de mes manipulations antérieures. S'il y a un jeu en vogue chez la jeunesse sermelarandienne, c'est bien Imperator D, un jeu de stratégie qui permet des combats en ligne. Comme tous les programmes, il dispose d'un système caché qui permet de savoir quand il a été démarré. Mais sur ce jeu, il est

facile de modifier comme on l'entend ces informations, si l'on dispose des outils adéquats. Et je les ai. Je modifie de façon à faire croire que j'y ai joué hier, toute la journée, et toute la matinée d'aujourd'hui. Et je me mets à y jouer. J'entends des bruits dans la maison.

Un policier entre. Il dispose d'un fusil photo-laser, une arme puissante qui peut assommer un éléphant adulte pendant plusieurs années. Il me demande de descendre, pendant qu'il examine mes ordinateurs. Je prends au passage mon badge. Je suis un de ses collègues qui m'attendait derrière la porte. Une fois en bas, je vais me placer contre le mur, comme tous les autres membres de la famille. Trois policiers ont installé un imposant système informatique sur la table, pendant que leurs collègues fouillent la maison. On nous demande de passer un par un devant un petit œil qui vérifie notre badge avec notre pupille. Flash violet, flash violet, flash violet, flash violet, flash violet. Ensuite on nous fait asseoir, on pose des questions à Julie, on dit que nous pouvons retourner à nos occupations respectives pendant qu'on vérifie les derniers détails.

Je remonte dans ma chambre. Le jeu est toujours au même endroit. Cependant, je ne

peux résister à l'envie de consulter un petit programme que j'ai créé qui enregistre toutes les manipulations effectuées sur l'ordinateur en dehors des miennes. Là, je remarque que les policiers ont consulté le système qui mémorise les heures de jeu.

J'entends des bruits. En vitesse, je ferme mon programme, et je reviens sur le jeu. En bas, quelqu'un crie. On entend aussi des protestations. Je ne sais de qui il s'agit, car les murs sont insonorisés. Soudain, une horrible idée me vient à l'esprit. Ils ont peut-être arrêté quelqu'un. Pourtant c'est impossible. Bien qu'ils ne l'aient pas dit, ils viennent sûrement pour le fichier informatique. Mais si ce n'est pas moi, ils ne peuvent arrêter personne. Tous les autres doivent avoir des alibis, ou je ne sais quoi... Un immense sentiment de culpabilité me prend. Qui était à Sermelarande hier ? Malio.

Malio.

Impossible. Il ne faut pas que ce soit elle. Ce ne peut pas être elle. C'est impossible. Il ne le faut pas. Ce n'est pas juste. Impossible. Pas juste. C'est de ma faute, moi avec mon égoïsme... Après tout, il y a plus important que de réunir des informations introuvables sur deux personnes ensevelies sous des kilomètres de boue. Je suis effondrée. Je reste un moment

sans rien dire, sans rien penser, assise sur mon lit. Finalement je me ressaisis, et je descends.

Là, je vois pour la première fois de ma vie Julie en pleurs. Je lui demande ce qu'il y a. Elle me dit que Malio a été emportée. Je remonte en courant m'enfermer dans ma chambre. Et je pleure. J'en ai honte. A quatorze ans, on ne pleure plus. Mais si Julie pleure, alors je peux pleurer. Et je pleure. Si on a emmené Malio en garde à vue, on ne la reverra plus. Et je pleure. Et on l'emmènera dans une prison. Et je pleure. Et on ne la reverra plus. Et je pleure. Et je pleure. Et je pleure. Et quand j'ai fini de pleurer, je pleure. Une fois que j'ai les yeux irrités et tellement secs que je n'arrive plus à pleurer, je regarde autour de moi. Et je vois le livre intitulé *1984*. Alors je fais usage de l'autre qualité que l'on me prête, après mon soi-disant don pour l'informatique, ma capacité à inventer des plans suffisamment « tirés par les cheveux » pour être applicables. Je m'assois devant mon ordinateur, j'ouvre un logiciel de dessin vectoriel et je cherche une idée...

### **31. Idée**

Eurêka, j'ai trouvé (j'ai horreur des cours de langue, il faut que ce soit vraiment exceptionnel pour que je sorte le seul mot grec ar-

chaïque que j'ai retenu). Je dis à mes deux ordinateurs de se réveiller. Grâce à la reconnaissance vocale, ils me comprennent et s'allument. Je saisis mes gants de repérage, et j'ouvre mon logiciel de messagerie par u-mail.

## **32. Communication : échange de données sur les réseaux informatiques**

Évolution des systèmes :

Le premier système grand public d'échange de données date de plusieurs siècles, avant la guerre d'indépendance et la colonisation, avec le système Internet, basé sur des protocoles de type TCP/IP et évolution, et offrant différents services comme l'e-mail.

Ensuite, avec le développement des Colonies Spatiales, l'apparition de l'IGN, l'Inter-GlobalNetwork, entraîne la création du Speed-Mail ou s-mail, basé sur le protocole XMPP, pour permettre des échanges instantanés entre diverses colonies.

Depuis l'avènement du réseau ultranet, l'utilisation de l'Ultra-Mail, ou u-mail, s'est répandue, permettant un échange quasiment instantané de grandes quantités de données, même entre deux planètes très éloignées.

*Encyclopaedi dogt Elsoich*, Édition Officielle de Sermelarande, 66014.

### 33. Décision

J'envoie des u-mails à mes cinq amis, Omar et Raphaël Alros, Tina et Ellia Ustrey et Jaurdy Zara. Je les y invite à se mettre en conférence. Je ferme ma messagerie, et j'ouvre mon programme de visioconférence par 2VoIP. Je crée une nouvelle salle de réunion virtuelle, je lui mets le mot de passe que nous avons défini ensemble, et je chiffre la connexion pour que l'on ne puisse pas intercepter nos données. Je m'accroche un petit vibrocaptur sur la gorge, qui enregistrera les vibrations de mes cordes vocales et les restituera en sons sur les autres ordinateurs. Je vérifie aussi que ma webcam est bien branchée.

Presque immédiatement, l'écran se divise en six rectangles noirs. Sur l'un, je me vois telle que me voient les autres. Sur les cinq autres, apparaissent les uns après les autres les visages de mes amis. Je leur dis bonjour. Raphaël est le premier à prendre la parole. Il habite avec son frère Omar dans un quartier légèrement défavorisé de la banlieue de Sermelarande. Raphaël me demande ce qu'il y a. Les autres attendent mes réponses. Je leur dis que Malio a été prise. À Sermelarande, tout le monde sait ce que cela veut dire. Être pris, c'est ne plus être. On vous met en garde à vue, histoire de vous enlever votre badge, et de

trouver quelque prétexte pour vous incarcérer. Deux trois jours. Pas plus. Ensuite, c'est la prison. Ou pire. En tout cas, on ne vous revoit plus.

Ellia murmure un petit « désolé » . Elle utilise le même ton qu'elle aurait utilisé pour me dire « Toutes mes condoléances » . Elle et sa sœur jumelle, Tina, habitent dans la banlieue de Sermelarande. Je leur raconte comment elle m'a sauvée lors de la mort de mes parents, dans le marais, bien qu'ils connaissent mon histoire par cœur. Et je leur dis que je ne veux pas qu'elle aille en prison. Je veux la sortir de là. Jaurdy me demande mon plan. Jaurdy est le fils d'un milliardaire respecté de Sermelarande.

Jaurdy est un surdoué, un chanceux, 153,775 de QI. Profitant de l'influence de son père, il dispose de plusieurs contacts dans la pègre sermelarandienne ainsi que dans le SRPPE. Il a 99,89% de moyenne générale au collège (un bug informatique mineur qui l'a perturbé lors d'un examen lui a valu un point de présentation). Il a perdu sa mère il y a cinq ans et demi et nous sommes ses seuls amis. Son père est devenu paranoïaque, et ne veut plus sortir de son bureau. Je crois que j'ai un faible pour lui.



Alors je leur explique mon plan. Ils paraissent perplexes, à part Jaurdy, qui est tout de suite d'accord. Je leur dis que c'est risqué, et que je ne veux pas les forcer. D'un commun accord, Tina et Ellia acceptent. Elles font toujours la même chose. Des vraies jumelles. Cela pousse Raphaël à accepter immédiatement. Seul Omar est indécis. Il se croit toujours espionné par le SRPPE. Il a peur qu'on le prenne pour un terroriste. Il demande :

— On risque quoi ?

— Rien. Au pire... lui répond Jaurdy

— Au pire ? interroge Omar, de plus en plus hésitant.

— Au pire tu passes en QUEEN, tu te fais torturer pendant quelques mois, tu perds quelques membres, et je m'arrange pour rapporter les morceaux à ton frère, se moque Jaurdy.

La figure d'Omar est devenue toute pâle.

— Tu... tu es sûr que tu pourras récupérer les... heu... morceaux ? demande-t-il d'un ton mal assuré, ne sachant pas trop si Jaurdy se moque de lui ou non.

— Mais ne t'inquiète pas, il ne t'arrivera rien avec Mina et Jaurdy quand ils font un plan, réplique Tina.

J'ai horreur que l'on m'attribue des qualités à tort et à travers. Je suis tout de même assez

grande pour me vanter toute seule. Mais elle a quand même raison. Surtout pour Jaurdy. Il surpasse tout le monde sur tous les plans. Sauf en informatique. S'il y a un domaine où je suis meilleure que lui, c'est bien dans tout ce qui a un rapport de loin ou de près avec l'informatique. C'est le seul domaine où Jaurdy n'a pas encore pu m'égaliser.

— N'est ce pas Mina ?

— De quoi ? Excusez-moi. Qu'y a-t-il ?

— Il n'y a aucun risque. Nous ne nous ferons pas prendre ? me demande Omar, plein d'espoir.

Je devrais lui dire qu'il n'y a que quarante pour cent de chances que mon plan marche, et tous les autres le savent, mais je crois que, pour le bien (ou peut-être le mal...) d'Omar, il vaut mieux que je lui dise :

— Mais non. Ils n'y verront que du feu. Mais il faut que l'on se dépêche avant que Madio soit transférée en prison.

Chacun de notre côté, nous nous occupons de notre partie du plan, que nous exécuterons dans quelques jours.

## **34. Cinéma**

Je suis à Sermelarande, devant un cinéma, et avec Jaurdy. Nous avons tous deux nos Po-

cket-TöS, qui nous servent aujourd'hui de système de communication crypté. Jaurdy m'entraîne vers l'entrée. Nous sommes à l'opposé de la ville, par rapport au centre policier où est enfermée Malio. Nous entrons dans le cinéma. Un flash violet. Mais nous ne nous dirigeons pas vers la caisse. Je fais confiance à Jaurdy en le suivant. C'est lui qui s'est occupé de cette partie du plan. Nous devons avoir un alibi. Nous devons êtres enregistrés ici, à l'entrée, puis en sortant, pour faire croire que nous sommes allés au cinéma.

— Par là !

Jaurdy se dirige vers les toilettes.

— Nous devons sortir par la porte de service des employés de nettoyage. Il n'y a pas de portail de sécurité.

Nous arrivons devant la porte. Ouf. Aucune webcam de surveillance. Jaurdy sort son passe-partout magnétique, qui introduit un nano virus informatique dans le système de sécurité de la serrure. Il se rapproche de la porte.

— Arrête !

Je viens de repérer une demi-douzaine de fils qui partent par une gaine légèrement éventrée de l'encadrement de la porte. Je les lui désigne.

— Merci. Premier obstacle, chuchote-il en se reculant. Il va falloir simuler des contacts électroniques.

Il sort un petit boîtier argent avec plusieurs prises qui en émergent. Il connecte les fils aux prises au moyen de pinces magnétiques. Des chiffres s'alignent sur le cadran.

— Je vais couper les fils. Tu appuieras sur le bouton vert, en bas à droite, pour reproduire les contacts. Fais-le à trois.

Il me tend l'appareil. Il sort d'une poche de sa veste une petite pince coupante, en plastique (pour éviter les détecteurs d'armes), et se met sur la pointe des pieds pour atteindre la gaine au-dessus de la porte.

— 1...2...3.

J'appuie sur le bouton. Je lève les yeux. Il a coupé les fils.

— Nous devons nous dépêcher. Impossible de savoir si cela a marché ou non.

Il se tourne vers la porte, fait quelques mouvements, et l'ouvre. Il me fait signe. Je la tiens. Il passe encore quelques minutes à travailler sur les fils de la porte.

— Grâce aux informations de l'analyseur de conduction électromagnétique (ce doit être son appareil), j'ai pu souder les fils pour reconstituer les contacts. J'espère qu'ils ne se rendront pas compte trop vite de la manip'.

Nous sortons.

— Nous ne pouvons pas utiliser les transports en commun, trop de « péaïsse », me chuchote Jaurdy pendant que nous longeons le cinéma pour contourner le pâté de maison.

— Trop de quoi ?

— De PS, les Portails de Sécurité.

— Ah oui...

Jaurdy adore faire ce genre de sigle. Pour n'importe quoi. Et il a trouvé une faille dans mon plan. J'aurais dû y penser.

## 35. Cargo

Jaurdy m'entraîne vers un gros véhicule cargo qui est stationné devant une pâtisserie. Sûrement qu'il doit leur vendre de la bio-farine synthétique. Jaurdy regarde de tous les côtés, et traverse en courant. Je fais de même. Nous sommes derrière le cargo. Jaurdy utilise son passe magnétique pour ouvrir une trappe un peu rouillée. Il s'en échappe des odeurs nauséabondes. Un bruit de voix.

— Rentre !

Il monte. Je le suis. Dans l'obscurité, je discerne une passerelle. Je mets les mains sur les rampes. C'est tout poisseux, tout collant. Je les retire immédiatement avec dégoût. Jaurdy me tire à l'intérieur. Il referme la trappe.

— Nous sommes dans le réservoir de dipilonitrate. C'est le liquide visqueux qui sert de carburant aux cargos les plus anciens comme celui-ci. Quand le réservoir est plein, le dipilonitrate montre jusqu'au plafond. Nous sommes sur une passerelle d'observation réservée pour les réparations.

— C'est dégueu...

— Dégoûtant, je sais, me coupe Jaurdy. Mais c'est notre seule chance.

— Mais on est obligés de rester dans le noir ?

— Heu non. Attends.

Une lumière jaillit de la main de Jaurdy. Une micro lampe bio photonique de poche. Il éclaire le réservoir. C'est immense. On a l'impression que le réservoir lui-même est aussi grand que le cargo.

— Dans trois arrêts nous arriverons dans le bon quartier.

— Tu aurais pu me prévenir que nous allons utiliser ce genre de moyen de transport.

— Et toi tu aurais refusé, car tu trouves cela trop dégueu...

— Dégoûtant. Non, tu te trompes.

Enfin, pas totalement. Je ne pense pas que j'aurais accepté. Mais je préfère que Jaurdy ne le sache pas, même s'il l'a deviné.

Le cargo s'arrête.

— Encore deux arrêts.

Quelques minutes plus tard, je sens mon Pocket-TöS qui vibre dans ma poche. Nous avons complètement oublié de donner de nos nouvelles aux autres, réunis chez Tina et Ellia. Je le sors. Effectivement, l'u-mail que je viens de recevoir demande de nos nouvelles. Je réponds brièvement que nous avons eu une petite difficulté au niveau du système de surveillance du cinéma que nous avons facilement surmontée, et que nous avons dû... improviser un autre moyen de transport pour nous rendre au centre policier. Je crypte mon message grâce à un programme made in moi-même, je l'envoie. Instantanément, un accusé de réception m'indique qu'ils ont bien reçu mon u-mail. Je range mon Pocket-TöS dans ma poche.

— Tu n'aurais pas dû l'emmenner. Si on te trouve, c'est une pièce compromettante, me sermonne Jaurdy, appuyé à une des rampes poisseuses du réservoir.

— Et comment aurais-je pu leur dire que nous sommes prêts pour qu'ils appliquent leur partie du plan ?

Et toc ! Le génie n'a pas raison. J'ai gagné !

— En utilisant un mini émetteur-récepteur à fréquence modulable, dans lequel tu aurais mis

une petite charge explosive pour détruire toute trace compromettante, par exemple...

— Mouais... Mais bon... Enfin, c'est comme ça ! Nous ne pouvons pas revenir en arrière. Et puis de toute façon, où voudrais-tu que je trouve ce genre de machin ?

— Si tu veux, j'aurais pu t'en fournir, moi, je sais où en trouver...

Évidemment, il n'aurait pas pu le dire plus tôt. Son insouciance m'énerve. Il réagit comme si nous faisions une petite balade, alors qu'on est en train de violer une infinité de lois et de règlements...

Nous restons silencieux un moment.

Le sourd grondement incessant des systèmes de refroidissement pour les supraconducteurs s'arrête. Silence total. Au bout d'une petite éternité, Jaurdy prend la parole pour dire à voix basse :

— Encore un arrêt.

## **36. Odeurs**

Le prochain arrêt est celui tout proche du centre de police. Jaurdy consulte sa montre.

— Nous aurons exactement cinquante-huit minutes TT pour faire l'opération. Le trajet dans ce cargo aura pris trente-sept minutes TT, et l'aérotram qui devrait nous ramener devrait



prendre vingt-cinq minutes TT. Le film durant deux heures et sept minutes TT, il nous restera deux minutes TT, plus la publicité, plus le générique, pour ressortir du cinéma.

— Jaurdy ? Excuse-moi de déranger, mais je voudrais savoir comment on va faire pour entrer dans le centre de police avec cette odeur ?

— Euh... C'est une bonne question... Très bonne question... Trop bonne question... Telle-ment excellemment bonne, que je n'ai pas de réponses, à part se boucher le nez et respirer par la bouche. Ce ne devrait pas être trop difficile, et comme il nous reste environs dix minutes de trajet, je vais pouvoir m'entraîner.

Il ouvre grand sa bouche en masquant mal son sourire devant ma mine renfrognée, et se pince les narines avec sa main gauche. (Il est ambidextre, mais utilise sa main gauche par goût de la provocation.)

— Jaurdy ! Il faut que nous nous lavions et que nous nous changions immédiatement, sinon ils pourraient retrouver notre trace et arrêter tout le monde !

— Ce serait dommage pour les boulangeries, elles vont manquer de farine... ironise-t-il en parlant le nez toujours pincé.

— Tu y as bien pensé, c'est impossible...

Je suis complètement affolée. Comment a-t-il bien pu oublier. Il n'a pas le droit ! Le plan était presque parfait ! Et nous devons tout abandonner si près du but...

Je fais les cent pas sur la petite passerelle. (Enfin, vu qu'elle doit faire deux mètres de large, j'ai dû avoir le temps de faire vingt pas maximum.)

Jaurdy se lève, tout en souriant. Il est toujours en train de se pincer le nez de la main gauche. Je devine qu'il me cache quelque chose.

— Qu'y a-t-il, Jaurdy ?

— Ne t'inquiète pas, j'y ai aussi pensé. Au bout de la passerelle, il y a des cabines de décontamination. Mais nous devons y aller juste avant de sortir. Alors mademoiselle mon-plan-est-foutu, on a eu une belle frousse, hein ? se moque-t-il

Une gifle. Pas trop forte, suffisante pour faire mal sans laisser de trace.

— C'est parti tout seul. Je n'ai pas fait exprès.

Et je me dirige vers l'une des quatre portes qui se trouvent au fond de la passerelle, qui s'élargit. Je crie vers Jaurdy qui est encore en train de se frotter la joue (il l'a bien mérité) :

— Dans combien de temps le prochain arrêt ?

— Huit minutes, me répond une voix à la fois stupéfaite et rancunière.

J'ouvre la porte. Je rentre. Je referme la porte, et son verrou. Je mets ma montre à sonner une minute avant l'arrêt. J'enlève de mes vêtements tous les objets qui craignent les lavages, que je pose dans les coffres prévus à cet effet au-dessus de la porte. Je me mets nue, et je glisse mes vêtements dans la fente du nettoyeur vestimentaire automatique. Je le programme en lavage rapide (4,23 minutes TT) avec décontamination (plus 2,35 minutes TT). Cela fait, je programme le robinet de la douche à ma température préférée, et un mélange d'eau chaude, et d'un liquide bleuâtre (sûrement un agent décontamineur) me coule sur la peau. Je me frictionne aux mains et aux jambes où il reste encore un peu de carburant. J'appuie sur le bouton « savon » du robinet, et en plus de l'eau et de l'autre produit, il y a un liquide mousseux incolore qui sent bon.

Ma montre sonne. Le son est étouffé par le bruit de la douche, ainsi que par la cloison de la cabine. J'arrête la douche. J'appuie sur le bouton du nettoyeur vestimentaire automatique pour qu'il me rende mes vêtements. Une fois rhabillée, j'ouvre le récureur-cireur-décontamineur de chaussures, et je reprends les miennes. Pendant que je récupère mes effets

personnels dans le coffre, j'entends Jaurdy qui frappe à la porte en me demandant de venir. Je me recoiffe en vitesse, déverrouille la porte, l'ouvre, je ressors, et la referme.

Aussitôt, l'odeur du carburant assaille mes narines. Jaurdy se dépêche de rouvrir le panneau permettant de sortir. C'est alors que je me rends compte que les moteurs se sont arrêtés. Sûrement pendant ma douche. Remarquant mon air interrogateur, Jaurdy m'explique que le cargo est légèrement en avance. Nous sortons. Je suis éblouie par la lumière environnante. Jaurdy referme le panneau. Nous contournons le premier pâté de maison. Nous sommes hors de vue des occupants du cargo. Nous marchons encore un peu.

## **37. Police**

Nous voyons le panneau signalant l'immeuble du centre de police. Nous nous arrêtons. Je sors mon Pocket-TöS. J'envoie un u-mail à Tina, Ellia, Omar et Raphaël en leur disant qu'ils peuvent envoyer la boucle vidéo. Cette boucle, enregistrée par les soins de Tina a été mise sous la forme d'un macro virus par Ellia, et va être envoyée par u-mail au centre de police. Une fois l'u-mail envoyé, le virus va afficher les boucles vidéo sur toutes les camé-

ras pendant une heure. Comme cela, les écrans de vidéosurveillance ne pourront pas nous voir et diffuser notre image sur les serveurs ultranets du SRPPE. Nous attendons un peu. Un nouvel u-mail disant que la boucle est opérationnelle. Une heure à partir de maintenant. Enfin moins, pour attraper notre transport pour le retour. Nous approchons de l'entrée. Normalement Raphaël a inclus au virus d'Ellia une commande qui désactive le « PS », comme dit Jaurdy.

Nous entrons. Pas de flash violet. Ça marche. Je place dans mon oreille droite un mini-récepteur audio relié à mon Pocket-TöS. C'est une petite pastille noire. Jaurdy fait de même. Comme cela, nous pourrions entendre les conseils de Raphaël et Omar. La réceptionniste nous demande de son bureau placé au fond du hall ce que nous voulons. Je m'approche, suivie de Jaurdy.

— Je désirerais voir le commissaire heu...

— Le commissaire Maichop, au vingt-cinquième étage, m'interrompt Jaurdy

— Nous devons lui donner ce paquet en mains propres. Regardez.

Je lui tends un ordre officiel sur une feuille en nano caoutchouc contresigné par un autre commissaire, et photocopié et falsifié par mes

soins sur mon imprimante. La réceptionniste n'y voit que du feu.

— Bien. Mais c'est un étage réservé au personnel. Il faut un badge magnétique spécial. Je vais vous ouvrir l'ascenseur avec le mien, nous propose la réceptionniste.

— Avec plaisir.

Elle se lève avec difficulté, et s'approche d'un des huit ascenseurs qui jalonnent le hall. Nous montons dedans. Elle demande le vingt-cinquième étage, et l'ascenseur lui demande son badge spécial. Elle l'introduit, appuie sur le bouton pour maintenir les portes ouvertes, sort et va se rasseoir.

Le temps que l'ascenseur referme ses portes, monte, et se rouvre, je murmure à Jaurdy :

— Comment savais-tu le nom du commissaire qui s'est occupé de notre affaire ?

— J'ai fait mes propres recherches de mon côté, me répond simplement Jaurdy.

— Merci beaucoup ! J'avais un trou de mémoire...

J'ai failli lui sauter au cou, mais je me suis souvenu à temps que nous étions en territoire ennemi, et surtout que la porte risquait de s'ouvrir d'un instant à l'autre. C'est d'ailleurs ce qui vient de se produire.

Nous sortons, mais au lieu de nous diriger vers le bureau du commissaire, nous allons

vers les cellules. Normalement Omar a créé un virus changeant pendant une heure les codes des verrous des cellules, et désactivant les autres systèmes de sécurité. Il l'avait intégré au macro virus d'Ellia. Nous passons une porte avec un PS. Pas de flash violet. Le gardien des quatre cellules se trouvant dans cette pièce se dirige vers nous pour s'interposer. Je lui montre de loin notre faux papier officiel.

— Nous devons vous montrer ceci, Monsieur...

Il s'approche. Aussitôt Jaurdy sort un stylo de repérage tridimensionnel de sa poche, appuie sur un petit bouton dissimulé qui en fait sortir une aiguille de seringue.

— Un excellent soporifique. Une goutte, trois heures. Ne bougez plus monsieur, menace Jaurdy en maintenant son aiguille sur le cou du garde.

Où a-t-il eu ces « armes » ?

Je m'approche de la cellule de Malio. Je tape sur le petit clavier du cadenas électronique le code que me communique Omar dans mon récepteur audio. La porte s'ouvre, Malio sort. Elle ouvre la bouche pour s'apprêter à parler. Je lui fais signe de se taire. Je referme la porte et le cadenas. Malio et moi nous nous approchons de la sortie de la pièce.

— Merci de votre coopération, monsieur, dit calmement Jaurdy en enfonçant légèrement la seringue dans le cou du garde.

— Mina ! Viens m'aider.

Avec l'aide de Malio, nous portons l'homme sur son fauteuil. Jaurdy fait rentrer la seringue dans le stylo, sort un autre stylo, qui, au lieu d'être noir, est bleu marine.

— Un léger amnésique, nous renseigne Jaurdy en désignant son stylo.

Il fait une deuxième piqûre au dormeur. Nous sortons. Raphaël nous guide vocalement pour trouver le bon ascenseur. Nous devons par trois fois nous cacher car des employés transitent dans les couloirs. Nous sommes devant l'ascenseur. Nous l'appelons. Toujours sans un mot. Les webcams de surveillance sont inoffensives, mais il y a peut-être des micros cachés qui risqueraient de nous reconnaître à la voix. La porte de l'ascenseur s'ouvre. J'appuie sur le bouton rez-de-chaussée. La porte se ferme, l'ascenseur descend.

La porte s'ouvre. Je reste dedans en faisant signe à Malio de faire de même. Je laisse mon doigt appuyé sur le bouton d'ouverture des portes. Jaurdy sort de sa poche un stylo jaune fluo. Il sort de l'ascenseur. Nous avons choisi cet ascenseur car il donne sur l'arrière du bureau de la réceptionniste. Jaurdy utilise l'at-



tache de son stylo ainsi qu'un petit viseur dissimulé pour viser et faire mouche dans le cou de la réceptionniste. Elle s'endort aussi sec. Nous sortons. Jaurdy lui fait une piqûre d'amnésique.

Ensuite, je lui dérobe son badge et le donne à Malio qui me regarde d'un air étonné. Elle n'en a plus, car les badges des prisonniers sont détruits, pour réduire les chances d'évasion. Avec mon Pocket-TöS, j'envoie un message disant à Omar et Tina que nous sommes prêts. Je connecte mon Pocket-TöS à l'ordinateur de la réceptionniste. J'explique brièvement à Malio que Tina va envoyer aux serveurs des PS un virus que j'ai créé, qui va associer l'image rétinienne de Malio au badge de la réceptionniste. L'opération s'effectuera à son prochain passage dans un PS. Le nom inscrit sur le badge va aussi changer. Maintenant c'est la réceptionniste qui n'en a plus.

En même temps, Omar scanne les ordinateurs du centre de police via mon Pocket-TöS et l'ordinateur de la réception, à la recherche de toutes les traces concernant Malio. Si jamais ses recherches sont repérées, on ne pourra remonter que jusqu'à la réceptionniste. De plus il installe un petit virus made in moi-même qui va continuer la recherche sur l'ultranet, en détruisant toute information compro-

mettante en quelques heures. Nous attendons qu'Omar ait terminé et nous sortons tous trois du centre, après avoir détruit toute trace de notre passage. Nous ne nous sommes pas préoccupés des empreintes digitales, qui ne peuvent plus être acceptées comme preuves, depuis que l'INEC et le SRPPE ont démontré qu'au moins un millier de personnes sur toutes les colonies terrestres possèdent en commun des empreintes digitales si proches que l'on ne peut les dissocier.

## **38. Retour**

Nous nous dirigeons vers le point de départ de notre autre moyen de transport, qui doit y arriver d'un instant à l'autre. Nous nous cachons dans le recoin d'une porte de service. De l'autre côté de la rue, un aérotram descend vers un groupe d'élèves qui commencent à y monter. L'aérotram est un gros aérocar, avec deux étages, une cinquantaine de places chacun. La cabine se trouve à l'avant et décalée vers le bas. Au niveau de la cabine se trouvent les soutes, puis, à l'arrière, le système de propulsion.

Nous courons nous plaquer contre l'aérotram, pendant que personne ne nous voit. Jaurdy s'approche d'une trappe fermée dans la carrosserie verte. Il manipule un peu avec ses ou-

tils, ouvre la trappe, et nous fait signe de monter. Malio doit se plier en deux pour entrer, et moi aussi. Une fois que Jaurdy est rentré, et qu'il a refermé la trappe, il allume sa lampe.

— Nous sommes dans un conduit d'aération du moteur. Normalement, il doit y avoir une autre trappe qui doit donner dans les soutes à bagages.

Il finit par la trouver, et parvient à nous faire passer de l'autre côté. Nous nous casons tant bien que mal dans la soute exigüe.

— Malio ? Bien évidemment, nous ne sommes jamais venus te délivrer. Nous sommes au cinéma, tous les deux, lui dis-je. Et toi tu as été remise en liberté, car il n'y avait aucune preuve que tu aies fait quoi que ce soit.

— Je comprends bien. Mais tu es sûre que l'on va croire ça ? La rumeur de mon emprisonnement doit déjà être répandue. Et tout le monde sait bien que des remises en liberté, ça n'existe pas...

— Je sais. Pour les autres, il faut espérer que Julie a suivi mes conseils et n'aura rien dit. Sinon, tu auras été malade pendant quelques jours.

— Oui, bien sûr... Mais tu penses vraiment que je ne serai pas retrouvée ?

— Non ! Nous avons détruit toutes les traces de cette affaire.

— Encore quelque chose, Mina. Sais-tu pourquoi j'ai été mise en garde à vue ?

Elle a des soupçons...

— Euh... Tu promets que tu garderas le secret ?

— Oui... Oui !

— Sûre ?

— Sûre !

— C'est que... dans l'INEC, j'ai rien trouvé sur mes parents, à part un fichier protégé. Je l'ai copié à la maison, j'ai bien pris soin d'effacer toutes les traces, mais je crois que j'ai dû commettre quelques oublis.

Pendant tout ce temps-là, Jaurdy était resté dans son coin, surveillant régulièrement sa montre, et consultant son Pocket-TöS. Je me tourne vers lui pour lui demander ce qu'il fait. Il lève la tête et m'explique :

— Je suis inquiet. J'ai vérifié, depuis quelques semaines, un nouveau décret a limité la garde à vue à une journée et demie. Cela fait trois jours que Malio est enfermée. Dans le centre où elle se trouvait, tous les autres détenus, sans exception ont suivi cette règle. Il y a donc un problème quelque part.

A ce moment, l'aérotram s'arrête.

— Vite, il faut repasser dans le conduit du moteur pour ne pas se faire remarquer quand ils vont ouvrir la soute.

Il joint le geste à la parole, et nous laisse passer dans le conduit, le refermant derrière lui. Je suis devant la grille qui permet de sortir. Jaurdy me fait passer son tournevis magnétique en plastique, et j'ouvre la grille. Je sors, Malio et Jaurdy aussi. Je me dépêche de refermer la grille. Ouf, personne ne nous a vus. Jaurdy explique le chemin du cinéma à Malio, pour qu'elle fasse quelques détours pour y arriver juste quand le film sera fini.

Nous nous rapprochons de la porte de service du cinéma. Nous sommes à quelques mètres, quand soudain la porte s'ouvre ! Un homme en uniforme du service d'entretien en sort. Il essaye de tirer un genre de chariot aéroporté, mais n'arrive pas à tenir en même temps la porte. Dès que celle-ci s'est ouverte, nous avons reculé d'un bond. Jaurdy me fait un clin d'œil, et se dirige à ma grande stupéfaction vers la porte qu'il tient pour aider l'homme. Je m'approche moi aussi, mais pendant que l'homme a le dos tourné, Jaurdy me fait signe de rester où je suis. Une fois sorti, l'homme remercie gentiment Jaurdy, qui referme la porte. Il revient vers moi, tandis que l'homme repart de son côté.

Une fois qu'il est hors de vue, j'éclate de colère, et je crie sur Jaurdy (tout bas, pour ne pas attirer l'attention) :

— On avait l'occasion de passer sans forcer les systèmes de sécurité, et toi... toi, tu refermes cette porte comme si de rien n'était ? Tu es fou !? On ne va pas y arriver si tu ne fais que des gaffes comme ça !

Il attend tranquillement que j'aie terminé, puis me dit doucement :

— Je n'aurais quand même pas pu entrer directement, ou encore demander gentiment au monsieur s'il vous plaît donnez-moi votre passe ! Soit il nous aurait fait arrêter, ou alors c'est lui qui se serait fait arrêter s'il nous avait laissés passer...

Il me prend par le bras, et m'entraîne vers la porte.

— Mais j'ai trouvé de quoi combiner les deux solutions. On passe, et le monsieur n'a rien.

Il tire sur la porte, et elle s'ouvre. Une petite plaquette de pétroalliage tombe alors. Je laisse échapper une exclamation :

— Tu as réussi à coincer ça pendant que tu refermais la porte ? Et sans que je le remarque ?

— Oui, bien sûr, me répond-il sur un ton faussement neutre, tout en ramassant le bout de plastique. C'est déjà mieux que ce que tu avais prévu au début ? La méthode « on avisera sur place » n'est pas forcément la bonne...

— Je retiendrai la leçon. Cependant, tu as eu de la chance que l'homme soit passé par là au bon moment.

— Le hasard...

— Tu ne trouves pas qu'il y a un peu trop de hasard dans cette histoire ? Que tout marche trop bien ?...

— Tu dis n'importe quoi. Le film se termine dans trois minutes. On va aux toilettes cinq minutes, puis on ressort, on attend Malio.

Je me dirige vers la porte rouge des toilettes.

Après les cinq minutes, je ressorts. Le film étant terminé, les spectateurs reviennent, se frottant les yeux, essuyant quelques larmes dues aux effets 3D/R du film. Jaurdy me rejoint, et nous attendons que Malio vienne. Autour des portes, c'est toute une nuée de flashes violets. Mais les portes marquées « entrée » retiennent plus mon attention que celles marquées « sortie ». Enfin, nous voyons Malio arriver. Nous nous dirigeons vers elle. Elle a l'air mal à l'aise, sûrement qu'elle n'est pas sûre que son nouveau badge fonctionne. Elle s'approche des portes. Elle tend le badge. Un flash violet. Elle avance.

Tout se passe bien. Ouf. Je suis soulagée, et en regardant Jaurdy, je me rends compte qu'il ressent la même chose que moi. Une fois que

nous avons rejoint Malio, nous nous dirigeons tous trois en silence vers la cohue qui se presse vers la porte. Après avoir passé le crépitement des flashes violets, Jaurdy va de son côté, pour trouver un moyen de transport qui va vers chez lui, et Malio et moi allons vers une gare de mécap’.

## **39. Terrorisme**

Une fois arrivées à la maison, nous racontons à Julie que Malio a été remise en liberté, et que nous nous sommes rencontrées dans l'aérobis nous ramenant à Selmanio. Julie n'a pas du tout l'air de croire à ce gros mensonge, mais elle est tellement contente de revoir Malio qu'elle préfère faire comme si c'était vrai. Maintenant, c'est une habitude, à Sermelara, de ne pas poser de questions...

Ce soir, aux informations, il y a une édition spéciale, sur une « évadion de grande importance ». Une terroriste très dangereuse se serait évadée de la prison où elle était en garde à vue. Cette évadion, combinée à un piratage informatique de grande ampleur, nous fait voir les limites du système. Cependant, les terroristes devaient être très bien organisés, et avoir préparé leur coup depuis des mois. On recherche toujours activement la prisonnière.



Mais personne n'est capable de se souvenir ni de son nom, ni de ses caractéristiques physiques. Les fichiers des portails de sécurité sont étudiés, pour permettre de repérer les éventuels complices. Le SRPPE a été mis sur le dossier. Il a mis en place des barrages autour du lieu de l'évasion. Selon ses informateurs, l'évadée y serait toujours. Toujours d'après eux, sans son badge, l'évadée n'aurait pu se déplacer qu'en marchant, et est donc restée dans le secteur. Autre détail, sûrement par pure méchanceté, le badge d'une des salariés du building a été dérobé. Elle devra attendre au moins trois jours avant qu'un nouveau lui soit fourni.

J'en ai assez vu. Je remonte dans ma chambre. Franchement, le SRPPE, faire confiance à ses informateurs ?! Nul doute que l'informateur en question est Jaurdy. Il a toujours su se faire entendre par les grands de ce monde. Et grâce à lui, Malio est en sécurité. Une terroriste ! Ce n'est pas comme ça qu'ils sont près de la retrouver.

## **40. Crabe**

Ce n'est que quelques jours plus tard que j'ai repensé au fichier que j'avais récupéré sur l'ordinateur de l'INEC. J'ai lancé sur tous mes ordinateurs un programme qui va attaquer la

protection du fichier en force brute, c'est-à-dire en testant les milliards de solutions de mot de passe les unes après les autres. D'ordinaire, il me faut à peu près une journée pour un mot de passe de longueur moyenne. Ensuite, je sors me promener à Selmanio pour me changer les idées. Mon dernier jour de vacances. Il va falloir revenir dans la morne monotonie habituelle, l'interminable rituel de la vie qui recommence infatigablement jour après jour sans jamais se languir de cette répétition.

Dans un recoin d'une petite ruelle, je passe devant un mendiant. C'est la première fois que j'en vois un à Selmanio. À Sermelarande, il n'est pas rare d'en voir avec leurs ordinateurs portables et leurs lecteurs de cartes bancaires, mais, dans mon petit village, c'est beaucoup plus rare. D'ailleurs, celui-ci, ne montre pas aux passants d'ordinateur portable, ne présente pas de lecteur de carte pour PME/PMI, il ne semble même pas en avoir. Il est emmitouflé dans de grands manteaux, on voit à peine une partie de son visage, il porte même ce qui ressemble à des gants. Et il m'aborde :

— Attention, tu as perdu quelque chose.

Et il me tend ma vieille broche avec un ange dessus. Je n'ai même pas remarqué que je l'ai fait tomber. Je la remets en place.

— Fais-y bien attention. Elle est très précieuse.

— Oui, heu... bien.

— Et puis aussi, il faut que tu saches qu'il y a des choses qu'il vaut mieux laisser cachées, et que certaines personnes ne devraient pas savoir...

— Mais, que voulez-vous dire, de quoi parlez-vous ? je m'exclame en reculant.

Tout à coup, je commence à avoir peur de cet homme qui a l'air de savoir des choses qu'il est censé ignorer.

On me tapote sur l'épaule. Je me retourne. C'est un garçon que je connais bien et qui habite au village.

— Salut Mina, il est quelle heure ?

Je me retourne, et je me rends compte que l'homme, car je ne pense pas que ce soit un mendiant, a disparu pendant que j'étais tournée. Je m'écrie :

— Mais où est-il !?

— Qui ? me demande le garçon.

— L'homme qui était là quand tu es arrivé !

— Mais il n'y avait personne ! Tu as dû rêver. Au fait, quelle heure est-il ?

— Regarde à ta montre, idiot.

Il s'en va, tout confus, comme s'il avait oublié qu'il avait une montre, ce qui est extraordinaire vu qu'il y a un mois, il se vantait de

l'avoir reçue, car elle pouvait résister à plus d'un kilomètre de pression sous l'eau, supporter des chocs thermiques violents, et je ne sais quoi d'autre encore. Mais peut-être qu'avec toutes ces options, il n'y avait plus de place pour afficher l'heure...

Pensive, j'écourte ma promenade et je rentre à la maison.

Au bout de quelques heures passées à lire avec difficulté les vingt pages suivantes de 1984, mon programme pour trouver le mot de passe me dit qu'il a réussi. Le mot de passe, « Alth3s!.srppe-EnCrYpted9541file », n'indique à première vue rien sur le contenu du fichier. J'enfile mes gants de repérage tridimensionnel, je ferme ce programme, et je lance le fichier. L'ordinateur me demande le mot de passe. Je lui donne. Ça marche. Miracle. Je copie le contenu du fichier dans un autre, sans mot de passe, et je supprime l'original, ainsi que toutes les traces compromettantes. Voici le contenu de ce fichier :

## 41. Fichier

Informations sur : Lyimi Tirits.

- Aucune information sur le sujet disponible à l'INEC.
- Motif de fichage : tentative de destruction de données d'état relatives aux re-

cherches sur le phénomène dit « althéobarique ». Possibilité de liens avec l'organisation prohibée « les confrères d'AgiliS ». Recherches en cours sur la complicité de Thomas Tirits.

- Sentence requise par le KING : incarcération en QUEEN.
- Rapport de la recherche par portails de sécurité au niveau du SRPPE : sujet(s) non trouvé(s).
- Ordre du KING : recherche active des sujets et élimination.
- Ordre du KING : suspension de la recherche.
- Ordre du KING : sujets perdus. Abandon et destruction totale du dossier.

## 42. Suppositions

Apparemment, ma mère, et aussi mon père étaient allés fouiller là où il ne fallait pas, et le SRPPE les avait recherchés. Cela devait être très grave, car ils ont failli être Queeniers, et même assassinés. Mais ils sont morts d'une autre façon...

Mais qu'est ce « KING » qui donne tous les ordres au QUEEN et au SRPPE ?

Et cette « organisation prohibée », les « confrères d'AgiliS » ? Ce nom me dit quelque chose...

Et aussi ce phénomène althéobarique que mes parents étaient censés rechercher pour le compte de cette organisation ?

Tant de questions sans réponses !

## 43. École

Le lendemain, c'est la rentrée. Il faut penser à retourner à l'école. Il est 10 heures TT. Ma montre a sonné il y a déjà huit minutes.

Après de durs efforts pour me lever et prendre mon petit déjeuner, je prends mes affaires, mon ordinateur portable, mon EssA-TöS, un ordinateur portable simplifié qui nous sert pour les cours. Mais le mien est différent des EssA-TöS habituels, je lui ai rajouté quelques fonctions bien utiles dont personne n'est censé disposer. Je prends l'aérocar scolaire.

Après un trajet d'une heure et demie TT, nous sommes arrivés à l'école. Elle est située en dehors de Sermelarande. C'est une école très célèbre pour ses fort bons résultats, et les dérogations pour y aller coûtent très cher. Mais moi, comme je suis dans la zone d'affectation qui y est rattachée, je n'ai rien eu à payer. Jaurdy est dans la même classe que moi, et Tina et Ellia sont aussi dans cette école.

Celle-ci est composée d'un grand bâtiment gris, entouré d'une cour rectangulaire, entourée

elle-même par une enceinte de bâtiments administratifs, et de dortoirs.

Personnellement, je suis interne, et je ne rentre à Selmanio que toutes les semaines. Avec tous les élèves qui arrivent de ma zone, je passe le majestueux portail de l'école. Il est en fer forgé, fait plus de trois mètres de hauteur, et porte une inscription incompréhensible « Lar ol KisS prasi dima nate » que personne n'a jamais été capable de déchiffrer à ma connaissance. D'après certains, c'est un langage codé, d'après d'autres, c'est écrit dans une ancienne langue terrienne. Au moment où je passe le portail, je tends mon badge. Un flash violet.

Nous avons quelques minutes pour monter nos affaires dans nos chambres respectives. Je me dirige vers l'ascenseur. Comme cette école a de très bons résultats, son budget trimestriel est colossal, et les dortoirs de vrais hôtels. Mais très vite, il nous faut aller en cours. Avant de rentrer dans la salle, je rencontre Jaurdy. Il est arrivé juste après moi. Nous rentrons en cours de langue. Le professeur est déjà assis au fond de la salle, devant son ordinateur, et sur l'écran géant affiché sur le mur de devant, elle affiche les points que nous allons évoquer aujourd'hui.

## 44. Entracte

Pendant plusieurs semaines, les cours continuent ainsi sans événements intéressants. La routine...

Je vais reprendre mon récit quelques jours avant les vacances suivantes.

## 45. Astroport

Aujourd'hui, à l'occasion de la journée internationale de la conquête spatiale, l'école nous emmène visiter l'astroport de Sermelarande. Nous montons dans un aérotram garé devant l'école. Avec Jaurdy, nous nous précipitons pour avoir des places devant, au deuxième étage, car il y a plus de place, et la vue est plus impressionnante. Après quelques bousculades et quelques menaces de Jaurdy (qui sait très bien se faire respecter), nous arrivons à prendre deux places devant.

L'aérotram s'envole. Pendant que le guide essaye en vain de faire respecter le silence, nous contemplons le spectacle qui s'offre à nos yeux. Sermelarande vu à plus de 500 mètres d'altitude, et à plus de 400 kilomètres par heure...

Au bout de quelques quarts d'heures TT, nous arrivons à l'astroport. L'aérotram s'est immobilisé à 600 mètres d'altitude. Devant nous



s'étendent d'immenses dômes verdâtres, qui dépassent notre hauteur. D'après les bribes de paroles du guide, ils feraient plus d'un kilomètre de hauteur. De gros tuyaux, d'un diamètre plus élevé que ceux du mécap' les parcourent, puis vont se perdre dans d'autres bâtiments. C'est dans ces dômes, d'un diamètre de deux kilomètres, que sont assemblés les modules composant les vaisseaux spatiaux. Ces modules seront ensuite acheminés par une navette vers une des stations orbitales où ils seront assemblés. Sur notre gauche, se trouvent les rampes de lancement. Elles sont constituées de quatre barres métalliques verticales maintenues entre elles par plusieurs anneaux bleuâtres. Ces genres de tunnels verticaux se perdent dans l'atmosphère. En fait, ils rejoignent une station orbitale. Cela permet aux navettes de déclencher leurs moteurs à ions en dehors de l'atmosphère.

Tout à coup, sur l'une des rampes de lancement, des éclairs jaunes et verts descendent du ciel et viennent frapper la navette se trouvant en bas. Celle-ci se met à monter lentement, entourée d'une large auréole de lumière. Quand on la perd de vue, l'aérotram redémarre, et se dirige vers des bâtiments au sol. Je crois que cet événement, cette montée aux cieux de la

chétive navette nous a vraiment marqués, Jaurdy et moi...

Une fois arrivés à terre, au lieu d'aller visiter les infrastructures, nous sommes emmenés par le guide dans un musée sur la conquête spatiale. Évidemment personne n'a envie d'y aller, mais le guide nous y emmène quand même. Dans les salles qui se succèdent, Jaurdy prend des notes sur son Pocket-TöS, tandis que moi, je reste dans un coin, et ne fais attention à personne.

## 46. Musée

Dans l'une des salles, où nous sommes depuis un certain temps, je me rends compte que Jaurdy n'est plus à mes côtés en train de prendre des notes. Je regarde autour de moi pour savoir où il est allé, et je le vois s'approchant d'une porte entrouverte. Je me dirige vers lui, et je lui demande ce qu'il fait :

— Je crois que quelqu'un m'a fait signe de derrière cette porte. Regarde si on ne me voit pas, je vais y aller.

C'est à ce moment là que je vois marqué sur la porte « Entrée réservée au personnel ».

— Je viens avec toi. Mais à mon avis, tu t'es trompé. Tu sais ce que tu risques en y allant ?

— Je ne t'oblige pas à venir. Est-ce que je peux y aller, y a-t-il quelqu'un qui nous regarde ?

— Non, nous pouvons y aller.

Jaurdy franchit la porte, et je le suis. La porte se referme toute seule, et dans le peu de lumière qui nous parvient du bas de l'escalier où nous nous trouvons, je ne vois pas de poignée.

— Jaurdy, pour sortir...

— Je sais, il n'y a pas de poignée. La porte s'est refermée toute seule. C'est donc un piège. Mais descends un peu, tu vas être étonnée de l'endroit où nous sommes.

Je descends les dernières marches, et vois Jaurdy au milieu de tas d'objets aussi bizarres qu'inconnus. Nous sommes dans les caves du musée, et ce sont des objets qui ont rapport avec la conquête de l'espace. Jaurdy est en train de chercher son homme, et moi je contemple toutes ces reliques.

Soudain, je vois un objet posé sur le sol. Apparemment, il est tombé d'un tas de pièces diverses.

C'est un genre d'arme, avec à l'avant, à la place d'un canon, un long tube plein, noir. Je me penche vers l'arme. A ce moment là, Jaurdy passe derrière moi pour la énième fois, toujours en train de chercher son homme. Et puis

je la touche. Un grand vide noir. Juste le cri de Jaurdy : « MINA !? ».

Jaurdy m'a raconté par la suite que m'ayant vue m'évanouir, il avait couru vers moi, et m'avait allongée sur le sol quelques mètres plus loin. Et que à ce moment-là, un homme, pas très grand, emmitouflé dans des manteaux et des fourrures, a ramassé l'arme, et s'est approché de nous. Jaurdy a demandé à l'homme ce que cet objet m'avait fait.

— Elle est juste évanouie, j'entends tout en reprenant mes esprits. Elle a connu bien pire. Et cet objet est la preuve qu'elle est bien elle.

— Qui êtes-vous et que voulez-vous ? Et pourquoi nous avoir entraînés ici ? demande Jaurdy en colère.

— Ne faites pas de bruit. Elle est en train de se réveiller, lui répond calmement l'homme.

En effet, je me relève, et je demande à l'homme, qui tient toujours l'arme dans sa main, qui il est, et ce qu'est cette arme.

Il me répond, tout en me montrant une amulette.

— J'appartiens à la confrérie d'AgiliS. Et je pense que rien que pour cela vous devez m'écouter.

— N'est-ce pas une secte ! Monsieur, je ne vous laisserai pas nous embêter davantage, s'écrie Jaurdy. Viens Mina, sortons d'ici.

— Attends !

Et en m'adressant à l'homme :

— N'est-ce pas vous qui étiez à Selmanio à la fin des vacances dernières ?

— Cela se peut. Si, bien sûr, il y a eu quelqu'un... J'espère que vous avez toujours la broche ?

— Heu... Oui, oui, bien sûr...

— Le temps nous manque. Je ne peux pas te dire tout ce que tu veux savoir, car il y a certaines choses que tu ne peux pas comprendre, d'autres que je suis incapable d'expliquer, d'autres encore que je ne comprends même pas, et il y en a encore d'autres que je ne connais même pas. Mina, tu as déjà entendu parler du procédé althéobarique dans le fichier. Je sais que tu vas me demander comment je le sais, mais nous n'avons pas le temps pour toutes ces questions. Sache que je pourrai t'apporter des réponses, que ce soit sur tes... heu... parents, ou sur tout autre sujet, mais pour cela, il faudra que tu me fasses confiance. Ne lui pose pas de question, Jaurdy. Tu sauras aussi toutes les réponses en temps voulu. Il faut que vous sachiez qu'il se prépare des événements très importants, et que vous allez en faire par-

tie. Très rapidement, moi ou quelqu'un d'autre prendra contact avec l'un d'entre vous. Il faut absolument que vous me fassiez confiance. Vous saurez tout en temps utile. Il est temps de partir. Vous trouverez votre classe dans la troisième salle à gauche. A bientôt.

Il s'éloigne derrière un tas d'objets. On ne le voit plus.

Jaurdy se dirige vers là où il a disparu :

— Il n'est plus là ?!

— Viens, la porte par où nous sommes entrés a été ouverte. Je ne crois pas que nous sommes en mesure de nous poser des questions. Viens, retournons au musée.

Nous retournons voir notre classe. Que s'est-il passé lorsque j'ai touché cet objet ? Pourquoi me suis-je évanouie ? Cette arme me disait quelque chose. Comme un souvenir depuis longtemps disparu...

## **47. Ami**

Quelques jours plus tard, après les cours. Jaurdy et moi nous dirigeons vers l'internat. En passant devant la centrale énergétique à cogénération, nous rencontrons un employé. S'adressant à moi, il s'écrie :

— Bonjour Mina Serti ! Je suis très heureux à la seule pensée de pouvoir vous voir. C'est trop d'honneur pour moi... Je ne sais que dire...

Je suis ému, vous comprenez... Une fois dans ma pauvre vie, je vous aurai vue !... Vous... Je n'aurais jamais pensé... Excusez-moi, c'est trop d'honneur, vraiment.

— Monsieur, je... Enfin,... heu... Bonjour...

— Excusez-moi, mais je regrette de ne pas pouvoir passer plus de temps en votre compagnie... Mais enfin, je vous aurai vue avant le... heu... la... Enfin, vous savez de quoi je veux parler. C'est notre destin à tous, Que MageliaN soit avec Toi ! Mais je sais que je n'ai pas d'inquiétude à avoir pour vous. A jamais, là-bas !

— Monsieur ! Pouvez-vous m'expliquer...

Mais il a déjà disparu. Tout cela me rend perplexe. Il a l'air de me prendre pour quelqu'un d'exceptionnel. Et puis ce charabia bizarre, et ce sinistre au revoir, tel un « On se reverra en enfer ! »

— Qui était-ce ? me demande Jaurdy.

— Je ne sais pas. Je ne me souviens pas de l'avoir déjà vu.

## **48. Production d'énergie dans Sermelarande**

Prenant exemple sur le modèle terrien, les réseaux de production électrique de la plupart des planètes du Cercle des Colonies Terriennes fonctionnent avec un système décentralisé de panneaux solaires sur chaque bâti-

ment, reliés entre eux pour pouvoir réguler la production sur l'ensemble de la planète.

Des raisons naturelles, notamment le nuage gazeux de Sermelarande et la forte concentration de la ville sur la planète (recouverte à 95 % par les eaux) ont rendu cette solution impossible. Le conseil des États de Sermelarande a donc décidé l'emploi de centrales énergétiques à combustion.

Ces centrales sont décentralisées, à raison d'une centrale par centre, en moyenne. Les principaux combustibles sont les gaz issus des déchets ainsi que les résidus de raffinement des industries gazières de Sermelarande. Ces centrales utilisent des procédés thermiques, et génèrent de plus de la chaleur pour les systèmes de chauffage.

*Encyclopaedi dogt Elsoich*, Édition Officielle de Sermelarande, 66014.

## 49. Amis

Plusieurs fois encore, je dois rencontrer d'autres étranges personnages qui ne peuvent croire à leur bonheur de me voir, toujours en parlant d'avant quelque chose. Et surtout cet étrange message... Tout ceci me tourmente. Il y a des nuits où je ne dors plus. C'est dur, très dur, de savoir qu'il y a quelque chose qui se



prépare, quelque chose d'important, mais sans savoir ce que c'est, ni surtout quand cela va arriver. Qu'est-ce qui va se passer ? Quand ? Comment ? Pourquoi ? Où ? sont les questions que je me pose sans cesse, jusqu'aux premiers jours de vacances. Je suis de retour à Selmanio, et je commence à perdre mon angoisse. Car à cause de mon imagination débordante, j'ai envisagé mille scénarios de tout ce que cela peut être, tous pires les uns que les autres.

## **50. Attentat**

Ce matin, comme tous les matins, je suis allé à Selmanio. Ils parlent tous d'un attentat qui se serait passé dans le gratte-ciel officiel du SRPPE. Ce qui est étonnant, vu la sécurité des lieux. Mais ce serait un attentat hors du commun, plus de l'ordre d'un phénomène inconnu que d'une bombe à charge classique. Je ne sais pourquoi, cela m'a interpellée. Peut-être le caractère « surnaturel » de l'évènement (n'exagérons rien, seulement inexpliqué). Cela étant je suis vite retournée chez moi, et ai cherché sur l'ultranet des articles sur cet événement. Partout, on dénonce soit l'inefficacité grandissante des services de sécurité, soit l'efficacité grandissante des actes terroristes, selon les orientations politiques. Mais personne ne se penche vraiment sur les origines mêmes

de cette explosion mystérieuse. Rien, pas un article pour rassasier ma curiosité, mais aussi pour me rassurer, car je ne sais pourquoi, mais tous ces événements font renaître l'angoisse de ces dernières semaines.

Dans l'après-midi, je prends contact avec Jaurdy. Lui non plus n'a aucune explication sur le phénomène. Mais il remarque que depuis quelque temps, je ne suis plus la même, et il s'inquiète pour moi. Il constate aussi que par rapport à l'actualité, j'ai aussi changé. Avant, ce n'était pas un incident d'une vingtaine de morts comme on en voit tous les deux jours qui allait me faire quelque chose. Alors que maintenant, dit-il, je l'appelle au moindre blessé, essayant de faire le lien avec les événements de l'astroport. Il exagère, comme toujours, mais il a peut-être raison dans le fond, comme toujours.

En regardant les images, c'est effarant. On voit juste quatre barres métalliques d'une dizaine de mètres de hauteur, aux quatre coins des ruines, là où se dressait autrefois un immense gratte-ciel de dizaines d'étages de haut. Tout l'immeuble s'est quasiment volatilisé, et la masse de gravats est minuscule comparée à ce qu'était le building auparavant. Mais le plus

extraordinaire, c'est qu'aucun des bâtiments alentour n'a été touché. Même les rues entourant le gratte-ciel ne sont même pas encombrées de gravats. D'après les témoins alentour, le bâtiment a commencé à s'effondrer, presque comme s'il implosait, mais sans aucune fumée, puis un grand bruit sourd a surpris tout le monde. Et vers le haut, il n'y avait plus d'immeuble. Il s'en est suivi un immense mouvement de foule, les gens se sont précipités vers tous les transports possibles, on dénombre plusieurs dizaines de morts décédés en voulant s'accrocher derrière des véhicules, mais ceux-ci allaient trop vite, et leurs passagers clandestins sont tombés et ont fait des chutes de plusieurs centaines de mètres de haut. C'était le mouvement de foule le plus important depuis plus d'une centaine d'années. Les gens couraient se réfugier de l'autre côté de la ville. Personne n'avait vraiment réalisé qu'on ne risquait plus rien, le bâtiment n'étant plus qu'un tas de gravats.

Mais je me sens vraiment mal. Les phénomènes inexplicables, à notre époque, ça ne se passe pas dans les endroits où l'on vit, mais seulement aux confins de l'univers, ou bien il y a 68,687 milliards d'années TT, pour que ça ne concerne personne de près !...

Je reste toute la journée connectée aux serveurs ultranet pour essayer d'obtenir de nouvelles informations sur cette histoire. Mais rien, désespérément rien. Que des articles sur le soutien psychologique accordé (ou non) aux victimes de « cet horrible drame qui a secoué la paisible vie de nos concitoyens » selon les mots mêmes de l'actuel dirigeant du parlement de l'union des états de Sermelarande ou encore sur les moyens mis en œuvre pour prévenir une nouvelle catastrophe comme celle-ci, ou alors sur la sécurité renforcée établie aux différents points stratégiques, le niveau de risque d'attentats étant passé à l'orange.

## **51. Étouffé**

Pendant quelques jours, les médias parlent encore de l'événement. Puis, au fur et à mesure que le temps s'écoule, il y a de moins en moins de temps consacré à ce fait pas très ordinaire. C'est étonnant. D'ordinaire, les Sermelaranadiens veulent qu'on leur parle de ce genre d'événements suffisamment longtemps jusqu'à ce qu'un autre arrive. Et la presse s'en sert pour faire du remplissage pendant quelques mois, quitte à écrire plusieurs fois la même chose, du moment que cela plaît à la foule, cela fait du travail facile à bâcler.

Ayant constaté cela, je décide de me rendre sur l'ultranet pour essayer d'y trouver quelques informations complémentaires, mais surtout pour voir si les articles sont aussi pauvres de nouvelles sur la catastrophe que les autres médias. A ma grande surprise, plusieurs sites ont été fermés, ou remplacé par une version datant d'avant la catastrophe. Ils n'ont même pas pris la peine de changer la date. On a l'impression que quelqu'un veut absolument étouffer l'affaire.

Je décide, amusée, de voir jusqu'où l'on a essayé de dissimuler des faits apparemment bien exacts. Je vais sur un site de cartes et de plans de Sermelarande, et je demande où se trouve le building du SRPPE. Le site m'indique un endroit à l'autre bout de Sermelarande, et me montre un autre building avec au-dessus des entrées la plaque en titane bien connue avec les lettres SRPPE écrites en or. Alors je demande à l'ordinateur ce qu'il y a à l'endroit de l'ancien building du SRPPE, et l'ordinateur me montre une petite place au milieu du verger de gratte-ciel...

Demeurant perplexe devant cette affaire, je me résous à penser à autre chose qu'à ce fait que je ne peux détacher du fond de ma pensée. Autant dire que je passe mon temps à me dire

de ne pas penser à ce que je pensais l'instant d'avant, c'est-à-dire à ce que je vais penser à l'instant suivant. Avant que je ne me reprenne pour me dire que je ne dois pas penser à ce que je pensais à l'instant d'avant...

## 52. Vacances

Voilà pour tout dire mon état d'esprit en ce début de vacances, période pourtant réservée plutôt aux festivités et à la joie qu'aux ridicules tourments moraux qui passeront dès que sera passée cette époque de ma vie, et qui ont somme toute une importance tout à fait mineure dans ce récit, contrairement au nombre de lignes qui lui sont consacrées. Mais j'ai tort de considérer ce début de vacances comme un début de vacances « normal », s'il en existe. Car, dans les jours qui suivent immédiatement la catastrophe du SRPPE, survient un autre événement méritant quelques lignes dans mon récit.

C'est un soir. Tard. Deux des Soleils sont déjà couchés. Le troisième les rejoindra pour quelques heures TT, le temps d'une courte nuit elsoichienne. Ce soir-là, je me trouve à Serme-larande, dans l'un des immeubles appartenant à la Zara Electro-Chemistry Industry, la grande compagnie d'exploitation des gisements de gaz

de Sermelarande. Ces gaz sont ensuite transformés en dipilonitrates pour servir de gaz de combustion aux systèmes de répulsions pneumatiques, ou en *gilgadine*, pour permettre le refroidissement nécessaire au fonctionnement des supraconducteurs, pour les systèmes de répulsion magnétique. Cette compagnie appartient au père de Jaurdy, le très respecté L.R. Zara le Jeune (qui a gardé ce nom en dépit de ses cinquante et quelques années). L'immeuble où je me trouve est celui qu'a choisi Jaurdy pour élire domicile le temps des vacances.

### **53. Jeu vidéo**

Jaurdy m'a invitée chez lui pour quelques jours. En ce moment, nous nous dirigeons vers une pièce de son building. Il veut me montrer un nouveau jeu vidéo qu'il trouve passionnant, et auquel on peut jouer à plusieurs. Je le suis. Après le passage de plusieurs couloirs et ascenseurs, nous arrivons dans une salle ovale, sobre et sombre. Au milieu, sur une table, se trouvent les consoles de jeu. Deux chaises, une de chaque côté. Je m'assois donc en face de Jaurdy. Entre nous, sur la table, la console est un genre de pupitre avec un écran tactile de chaque côté, ainsi que quelques câbles qui partent dans tous les sens. Jaurdy insère la carte holographique contenant le jeu. Je

m'équipe avec le casque translucide. Jaurdy de même. Il donne quelques instructions sur l'écran, et je me retrouve plongée dans le noir. Puis une séquence d'introduction impressionnante. Le monde est envahi par des dragons qui ont tout détruit. Seuls quelques groupes de rescapés survivent avec de malheureuses épées, et des sorts dérisoires. Ils doivent trouver un puissant anneau qui rétablira le pouvoir des humains sur leur planète. Scénario on ne peut plus classique.

Puis on commence une nouvelle partie. Comme me l'avait dit Jaurdy, les graphismes sont impressionnants. Grâce au casque de réalité virtuelle, on se déplace comme dans la réalité. On vit tout comme dans la réalité. Penser à bouger les jambes revient à faire avancer le personnage dont l'image s'affiche non pas sur un écran ou autre, mais directement dans la zone du cerveau concernée, par le biais de micro-aiguilles indolores implantées dans le casque, qui font passer l'information sous forme d'impulsions électriques jusqu'au plus profond de notre boîte crânienne.

Après avoir recruté dans une auberge une bande d'individus crapuleux, Jaurdy et moi partons à la recherche de l'Anneau. Le réa-



lisme du jeu est effectivement fantastique. Mais par précaution envers les autres personnages de notre groupe, nous parlons comme si nous venions vraiment comme eux de leur monde virtuel. On a déjà vu dans certains jeux des intelligences artificielles normalement amicales se révolter contre le joueur car elles ne pouvaient admettre que leur destin était en fait contrôlé par un simple assemblage des microprocesseurs électroniques. Elles avaient été programmées pour croire que leur univers virtuel était le monde réel, et qu'il n'y avait pas de monde « supérieur ».

Nous avons réussi à trouver un engin motorisé archaïque, ce qui nous fatigue moins, car le réalisme du jeu est poussé jusqu'à faire ressentir la fatigue et la douleur de notre avatar.

Au cours d'un combat, l'un de nos coéquipiers est mort. C'était une espèce de troll répugnant de prime abord, mais très amical, bien qu'un peu bourru. Sa spécialité était le combat au corps à corps, où il excellait. Et maintenant, il est devenu un ange qui voltige autour de nous et nous donne des conseils stratégiques. Encore une bonne surprise de ce jeu.

Nous poursuivons ainsi notre périple, nous rencontrons différents peuples qui survivent dans des endroits aussi insolites que des huttes en bambous, des cavernes où coulent des rivières souterraines scintillantes, des campements près de cols enneigés dans de hautes montagnes.

Le jeu continue, nous jouons à cache-cache avec les dragons, rencontrons d'autres aventuriers partant en quête de l'anneau, s'alliant ou pas à notre communauté. Mais quelques personnages de notre bande nous ont aussi quittés, préférant rester à certains endroits où ils pensaient trouver une illusoire sécurité.

Nous arrivons dans une région de plateaux assez escarpée et peu boisée, couverte de neige. De loin, nous pouvons apercevoir un village. Les derniers restes de civilisation que nous avons rencontrés étant loin, cette découverte nous emplit de joie.

Mais arrivés à peu de distance du groupe d'habitations, nous nous rendons compte que celui-ci est en ruine depuis un certain temps déjà. Pendant que le reste de l'équipe monte un campement non loin, Jaurdy et moi nous ap-

prêtons à aller fouiner dans le village pour voir s'il n'y a pas des choses intéressantes à piller.

Nous gravissons les derniers mètres. Le village est entouré d'un fossé peu profond, et des ruines d'une palissade en bois. Nous escaladons les restes d'un pont-levis, et nous arrivons dans l'enceinte du village. Là, les maisons, des huttes en bois aux toits de chaume, sont organisées autour d'une place principale circulaire où se trouvent un puits et l'ancien bâtiment pour le Feu du village. Sur les abords de la place, nous apercevons une salle des gardes, d'où devait s'organiser la milice de défense, un temple, qui s'est apparemment effondré sur lui-même, et la maison du Bourgmestre, qui, majestueuse, se dresse face à nous. C'est vers cette dernière que nous nous dirigeons.

## **54. Rencontre virtuelle**

Nous ouvrons péniblement les lourds battants en bois de la porte. Il fait très sombre à l'intérieur, tous les volets sont fermés. Dans la salle où nous sommes arrivés, il n'y a vraiment rien d'intéressant. Nous franchissons la porte qui se trouve au fond. Maintenant, il règne un noir profond. Mais Jaurdy a un briquet. A la maigre lueur de la flamme, nous avançons en

essayant d'éviter le mobilier délabré jonchant le sol.

Lorsque nous sommes arrivés au milieu de la salle, les portes se sont brutalement refermées. La flamme maigrelette du briquet de Jaurdy s'éteint. Mais devant nous, dans une lueur irréaliste, un homme s'avance. Il est petit, richement vêtu, par rapport aux coutumes vestimentaires du jeu, arbore une grande barbe blanche, et tient à la main un bâton en bois surmonté d'un joyau dispensant un halo de lumière.

— Bonjour mes enfants.

Dans le jeu, ni Jaurdy ni moi n'avons l'apparence d'enfants : l'avatar de Jaurdy est un homme au look aventurier, et j'ai pris l'apparence d'une elfe jeune et élancée, habillée toute de vert. Mais aucun de nous deux ne peut passer pour un enfant. Je ne réponds rien. Jaurdy non plus. Il se tient sur sa défensive, et paraît avoir tiré les mêmes conclusions que moi.

— L'endroit où nous nous trouvons n'est pas adéquat pour une discussion, continue l'homme.

Il frappe le sol de son bâton, et tout le décor autour de nous semble fondre. Nous nous retrouvons quelques instants dans un noir pro-

fond, puis je commence à apercevoir des points lumineux. Nous sommes dans l'espace !

Je me souviens cependant que tout cela n'est que fiction, nous sommes dans un logiciel informatique. C'est ainsi que je retrouve Jaurdy et l'homme. Dans ce nouvel univers, je me rends compte que l'on peut marcher comme s'il y avait un sol, sauf qu'il n'y en a pas. Puis, l'homme frappe à nouveau le sol de son bâton, si sol il y a, et trois fauteuils moelleux et confortables apparaissent. Jaurdy et moi nous asseyons sur les deux fauteuils qui sont côte à côte, en face de celui où l'homme s'assoit.

Il commence à nous parler :

— Je pense que vous l'avez compris, vous n'êtes plus dans l'environnement du jeu, mais dans un autre programme informatique, un « virus », comme on pourrait l'appeler, puisqu'il s'est infiltré illégalement dans votre système informatique, Monsieur Zara.

Jaurdy poussa une exclamation

— Mais pourtant mon réseau est l'un des plus protégés de la planète ! Ce n'est pas possible !

— Nous disposons de moyens qui sont surdimensionnés par rapport à vos installations archaïques. Sachez que cela fait plusieurs

siècles que les recherches sur les ordinateurs quantiques, par exemple, ont abouti, mais les planètes du Cercle des Colonies Terriennes ont signé une charte pour que leur utilisation soit interdite, par peur de perdre leur pouvoir sur les systèmes informatiques. Mais là n'est pas l'objet de la discussion.

« Des amis à moi, poursuit-il, vous ont déjà contactés. Aujourd'hui, je vous rencontre dans cet environnement virtuel pour vous confier une mission.

« Cet environnement virtuel est nécessaire du fait que les communications que nous pouvons établir sont très limitées particulièrement au niveau du temps. Le temps ne s'écoule pas du tout à la même vitesse dans des systèmes de réalité virtuelle comme celui-ci. Notre discussion aura pris dans la réalité quelques secondes tout au plus.

« Pour cette mission, il faut que je vous explique certaines choses. Vous vous souvenez de l'incident du building du SRPPE ? C'était nous qui l'avions déclenché. Pourquoi ? Car il se prépare quelque chose. Dans plusieurs mondes, sur plusieurs planètes, des événements terrifiants sont survenus, surviennent, ou vont survenir. Pour simplifier, imaginez qu'une sorte *d'arme* incontrôlable détruit des planètes. Ne vous posez pas plus de questions.

Dans tous les Mondes, des gens comme nous essayent de combattre ce fléau. Mais pour Elsoich, nous avons su trop tard. Il nous faut donc évacuer le maximum de population.

« Le building du SRPPE était un premier avertissement. Ensuite nous allons envahir les médias d'informations parlant de cette *fin du monde*, pour faire régner la psychose. Après nous allons reproduire la catastrophe à petite échelle sur l'une des lunes minières d'Elsoich. Puis nous nous chargerons d'organiser les départs.

« Vous pouvez être effrayés par les moyens que nous employons, mais le peuple préfère croire en quelque chose de faux, mais qui ne change pas ses habitudes, qu'en quelque chose de vrai qui nécessite un effort de sa part.

« Mais les dirigeants en place sont comme ce peuple. Ils préféreraient assurer leur pouvoir sur la population, et s'en aller au dernier moment, la fin de la planète lavant de fait toutes leurs mauvaises actions passées. Et ce sont eux qui, par le biais d'une censure efficace, contrôlent tout ce qui passe par la presse : vous l'avez bien vu lors de la première explosion. Pour bien pouvoir affoler la population sur l'événement, nous devons donc en premier lieu avoir accès au réseau ultranet dans sa totalité. Il est impiratable, car verrouillé de

l'intérieur. Mais, comme toujours, il y a une faille.

« Le système politique elsoichien s'organise ainsi. Il y a d'abord les divers parlements des divers états, qui font office de marionnettes aux yeux de l'opinion publique. Il y a aussi le SRPPE, organisation soi-disant secrète, mais dont on entend parler plutôt souvent. Et au-dessus, il y a ce qui s'appelle couramment le KING, ce qui veut dire Kontrôle de l'Information Nationale et Générale, et qui était à l'origine juste un organe de censure. Mais maintenant, c'est plus que ça. Car c'est le KING qui contrôle tout sur Elsoich.

« A la tête du KING se trouvent trois membres, qui sont en quelque sorte les *chefs* de la planète. Chacun d'entre eux possède un code à 255 caractères inscrits sur une plaquette qu'il doit porter sur lui. L'un de ces chefs est membre de notre confrérie, et nous a déjà donné son code. Le second va mourir dans quelque temps, et comme par miracle nous apprendrons son code à ce moment. Et le dernier... Le dernier, Jaurdy Zara, c'est votre père.

— Mon père ? *Chef* du monde ?

— Effectivement. Ce n'est pas pour rien si vous devez être l'ami de Mina. Je sais que vous allez réussir. A vous de trouver le moyen de récupérer son code. Ne vous occupez pas



du moyen de nous le transmettre, cela se fera. Mais cette fois, vous ne pourrez pas compter sur notre aide.

Je m'écrie :

— Mais nous n'avons jamais compté sur votre aide ! Que voulez-vous dire ?

— Vous le saurez. Vous saurez tout ce que vous devez savoir. Après la fin.

En disant ces mots, il frappe à nouveau le sol de son bâton. Son image s'efface, ainsi que les sièges, ainsi que les étoiles, ainsi que le noir ambiant que remplace peu à peu l'image de la salle de la maison du village où nous étions dans le jeu.

Par une décision commune, nous enregistrons la partie et nous quittons le jeu.

## **55. Confessions**

Retour à la vie réelle. Nous restons un moment sans parler.

— Suis-moi.

Je le suis. Après une succession de couloirs, nous arrivons dans une tendre petite pièce carrée où sont entassés des coussins, au point que l'on ne voit plus le sol.

— J'aime bien cette pièce. Elle est confortable.

Il a raison.

— Tu as entendu ce qu'il a dit, Mina ?

— J'étais là aussi, Jaurdy.

— C'est vrai qu'il y a longtemps que je n'ai pas vu mon père en chair et en os. En fait, à mon avis, cela a dû commencer il y a sept ans. A cette époque-là, mon père était déjà depuis longtemps à la tête de son grand groupe d'exploitation de gaz.

D'habitude, Jaurdy parle de son ou de leur groupe. Pourquoi aujourd'hui parle-t-il sans son habituel égocentrisme ? A cause de la fin du monde ?

— Il y a environ sept ans, poursuit-il, mon père est devenu totalement paranoïaque. Je pense que c'est à partir de ce moment qu'il est devenu *chef du monde*. Il s'est gardé un building pour lui, les autres étant pour moi et ma mère. Il ne voulait plus aucun contact avec nous, si ce n'est par écrans vidéo interposés. Ma mère s'est suicidée au bout d'un an et demi, elle ne voulait plus vivre comme ça. Depuis, je déteste mon père, car il a tué la seule personne qui, je pense, l'a vraiment aimé. Je le vois régulièrement, mais j'ai toujours essayé de mettre le plus possible de distance entre lui et moi, car je n'ai jamais vraiment accepté la mort de ma mère. Mais tu me connais bien, Mina, je suis patient et calculateur. Pour l'instant, je profite des avantages que l'on a quand

on est le fils de l'un des hommes les plus riches de notre planète. Et cette histoire de aif-déaime me plaît beaucoup.

— De quoi ?

— De Fin Du Monde, FDM. Et je crois que je ne peux trouver mieux comme vengeance que d'attendre la FDM.

## **56. Citation**

Si quelqu'un t'a fait du mal, assieds toi au bord de la rivière, et attends de voir passer son cadavre.

Lao Tseu

## **57. Visite de famille**

— Donc on va trouver le code. Ça fait longtemps que je crois que je n'aime plus mon père. Il reste deux personnes que j'aime, et une est déjà morte. J'ai déjà vu cette plaquette dont l'homme nous a parlé. Elle est autour de son cou. Une après-midi que je m'ennuyais j'avais testé ton logiciel de piratage, la version 5.907B, et j'ai maintenant accès à tout le réseau du système de sécurité de son building. Je vais demander d'enregistrer toutes les vidéos des caméras de surveillance, et on va essayer de trouver le code sur certaines images.

— C'est si facile que ça ? Ton père a même mis des caméras de surveillance dans ses appartements personnels ?

— Cela peut paraître bizarre, mais comme mon père est intelligent...

C'est un trait de caractère dans la famille !

— ... il a choisi de faire même surveiller ses propres appartements. Car dans beaucoup de systèmes de sécurité, certains endroits ne sont pas assez protégés, parce que leurs propriétaires ont tellement confiance en eux, qu'ils pensent qu'ils sont une protection suffisamment bonne. Or c'est faux, et c'est même une grande faille dans la plupart des systèmes de sécurité théoriquement infaillibles au niveau technique. Je te propose que l'on aille installer la boucle dès maintenant, que l'on laisse mijoter le tout pendant deux trois jours, et puis que l'on décortique tous les films après.

— C'est comme chercher une aiguille dans une botte de foin !

— Pour cela, tu mets le feu à la botte de foin, et tu promènes un aimant dans les cendres. Avec un peu de rigueur, on va y arriver. Mais les communications entre le centre du building de mon père et l'extérieur se font par voie humaine. Il n'y a aucune liaison informatique connectée avec l'extérieur. Nous devons donc aller chez lui.

Sur ce, Jaurdy s'empare de son Pocket-TöS, et nous sortons de son building. Après un voyage en mécap', ainsi que quelques petites minutes de marche (enfin, pas de quoi se fatiguer, le père de Jaurdy ayant fait construire non loin une station de mécap' personnelle), et un sacré paquet de flash violets nous arrivons devant le central building de la Zara Electro-Chemistry Industry. Nous nous approchons de la porte, passons un PS. Un flash violet. La porte s'ouvre. Une petite pièce, avec au fond une porte blindée. Un homme, assis contre le mur de gauche, là où il y a un énorme ventilateur, sur une chaise, en train de lire un journal électronique. A notre arrivée, il se lève et s'approche d'un écran encastré dans le mur de droite.

— Bienvenue chez la Zara Electro-Chemistry Industry. Monsieur Zara, vous voulez sans doute voir Monsieur Zara votre père.

— C'est exact, répond Jaurdy.

— Bien. Alors sachez que monsieur Zara votre père m'a expressément chargé de vous dire ceci au cas où vous vous présenteriez : Monsieur Zara votre père a donné l'ordre aux vigies et gardes de son habitation de ne pas laisser entrer chez lui Monsieur Zara son fils. Or, il s'avère que vous êtes le ci-devant cité Monsieur Zara son fils, et donc selon les

ordres de Monsieur Zara votre père, je dois vous empêcher d'entrer.

— Si Monsieur le Gardien de la Porte d'En Bas de Chez Monsieur Zara Son Père avait voulu résumer, il aurait dit « Foutez le camp ! ». Est-ce bien cela, Monsieur le Gardien et caetera, et caetera ? dis-je.

— C'est très exactement cela, Mademoiselle l'Accompagnatrice du fils de Monsieur Zara son Père.

— Et si je n'étais pas le fils de Monsieur Zara mon père, vous m'auriez laissé passer, ô Gardien de l'Entrée Donnant sur la Grande Rue devant le building de Monsieur Zara Mon Père ?

— Selon votre Père, je n'aurais pas dû, répond le gardien.

— Vous vous relâchez, je commente.

— O Sérénissimal Gardien de l'Antre de l'heum... humble demeure du très vénéré Monsieur Zara mon... cher Père, auriez-vous l'amabilité de nous ouvrir la porte afin de laisser passer la Très Remarquable Accompagnatrice et Très Respectée Amie du Fils de Monsieur Zara son Père, ainsi que moi-même, Monsieur Zara le Fils de Monsieur Zara mon Père ?

— Monsieur Zara son fils n'a, d'après Monsieur Zara son Père, aucun droit d'entrée, accompagné ou non.

— Alors, ô Grand et Respecté De Tous Vigile de La Minuscule Et Ridicule Petite Porte Principale De L'Antre Où Se Terre Monsieur Zara Mon Père, vous allez avoir l'immense et infinie gentillesse de nous indiquer une autre entrée.

— Non, répond-il.

— De pire en pire, je commente.

— Bon, au revoir monsieur, conclut Jaurdy. Et nous faisons demi-tour.

— Et maintenant, nous allons où, ô Infinitésimalement Admiré Jaurdy Zara le Fils de Monsieur Zara son Père ?

— Ô Adorée Mina, nous allons chez Monsieur Zara mon Père.

— Par là ?

Nous nous dirigeons dans le sens opposé du building de Monsieur Zara son Père.

— Effectivement.

## **58. Visite souterraine**

Nous rentrons dans un immeuble. Un flash violet. Jaurdy m'entraîne vers les toilettes... des garçons ?

— Heu... Jaurdy ? Je crois que tu as oublié que je suis une fille ?...

— Tu as déjà mis des lentilles ?

— J'en ai déjà mangé, oui ?...

— Fais pas l'imbécile. Je parle des lentilles de contact.

— Mais ? Je vois très bien, moi ?...

— Ce n'est pas le problème. Regarde, je t'expliquerai après.

Il me montre comment mettre les lentilles, et en met lui aussi. Ensuite, il me donne un autre badge.

— C'est pour passer les PS. La lentille sert à changer l'impression rétinienne sur les scanners des PS.

— Mais d'où viennent les badges ?

— Les gens morts. A leur mort, les badges ne sont pas tout de suite supprimés des serveurs. Le SRPPE fait des empreintes des rétines sur les cadavres, et revend les lentilles et les badges peu cher aux gens qui ont de bonnes raisons d'en vouloir. Cela permet au SRPPE de mieux contrôler les déplacements de ceux-ci.

— Mais alors, que va faire le SRPPE s'il nous voit entrer chez ton Père ?

— Rien, pour deux raisons : le SRPPE n'arrête que les petits *délinquants*. Les grands malfaiteurs peuvent œuvrer en toute impunité, pour que cela puisse servir de prétexte au SRPPE pour arrêter encore plus de monde, et aussi car la défense de mon père est censée



être meilleure que la protection que peut offrir le SRPPE.

— J'espère que tu sais ce que tu fais. Mais pourquoi ne m'en as-tu pas parlé à Noël, cela aurait pu nous aider pour libérer Malio ?

— Car tous les ans, les morts et les nouveaux nés sont recensés et entrés dans les serveurs. Cela commence mi-décembre, pour se terminer mi-janvier. Ce n'est pas de ma faute si tu es née le 20 décembre.

Ainsi équipés, il m'entraîne dans un ascenseur, au 56<sup>ème</sup> sous-sol.

Jaurdy commande ensuite à son Pocket-TöS d'afficher un plan en hologramme de cette section de sous-sol. Pour ce faire, il entre des mots de passe pour avoir accès aux plans censurés par le SRPPE, puis pirate divers sites ultranets pour accéder aux plans cachés même au SRPPE des sous-sols des bâtiments de son père.

— J'avais envisagé l'éventualité que nous ne puissions pas entrer *normalement*. On ne sait jamais. J'ai repéré un passage de service non surveillé, car il n'est pas relié aux parties supérieures du building. Ce passage permet juste aux agents de service de s'occuper des déchets et autres. Mais quand j'avais encore accès à la plus grande partie de l'immeuble, j'avais installé un virus sur le réseau qui insère des *back-*

*doors* (c'est-à-dire des moyens d'accès de l'extérieur non désirés) dans les terminaux, ce qui va nous permettre, via cet endroit, de lancer toute la procédure.

Je le suis pendant un certain temps à travers un dédale de couloirs, tantôt sombres, tantôt spacieux, des ascenseurs, et encore d'autres couloirs.

Nous arrivons dans les niveaux les plus inférieurs de la ville, là où travaillent la plupart de ceux « qui n'ont pas les moyens », les prolétaires, qui ramassent à une centaine de mètres sous terre les déchets des citoyens, nous, les riches aristos qui ont la chance de pouvoir déambuler sur les trottoirs automatiques avec au-dessus de la tête seulement l'oppressant nuage rougeâtre sermelandien.

Maintenant, les couloirs ne sont plus peints, les lampes bio photoniques ont cédé leur place à des néons à très haute fréquence, qui, quand ils marchent, éblouissent et font mal à la rétine, et quand ils ne marchent pas, c'est à dire trois fois sur quatre, plongent le couloir dans une lugubre pénombre. Les murs sont gris, gris de béton, pas peints.

Au sol, du béton, avec de chaque côté un rail électromagnétique pour le guidage des

chariots de service à supraconducteur. Aux carrefours, des indications peintes sur les murs. On y indique un hôtel, mot illusoire pour dire une salle dortoir de plusieurs dizaines de mètres cubes où s'entassent les ouvriers des sous-sols, on y indique aussi les « lieux de loisirs », où règnent la prostitution, les paris, mortels pour les perdants, mais aussi les jeux d'argent, pour ruiner ceux qui n'ont déjà plus d'argent, l'alcool, pour les ruinés voulant oublier, la drogue, pour les oubliés voulant mourir.

Jaurdy m'entraîne toujours, et régulièrement, nous passons des sortes de PS archaïques, composés d'une porte métallique et d'un gros caisson contenant tout l'informatique permettant d'associer une image avec un badge.

## **59. Terminal**

Tout à coup, Jaurdy s'arrête.

— C'est ici !

Une salle. Un cul-de-sac. Au fond, le collecteur d'ordures. Sur la gauche, dans le mur, un écran, avec un clavier.

— Normalement, la prochaine collecte d'ordures ne devra se faire que dans quelques heures.

Il sort son tournevis magnétique, et se met à dévisser méticuleusement le clavier. Une fois celui-ci dans ses mains, Jaurdy coupe le câble, sort un domino à nano soudures, et raccorde ainsi le câble à un fil surmonté d'une prise TBSP/20, qu'il connecte à son Pocket-TöS. L'écran s'éteint.

— C'est normal, ça ? dis-je à Jaurdy.

— Hum.

Bon. On ne dérange pas le génie quand il travaille.

Au bout d'un moment, il se relève, et entreprend de remonter le clavier.

— J'ai lancé la création d'un enregistrement vidéo sur toutes les caméras de surveillance. Le tout est compressé et envoyé chez moi en passant par divers serveurs de proximité, et sous une forme assimilable à un envoi standard d'adresse UP...

Tout ce charabia veut dire que Jaurdy va recevoir chez lui les vidéos du système de surveillance, sous une forme qui passera inaperçue.

— ...Ce terminal n'est vraiment pas très protégé, continue-t-il pendant que nous repartons en sens inverse. Les *prolétaires* ne sont pas censés avoir accès aux équipements informatiques personnels, et seuls les plus qualifiés

ont l'autorisation de se servir des terminaux de base comme celui-ci.

## 60. But

Nous retraversons les couloirs en direction de l'immeuble où nous sommes entrés. Je me laisse guider par Jaurdy qui se laisse guider par le plan de son Pocket-TöS.

— Tu crois que lors de la *fin du monde* les prolétaires vont aussi être évacués ? me demande-t-il au bout de longues minutes de silence.

— J'espère. Il faudrait leur demander quand on va leur remettre le code. S'ils nous laissent le temps.

— Mina, je voulais te demander quelque chose...

— Oui ?

— Pourquoi est-ce que tu les aides, eux, enfin, tous ceux qui nous parlent de cette FDM ?

— C'est... c'est parce que j'ai le profond sentiment qu'il le faut, comme si c'était ma mission, ou quelque chose dans le genre. Comme si c'était à la fois le but final de ma vie et la conséquence de... Enfin, je ne sais pas vraiment l'expliquer. Depuis que tout cela a commencé, je ne sais vraiment plus quoi penser. Je m'embrouille, je n'arrive pas à saisir vraiment les tenants et les aboutissants de l'affaire. Et je

n'arrive même pas à me rendre compte de ce que cela va entraîner. Je n'arrive pas à réfléchir au futur, et à ce qui peut arriver. Pour la première fois depuis longtemps, je ne vis que dans le présent, sans savoir ce qui se passera demain... C'est effrayant...

Jaurdy me prend la main. Je la laisse.

— Et toi, Jaurdy. Pourquoi fais-tu cela ?

— Je... Pour plusieurs raisons. D'abord parce que je n'aime pas cette planète, cette société, tout ce que l'on trouve ici. J'en viens même à ne plus m'aimer. J'ai envie de tout recommencer, autre part, une nouvelle vie, comme je l'entends. Et surtout, je suis curieux. Je veux savoir ! J'ai toujours eu l'habitude d'avoir à ma disposition trop d'informations et de devoir faire un tri objectif. Mais là, il n'y a pas d'information. Rien. Nada. J'ai l'impression que tout ce que j'ai appris depuis le début est faux, toutes les notions que j'ai apprises sont fausses, même les plus évidentes. J'ai l'impression que la réalité, du moins celle que je risque d'apprendre, sera beaucoup plus profonde, beaucoup plus forte et complexe que le simple mensonge dans lequel nous sommes plongés. Je veux savoir qui nous sommes vraiment, d'où nous venons, et où nous allons. Je veux en savoir plus sur ce qu'Il disait lorsqu'il parlait de cette arme qui faisait des ravages

dans bien d'autres endroits. J'ai recherché dans toutes les archives qui me sont tombées sous la main, rien. J'ai l'intuition qu'il parlait de mondes inconnus, d'endroits que nous ne pouvons concevoir. Et surtout, je veux savoir sur toi. Car je pense que même toi tu ne sais pas. Pourquoi tu t'es évanouie à l'astroport ? Pourquoi l'Homme qui était là-bas parlait de toi comme s'il te connaissait, alors que tu ne le connais pas ? Je suis sûr que cette fin du monde va nous permettre d'en savoir plus sur tout et même le reste. D'après moi, ce ne sera pas une fin, mais un grand début !

— Je ne sais pas vraiment si ce que tu dis est vrai, d'ailleurs je ne suis pas d'accord sur certaines choses, notamment sur le fait que tu me places au centre de cela. J'ai au contraire l'impression de n'être qu'un rouage manipulé, que nous sommes deux fous manœuvrés par notre roi... Je ne sais pas où nous en sommes, ni même, comme tu le dis, ce que nous sommes... Sommes-nous bientôt arrivés, j'ai faim ?

— Heu... Oui, oui, nous approchons, me répond-il comme s'il était étonné de la superbe chute de mon discours.

Il aurait dû s'y attendre, quoi ! Il n'a pas vu l'heure qu'il est ?

## 61. Excuses

Au bout d'un petit moment encore, nous revenons à la surface. Il récupère mon second badge, et m'aide à enlever mes lentilles. Puis, nous ressortons, et il m'emmène manger dans un endroit qu'il connaît bien.

Ensuite, nous rentrons à son building personnel. Là, un message vidéo l'attend.

— C'est de mon père.

Celui-ci s'excuse de ne pas avoir pu recevoir Jaurdy aujourd'hui, car il avait soi-disant une réunion importante.

— Il a dû enregistrer une dizaine de messages du genre quand il a pris la décision de me radier de ses fréquentations. Une réunion ? Quelle mauvaise excuse ! Ça doit faire longtemps que des intelligences artificielles le représentent en réunion. Il a même poussé l'imposture au point que les intelligences artificielles se prononcent avec sa voix, et les interlocuteurs peuvent voir la tête de mon père sur leurs écrans, si bien qu'ils ne savent même pas à qui ils ont affaire. Même moi, je me suis demandé à certains moments si quand mon père parlait, c'était vraiment lui...



## 62. Résultat

Quelques jours plus tard, nous décidons d'arrêter le processus, ce qui peut se faire à distance, vu que nous avons établi une communication avec l'extérieur quand nous étions allés sous le building du père de Jaurdy.

— Voilà.

Jaurdy affiche sur le mur, divisé en plusieurs cases correspondant chacune à une caméra, les diverses bandes vidéo qui ont été envoyées à son serveur informatique. Il les fait défiler toutes sur le mur, et nous sélectionnons les moments où son père est visible. Puis nous sélectionnons les moments où l'on peut voir son cou. Ensuite, nous effectuons divers zooms, pour arriver à voir différents endroits de la plaque où est censé se trouver le code. Il s'agit d'une suite de zéros et de uns, sûrement un codage en binaire. Nous le reconstituons avec les divers fragments trouvés, puis Jaurdy en fait une impression sur une feuille en nano caoutchouc. Le code ressemble à peu près à cela :

## 63. Impression

```
01000101011011000111001101101111
01101001011000110110100000101110
01010011011001010111001001101101
01100101011011000110000101110010
01100001011011100110010001100101
00101110010010110110100101101110
01100111001110100100110001010010
01011010011000010111001001100001
```

## 64. Résultat (suite)

— Nous n'avons plus qu'à attendre que les hommes viennent prendre le colis. Je suppose qu'il vaut mieux en avoir toujours une copie sur soi, au cas où on les croiserait, propose Jaurdy.

— Mouais... Mais ça ne fait pas un peu suspect si on nous fouille d'avoir sur soi une feuille en nano caoutchouc ?

— Si, bien sûr, mais si tu as une meilleure solution, n'hésite surtout pas. Sous forme informatique, je n'ai pas confiance, c'est trop facile de se faire fouiller le Pocket-TöS à distance, quand on se connecte à un quelconque réseau. Mais vu leurs systèmes d'espionnage qui ont l'air d'être un peu en avance sur ceux du SRRPE, ils doivent déjà savoir que nous sommes en possession du code, et s'ils veulent nous rencontrer, ce doit être pour nous trans-

mettre quelques informations, car ils auraient pu tout aussi bien les voler sur mon serveur.

## 65. Cinéma

La vie reprend ainsi pendant quelques jours.

Au cinéma, une demi-heure TT avant le début de la séance, un film d'action un peu moins nul et pauvre en scénario que les autres, et que nous allons voir, Jaurdy et moi, avec tous nos copains, dont Omar et Raphaël, Tina et Ellia...

Le guichet. Après une mitraille de flashes violets. Jaurdy me laisse passer devant. J'accepte. Une barrière se referme. Je présente mon badge devant le petit œil violet du guichet. « Bonjour ». Je sélectionne le film que je veux voir sur un écran tactile. Je passe ensuite mon PME devant une cellule prévue à cet effet.

La barrière s'ouvre. Je passe. Elle se referme. Je fais quelques pas. J'attends Jaurdy. La barrière s'ouvre. Jaurdy passe. La barrière se referme. Il me tend sa main. Je la prends.

Nous attendons les autres. Ils sont en train soit de patienter, soit de payer dans différents guichets informatiques.

Un homme de la sécurité marche, patrouille normale.

Il passe devant nous. Se retourne brusquement.

— Contrôle de routine. Veuillez me suivre.

Nous obtempérons. Une porte grise. Un écriteau : « ACCES RESERVE AU SERVICE ». Il ouvre. Il fait noir. Nous entrons. Il ferme la porte. Il allume la lumière. Il reste auprès de la porte. Au fond de la pièce, un bureau.

Derrière le bureau, dans un grand fauteuil, l'Homme.

Celui qui nous a toujours rencontrés, car je suis sûre que c'était toujours lui, vêtu comme d'habitude de ses grands manteaux, de gants, d'étoffes diverses.

— Bonjour, dit l'Homme.

— Bonjour.

— Je suppose que vous avez le code. Bien.

— Attendez, dis-je, soupçonneuse. Pourquoi est-ce toujours vous que nous rencontrons ? Vous êtes tout seul dans votre organisation ?

— Vous vous méfiez. Vous avez raison, ici, nous ne pouvons pas faire confiance à n'importe qui. Je ne suis pas seul dans mon *organisation*, comme vous dites. Mais je suis chargé des contacts avec vous, car comment sauriez-vous à qui donner les renseignements si

c'était à chaque fois à une personne différente ?

— C'est vrai...

— Mais si vous mettez en doute notre *organisation*, vous n'avez qu'à vous souvenir du nombre de personnes que vous avez rencontrées et qui vous ont reconnue, Mina.

— C'est vrai...

— Le temps presse. Nous disposons déjà des deux autres codes, mais vous n'avez pas été jusqu'ici dans des endroits où nous pouvions organiser une rencontre.

Jurdy lui tend la feuille en nano caoutchouc.

— Si vous pouviez en même temps me débarrasser de celle-là, dis-je en lui tendant la mienne.

Il en prend une, et pianote sur un clavier dissimulé dans le bureau.

— Pour le film, j'ai quelque chose de mieux à vous proposer que celui que vous vouliez aller voir. Cependant, je ne peux rembourser la place, désolé. Mais si vous voulez vraiment voir du spectacle, je vous conseille d'aller en mécap' vers l'astroport. Vous le prenez à la station non loin d'ici, et vous ressortez à la station SP-091. Vous entrez dans le douzième building sur la droite, le numéro 3467. Le portail de sécurité de restriction des entrées a été

désactivé par nos agents. Vous prenez ensuite l'ascenseur du fond. Vous montez tout en haut, tournez au fond du couloir à droite, et passez la porte nommée « entrée interdite ». La serrure ne fonctionne plus. L'escalier qui se trouve derrière vous mènera sur le toit. Faites attention au vent, il soufflera par-derrière quand vous sortirez. Avancez jusqu'au caisson de service de retransmission. Vous devriez apercevoir dans l'alignement en haut de l'escalier une rampe de lancement de l'astroport. Regardez entre celle-ci et Almse, et vous verrez. Vous avez une demi-heure TT pour y aller. Mais si vous préférez aller voir le film, je crois qu'il sera coupé au bout de trois quarts d'heure et de vingt-cinq secondes TT. Au revoir.

— Attendez ! dis-je. Nous nous posions une question, lors de l'explosion ou je ne sais quoi, vous avez dit que vous vouliez évacuer tout le monde, mais...

— Les prolétaires seront évacués, dans la mesure du possible. Nous avons commencé à créer des réseaux clandestins pour ce faire, car aucune solution officielle ne sera jamais proposée, nous le savons. Mais la tâche n'est pas aussi aisée que nous l'aurions souhaité. Maintenant, dépêchez-vous, si vous ne voulez rien manquer....

Nous nous levons, et sortons. Nous rejoignons le groupe.

— Pourquoi vous ont-ils arrêtés ?

— Contrôle de routine, lâche Jaurdy.

— Ça a été long...

— Problèmes informatiques.

Nous nous dirigeons actuellement vers la salle. Jaurdy et moi essayons de quitter discrètement les autres. Peine perdue.

— Où allez-vous ?

— On revient, ne vous inquiétez pas, et ne nous attendez pas.

## 66. Spectacle

Et je suis Jaurdy qui traverse rapidement la salle vers la sortie. Nous suivons les instructions de l'Homme. La sortie. Deux flashes violets. Les trottoirs automatiques, vers la station de mécap'. La station. Un PS. Deux flashes violets. Un escalator. On descend. Un couloir. On se laisse porter par le trottoir automatique. Un carrefour. Un panneau. « Astroport ». On continue. Un PS. Un flash violet. Jaurdy passe. Un flash violet. Je tends mon PME. Je passe. Le mécap'. On rentre. Jaurdy et moi nous asseyons côte à côte. Il se déforme. Au dernier moment, Jaurdy saute sur mon siège, ce qui fait que la déformation effectuée, nous nous casons sur le même siège, peu de place, mais

nous sommes ensemble. Des tunnels. Des tubes aériens. Encore des tunnels. Encore des tubes aériens, entre plusieurs stations. Notre station. Le mécap' se déforme. Nous descendons. Deux flashes violets. Nous ressortons de la station. Deux flashes violets. Nous courons plus que nous avançons sur les trottoirs automatiques. Nous comptons à haute voix les buildings. Un-deux-trois-quatre-cinq-six-sept-huit-neuf-dix-onze-douze. Devant nous, un building. Un numéro. « 3467 ». On rentre. Pas de flash violet. Cela produit une hésitation de notre part. On continue. Au fond. Un ascenseur. On arrive devant. Il s'ouvre. On entre. J'appuie sur le numéro de l'étage le plus élevé, sans vraiment me rendre compte de ce qui y est écrit. La porte se referme. La porte s'ouvre. Nous sortons. Un couloir en face de nous. Nous avançons, sans ralentir l'allure. A droite. Une porte. Un écriteau. « Entrée interdite ». Jaurdy pose sa main sur la poignée. Il ouvre la porte sans problème. Il me laisse passer. Je passe. Il passe. Il referme soigneusement la porte. Pénombre. Un escalier se profile. On monte. Dans le noir. Une porte. J'ouvre. Je laisse passer Jaurdy. Il passe. Je passe. Je referme la porte. Une terrasse. Du vent. Beaucoup de vent. Énormément de vent. Dans le dos. Nous avançons. Dix pas. Douze. Treize.



Un demi quatorzième. Un caisson. De la peinture presque effacée. « Service de retransmissions ». Dans l'alignement de l'escalier avec nous, une rampe de lancement de l'astroport tout proche. Sur sa gauche, l'un des soleils de Sermelarande, Almse. Il est reconnaissable à sa couleur bleu pâle. Il scintille dans le ciel devant nos yeux. Entre les deux, un point gris noir. Une des lunes minières d'Elsoich. Nous la regardons sans rien dire. Nous attendons.

— Dans combien de temps ça doit arriver ? je demande à Jaurdy, car je n'avais pas regardé l'heure quand l'Homme nous a dit que cela se produirait dans une demi-heure TT.

— Je ne sais pas, je n'ai pas regardé l'heure quand...

— Comme moi.

Nous relevons la tête. Jaurdy me prend la main. Nous regardons le ciel. Tout à coup le point gris noir devient bleu, puis rouge, puis jaune, puis blanc. Nous le voyons grossir presque démesurément. C'est une scène ir-réelle. Au bout de quelques secondes, des sirènes commencent à retentir.

— Je crois que le film est interrompu.

Nous redescendons. En bas, c'est la panique. Les sirènes hurlent leur inlassable mélodie. Des conseils sont hurlés un peu partout par des haut-parleurs diffusant habituellement de la

musique. « ... Restez calme. La menace est passée. Rentrez chez vous... » Exactement ce qu'il faut dire pour que tout le monde sorte de chez soi pour savoir ce qu'il se passe. La station de mécap'. Deux flashes violets. Un message brille sur un écran. « Toutes les lignes sont suspendues momentanément. Soyez compréhensifs, et veuillez accepter toutes nos excuses. Le trafic devrait bientôt revenir à la normale. » Nous faisons demi-tour. Deux flashes violets. Jaurdy sort son Pocket-TöS. Il tapote plusieurs fois l'écran.

— On va venir nous chercher. Du fait de mon père, nos véhicules sont prioritaires.

Nous attendons un peu. Sans parler. C'est trop proche. Il faut le temps de prendre du recul.

Les sirènes hurlent continuellement. C'est assourdissant. Un véhicule oblong se pose devant nous. Nous montons à l'arrière. Il est insonorisé. Ouf. Mais le criaillement strident m'emplit toujours les oreilles, malgré les parois étouffant le bruit, ce qui doit en temps normal donner une impression de vide. Nous arrivons chez Jaurdy. Nous sortons. Le sifflement dans les oreilles qui commençait à s'estomper revient hanter mes pavillons, le temps que nous arrivions dans le hall de l'immeuble. Nous montons quelques étages, et nous nous

arrêtons dans une pièce. Le silence dure pendant un paquet de secondes. Enfin Jaurdy se risque à rompre ce silence pesant.

— Alors ?...

— La lune minière a vraiment explosé ? Tout ce qu'avait dit l'Homme est vraiment vrai ? Ce n'était pas un rêve, ou une illusion, ou une réalité virtuelle, ou ... ?

— J'ai bien peur que ce soit la vérité vraie.

Je le regarde dans les yeux.

— Quand est-ce que tu crois que cela va se passer ? Je veux que nous restions ensemble quand ça va arriver. Ou si on est évacués, tu t'arrangeras pour être avec moi ?

— Je vais essayer. Mais je n'en sais pas plus que toi. Je crois que nous en saurons d'avantage en regardant les médias, maintenant qu'ils ont le contrôle du réseau ultranet.

— Alors, il faut savoir ! Je ne supporte pas de savoir que c'est la fin du monde et d'ignorer comment ça va se passer...

— Suis moi, dit Jaurdy en m'entraînant.

J'ai une sensation bizarre. Avant, la FDM était excitante, une manière de changer le système, une grande aventure dans notre petite vie... Un truc bien, quoi ! Mais maintenant, maintenant que l'explosion s'est produite, je commence à avoir peur. Maintenant, j'ai l'im-

pression que tout va s'écrouler dans quelques secondes.

## 67. Journal ultranet

Nous arrivons dans une salle où se trouve un terminal informatique avec cinq supports d'écrans holographiques fixés devant deux chaises. Jaurdy s'installe sur l'une des deux, et moi sur l'autre. Il interroge quelques sites d'information, et trouve quelque chose d'intéressant. C'est un journal numérique ayant été fait il y a quelques minutes TT, probablement tout juste après l'explosion. Le présentateur :

« J'ai une nouvelle grave à vous annoncer. Vous avez dû vous en rendre compte, une catastrophe vient de se produire. L'une des deux lunes minières de notre planète, la lune ELM2 vient d'être la victime d'un cataclysme. Une grande explosion s'est produite, et d'après les sondes dépêchées sur place, il ne subsisterait plus rien à la surface. Nous vous rappelons que le rôle de cette lune minière, vital pour Elsoich, était d'exploiter de très importants gisements d'uranium et de métaux rares, ainsi que de diamants. Tout le monde sait le rôle du dioxyde de carbone dans les engins spatiaux, pour permettre de recréer des atmosphères respirables pendant les grands voyages interstellaires. Le dioxyde de carbone y est transformé

via des réactions atomiques en oxygène. Ce carbone est produit par la destruction de diamants. Les quantités de diamants extraites dans cette lune servaient à l'approvisionnement des vaisseaux à l'astroport d'Elsoich. Les stocks de diamants sont encore suffisants pour une année TT, mais à long terme, toute l'économie sermelarandienne, basée sur les échanges avec d'autres planètes des colonies terrestres, pourrait être mise à mal, si aucune autre solution n'est trouvée d'ici là. La lune ne pourra pas être de nouveau exploitable avant plusieurs millénaires en raison de la radioactivité qui y règne désormais. »

Le présentateur dérivant sur l'économie sermelarandienne, Jaurdy arrête la diffusion, ce sujet étant l'une de nos dernières préoccupations, surtout sachant que la FDM aurait bientôt lieu. Mais après maintes recherches, nous n'avons pas pu trouver quoi que ce soit d'intéressant. C'est très décevant.

## **68. (Mais)**

Ce ne fut que quelques jours plus tard que nous pûmes avoir des nouvelles de ce qui allait nous arriver. Ce jour-là, j'étais chez Jaurdy.

Comme tous les débuts d'après-midi, et même comme tous les matins et les soirs, nous regardons les informations sur l'ultranet. Jaurdy ouvre un document sur l'explosion, marqué comme « de haute importance » sur le site du journal ultranet.

— Chère webauditrice, cher webauditeur. On vient de nous communiquer des nouvelles d'une gravité extrême. Vous avez tous le souvenir de l'horrible catastrophe de la lune minière ELM2. D'après nos informations, provenant de sources sûres, cet attentat n'était qu'un premier avertissement. Il devrait se produire dans quelques semaines un phénomène identique, mais cette fois sur Elsoich. Oui, vous avez bien entendu. Une explosion devrait détruire toute trace de vie à la surface d'Elsoich dans quelque temps. Cette information fut communiquée il y a, au moment où j'enregistre cette communication, environ une demi-heure TT. Le conseil a décrété une réunion de crise en session extraordinaire, mesure qui n'avait pas été prise sur Elsoich depuis plus de deux siècles. Cette session réunit les États de Sermelarande, le SRPPE, tous les partenaires sociaux, ainsi qu'un comité d'experts. L'assemblée planétaire elsoichienne rassemble près de cent cinquante mille personnes. De leurs décisions dépendent vos vies ! Vous en saurez plus

après la fin de la réunion de crise, celle-ci étant à huis clos, pour éviter toute déconcentration de l'assemblée. Sa durée est indéterminée, mais l'on suppose que les discussions vont durer pendant au minimum une dizaine d'heures TT.

Jaurdy coupe la parole au présentateur, qui est contraint de se fermer, ainsi que la page du site ultranet.

— OK. Tout se passe comme Il l'avait dit. Tant mieux ?...

— Que fait-on, maintenant ?

— A moins que tu aies une meilleure idée, je propose que l'on attende.

— Proposition acceptée.

## **69. Consignes**

Nous ne faisons rien d'important pendant le reste de l'après-midi.

Le soir, par acquit de conscience, Jaurdy consulte le site. Un nouveau message :

— Bien que leur réunion soit toujours en cours, les membres du conseil ont décidé de rendre publiques certaines décisions déjà effectives, pour prendre en compte le faible temps restant, qui se compterait en dizaines d'heures. Déjà, toutes les compagnies d'entretien et de travaux publics sont à l'œuvre pour

restaurer les anciens abris antinucléaires, qui devraient pouvoir protéger la population le temps nécessaire. De plus le Conseil a annoncé qu'un plan général d'évacuation par secteur géographique est en cours d'élaboration. Déjà un appel aux planètes voisines a été lancé, et tous les vaisseaux naviguant non loin d'El-soich ont été réquisitionnés. Le conseil a aussi rendu publics les avis des experts sur ce qui allait se produire. Dans moins d'une dizaine de jours, l'événement se produira. Cela commencera par une première phase, lente, où la composition de l'air ambiant va se modifier, au contact d'un gaz dont la provenance et la nature sont inconnues. Cette phase va durer une demi-heure TT environ, après quoi l'atmosphère ne sera plus respirable. Ensuite, une sorte d'onde de choc se propagera en surface, détruisant toute trace de vie, et même toute construction. Nous ne *devons* donc pas nous réfugier dans les sous-sols, les buildings risquant de s'effondrer au-dessus de nous. Pendant les sept jours qui suivront, l'air redeviendra un peu plus respirable, mais les séjours longs hors de toute atmosphère synthétique seront alors déconseillés. C'est pourquoi notre planète ne sera pas à nouveau habitable pendant plusieurs siècles.



« Vous devrez suivre la procédure suivante : vous serez convoqués suivant votre place sur la liste géographique d'évacuation. Mais la date de l'événement étant incertaine, nous ne pouvons prévoir combien de personnes pourront être évacuées. Au cours des prochains jours, divers exercices auront lieu. Vous entendrez alors une sirène de ce type. (*Sirène de ce type.*) Alors vous devrez immédiatement vous rendre calmement dans l'abri le plus proche. Ces abris seront indiqués, tous les panneaux publicitaires et d'information seront réquisitionnés pour vous informer. Tous ceux qui ne suivront pas les consignes précédentes risquent de se voir radiés de la liste géographique d'évacuation.

« Lors de l'événement proprement dit, vous entendrez la sirène suivante. (*Sirène suivante.*) Celle-ci sera déclenchée dès que le changement de composition de l'atmosphère sera détecté par les capteurs. Vous irez immédiatement à l'abri le plus proche. Il faudra vous dépêcher, l'air que vous respirerez sera de plus en plus toxique. Une fois dans l'abri, vérifiez que tous les sas sont correctement fermés. Vous ressentirez alors l'onde de choc. Il est conseillé d'être assis, le plus loin possible des murs. Il est à envisager que les équipes de maintenance n'aient pas encore pu réparer

vosre abri. Si c'est le cas, essayez d'aller dans les étages inférieurs, en vérifiant toujours que tous les sas sont bien fermés. Cela peut vous éviter l'asphyxie. Attendez ensuite un jour. Tous les vaisseaux disponibles seront en orbite autour d'Elsoich, mais ils auront ordre de ne se poser que vingt-quatre heures après l'événement, car avant, les gaz qui composent l'atmosphère seront hautement corrosifs. Au bout d'un jour, déclenchez les procédures d'appel sur les terminaux informatiques, et attendez qu'un vaisseau vienne vous chercher. De plus amples explications vous seront données si nécessaire. Si vous avez dû descendre dans votre abri, attendez au moins trois jours, et déclenchez depuis les terminaux informatiques, les procédures de rotation de l'air, pour désintoxiquer l'abri.

« Toutes ces mesures sont inscrites sur un document audiovisuel qui sera diffusé sur tout Elsoich par le conseil. Voilà tout ce que nous avons pu apprendre sur ses décisions.

— OK. Bon. Faut pas paniquer quoi... commente Jaurdy au bout de quelques minutes.

## **70. Le calme avant la tempête**

Nous attendons le lendemain.

— J'ai récupéré les plans d'évacuation.

Jaurdy est assis devant un écran holographique.

Nous venons de déjeuner.

— On est dans le même secteur, m'informe-t-il.

— Super. J'espérais cela.

— Mais notre secteur est en soixante-cinquième position sur la liste d'évacuation.

— Sur combien ?

— Sur quatre-vingts.

— Ah.

Peu de temps après, nous sortons. Nous allons chez moi, pour faire des sauvegardes de certains fichiers informatiques auxquels je tiens. Julie, Malio et les autres sont partis en vacances au bord de l'océan.

Une fois arrivés à la maison, je copie tous mes fichiers importants sur mon Pocket-TöS, ainsi que sur des serveurs d'autres réseaux ultranet, et donc situés sur d'autres planètes. Puis je prends quelques affaires importantes, comme ma broche avec le petit ange.

Puis nous repartons.

Nous prenons l'aérocar.

Il arrive auprès de Sermelarande.

Il rentre dans la jungle de gratte-ciel.

Nous rentrons chez Jaurdy.

## 71. Tempête

Cinq jours ont passé. Nous allons au cinéma. Sermelarande est vide. C'est bizarre. Plus des trois quarts de la population a été évacuée. Un record. Nous rentrons dans le complexe. Un flash violet. Un des rares endroits où il y a encore un semblant de foule. C'est rassurant. Il y a beaucoup de personnes que je connais. Normal, on s'est donné rendez-vous, avec tous ceux qui ne sont pas encore partis. Un flash violet. Je paie. Je passe. Un flash violet. Jaurdy paie. Jaurdy passe. Nous avançons.

Une sirène.

Des cris.

Jaurdy :

— C'est maintenant.

La sirène.

La sirène de la catastrophe.

La FDM.

Un grand flash violet.

Tous les PS d'Elsoich viennent de se désactiver.

Nous courons.

Nous sortons.

Jaurdy essaye de courir tout en consultant son Pocket-TÖS.

— Tu n'as que ça à faire ?

— Tiens moi la main, et cours. Il faut que je vérifie quelque chose.

Je cours.  
Il suit.  
Partout, les panneaux publicitaires ont changé :

Temps restant avant fermeture des abris :  
« -28:37 (Temps Terrestre) »  
« -28:36 »  
« -28:35 »

Les gens courent.  
Il y a peu de monde.  
Il fait chaud.  
Très chaud.  
La ville paraît déserte.  
La sirène est assourdissante.  
Un carrefour.  
A gauche.  
« -26:12 -26:11 -26:10 »  
J'avance.  
Nous avançons.  
Tout le monde avance.  
Vite.  
Le sifflement de la sirène dans les oreilles.  
Encore un carrefour.  
Tout droit.  
J'avance.  
Je cours.  
Un panneau :

« En courant, il vous faudra environ vingt minutes TT pour accéder à l'abri vers lequel vous vous dirigez. »

Un autre panneau.

« -25:23 -25:22 -25:21 »

Je continue.

Je traîne Jaurdy derrière moi.

Il essaye toujours tant bien que mal de consulter son Pocket-TöS.

Je suis la foule.

Le peu de foule.

Vide.

Presque personne.

Gauche.

La sirène.

La chaleur devient étouffante.

« -20:01 -20:00 -19:59 »

Tout droit.

Jaurdy :

— Oh non !

La sirène.

Je cours.

Il range son Pocket-TöS.

Il court maintenant à côté de moi.

Il me tient toujours la main.

— L'abri ...

A gauche.

— ...fait partie...

L'air est de plus en plus irrespirable.

— ...de ceux...  
« -11:38 -11:37 -11:36 »  
La chaleur  
étouffante  
irrespirable  
— ...qui n'ont...  
à droite  
la sirène  
plus forte  
— ...pas été...  
tais-toi et cours, Jaurdy !  
— restaurés...  
— Quoi !  
Je m'arrête.  
Il me tire vers l'avant.  
— Ce n'est pas possible que...  
on étouffe  
— tais-toi et cours, Mina !  
je cours  
je sue  
on va pas y arriver  
il me tire  
il fait chaud  
j'accélère  
« -07:17 -07:16 -07:15 »  
à droite  
à gauche  
la sirène  
toujours la sirène

c'est un rêve  
on suit la foule  
enfin, le peu de gens qui ont la malchance  
d'être là  
tout droit  
il fait chaud  
je tousse  
c'est fini  
« -04:09 -04:08 -04:07 »  
c'est perdu  
je ralentis  
il accélère  
j'accélère  
je tousse  
je sue  
je crache  
j'ai mal à la tête  
j'ai chaud  
je fonds  
à gauche  
ou peut-être à droite  
je sais pas  
c'est plus la peine de savoir  
« -02:45 -02:44 -02:43 »  
je ralentis.  
Jaurdy :  
— On y est presque.  
C'est vrai



j'entends le bruit de la sirène de plus en plus  
fort

un autre bruit

il fait mal

à la tête

répétitif

sourd.

Une porte ?

Un sas !

L'abri

j'accélère

lui aussi

on tousse

il fait chaud

on a l'impression que l'on est déjà mort

des gens

du monde ?

Une foule !

L'entrée de l'abri

on ralentit

elle est entre deux immeubles.

Double blindage.

Boulonnée de partout.

Pour rassurer.

Le vrai blindage (source un site de l'ultra-  
net) est épais de vingt nanomètres.

C'est irrespirable.

« -01:04 -01:03 -01:02 »

C'est la fin.

Jaurdy me tire.

Il bouscule tout le monde.

On dépasse.

On va y arriver.

La porte.

On passe le goulot.

Maintenant, tout le monde court dans les escaliers.

Il fait de moins en moins chaud, de plus en plus frais.

On passe des séparations photoniques, qui tendent un voile vert sur le passage. Elles servent à conserver de l'air pur à l'intérieur, et l'air irrespirable à l'extérieur, tout en nous permettant de passer.

On continue de descendre. On passe encore plusieurs portes blindées.

Le dôme !

Gigantesque !

Enfin.

Nous suivons la longue rampe d'accès qui descend en colimaçon jusqu'au fond du dôme.

« -00:02 -00:01 00:00 »

Rien.

« +00:01 +00:02 +00:03 »

Rien.

Je ralentis.

— Jaurdy ?

— Tais-toi et cours. Je te rappelle que cet abri date d'il y a plusieurs siècles, et sa dernière rénovation d'avant ta naissance.

— Ça fait longtemps.

— Et si l'on a fait évacuer tout le monde, c'est que le risque n'est pas minime. Les prévisions imprécises, voilà tout.

On continue.

Le fond.

« +00:55 +00:56 +00:57 »

On se dirige vers le côté opposé de la salle, là où il y a moins de monde, en marchant.

Une série de bruits sourds.

— Les portes !

— Viens, il faut nous asseoir au milieu de la pièce, me rappelle Jaurdy.

Je fais ce qu'il dit.

Les panneaux changent.

« ALERTE-DEFLAGRATION H-00:00:56 TT »

Le compte à rebours défile lentement. Le seul bruit provient des derniers réfugiés, qui courent dans la rampe d'accès au fond.

« ALERTE-DEFLAGRATION H-00:00:01 TT »

Un énorme grondement sourd autour de nous.

Tout doit s'écrouler

ça tremble beaucoup  
je ferme les yeux  
la main de Jaurdy vient se glisser instincti-  
vement dans la mienne.

Il m'embrasse.

La lumière s'éteint.

Tout tremble de partout.

Je n'arrive plus à savoir si le sol est toujours  
là où il devrait être. Je n'ai plus de repères.

Quand ça s'arrête, nous sommes toujours  
plongés dans le noir. Je sens Jaurdy à côté de  
moi. Je pose ma main sur ma poitrine. Je suis  
vivante. Ouf. C'est fini. On va attendre un  
jour, et on va repartir. C'est fini.

Il fait noir. Au bout d'un moment, je com-  
mence à discerner les lueurs lointaines des  
écriteaux phosphorescents indiquant les en-  
droits où mènent les portes au-dessus des-  
quelles ils sont accrochés. J'attends. Nous at-  
tendons. Personne n'ose parler.

Une lumière.

En haut.

Je lève vivement les yeux.

Des éclairs !

Il y a des éclairs bleus qui zèbrent le plafond  
du dôme.

A la lueur de ceux-ci, je me tourne vers  
Jaurdy.

Il me regarde. Il a l'air plutôt triste.

— Qu'y a-t-il ? Nous sommes sauvés !

— Regarde.

Il me désigne un pan de mur. Une grande faille s'est ouverte le long du dôme qui paraissait pourtant inviolable quelques instants plus tôt. J'observe à nouveau les murs alentour. Il y a d'autres failles, généralement plus petites que celle que Jaurdy m'a montrée. Et le plafond, idem.

— Je te l'avais dit. Jusqu'à maintenant, le hasard nous avait plutôt gâtés. Il prend sa revanche. Mais est-ce bien le hasard ?

— Que veux-tu dire ?

— Regarde là-bas.

Il me désigne maintenant le centre du dôme. Là-bas, un pilier d'une dizaine de mètres de haut et d'environ cinq mètres de diamètre. Je n'arrive pas vraiment à discerner de quelle matière il est constitué. Au bas, sur toute sa circonférence, des consoles informatiques. Elles sont surmontées d'écrans 2D-3E classiques, mais d'une fabrication spéciale, car ils ont résisté au tremblement de terre. Et devant ces écrans...

## **72. Rencontre inattendue**

L'Homme, je l'aurais reconnu entre mille, habillé comme d'habitude, en pleine discus-

sion avec un grand homme chauve, vêtu d'une longue toge beige foncé, capuchon rejeté en arrière. Il est tellement grand qu'il domine tout le monde autour.

Derrière eux, six personnes forment un genre de cordon de sécurité, habillées de la même façon que le grand homme chauve, mais en moins voyant. Elles tiennent toutes à la main un bâton, pour certaines en bois, pour d'autres en métal.

— Il faut y aller, je dis à Jaurdy.

— Où ? me demande-t-il d'un air narquois.

— On y va ?

— OK.

Nous nous levons en nous massant, car nous sentons encore les douleurs provoquées par le tremblement de terre. Nous marchons lentement vers le milieu, à la faible lueur des éclairs bleus au-dessus de nous. Nous traversons des groupes de gens discutant ensemble, ne comprenant pas, ou essayant de comprendre, les fissures, les éclairs. Je ne me pose même pas la question. Je n'en suis plus là.

Nous marchons toujours. Les deux hommes se retournent ensemble. Le grand homme chauve parle. L'Homme nous désigne en répondant.

— Je crois que nous sommes repérés, me dit Jaurdy.

— Non, tu crois ? je lui réponds, ironique.

— Oui, dit-il très sérieusement.

## 73. Présentations

Nous faisons encore quelques pas.

Les gardes du corps nous laissent passer.

L'Homme :

— Bonjour Mina, bonjour Jaurdy.

— Bonjour.

— Permettez-moi de vous présenter un *faeas*, dit-il en nous désignant le grand homme chauve.

— Enchanté, dit le grand homme chauve d'une voix grave, caverneuse même.

— Excusez-moi, demande Jaurdy, mais je n'ai pas vraiment bien compris ce... ce que vous êtes ?...

— Un *faeas* ? reprend-il.

— Heu... Oui.

— Je crois que l'on pourra en venir aux explications plus tard, répond l'Homme. Car le nombre de questions que vous devez vous poser doit être énorme (nous hochons la tête), et au fur et à mesure que je vous expliquerai, vous en aurez encore plus, surtout toi, Jaurdy. (Il s'apprête à répliquer, mais l'Homme l'interrompt.) Mais nous avons d'autres préoccupa-

tions. Vous avez pu remarquer que l'abri dans lequel nous nous sommes réfugiés n'est plus en très bon état. Selon les systèmes informatiques, il devrait encore tenir le coup. Le problème est surtout au niveau des infiltrations de l'air extérieur. Car, comme vous le savez, l'atmosphère extérieure n'est plus respirable, et ne le sera que dans un peu plus d'un jour, et encore pour des séjours de moins de deux heures TT, durée normalement suffisante pour pouvoir joindre une navette depuis un abri. Mais nous ne sommes plus à l'abri de ces gaz toxiques, et nous devons donc rejoindre au plus vite un lieu où nous pourrions rester dans une atmosphère respirable.

« Vous savez que la déflagration s'est produite juste en surface, donc toutes les parties enterrées des bâtiments devraient être intactes. Cependant, toute une ville s'écroulant, ce n'est pas rien, et c'est pourquoi il y a quand même eu des vibrations dans le sol. Tout le haut de cet abri est partiellement détruit. Dans les vingt étages que nous surplombons, seuls les deux derniers sont encore capables de nous conserver dans une atmosphère respirable. Nous devons donc immédiatement évacuer le dôme. Mais nous avons préféré attendre que vous nous rejoigniez.

Je m'exclame :



— Vous saviez que nous serions là ?!

— Vous avez votre broche ? Celle avec les anges...

— Heu... (Je cherche dans mon petit sac à dos, où je l'avais mise, *comme ça*, avant de partir. Je la sors et la lui montre.) Oui. La voilà.

Le grand homme chauve recule d'un pas.

— Qu'y a-t-il ?

— Rien, rien, rassure l'Homme, tout en continuant à regarder ma broche du coin de l'œil.

Il s'adresse aux « gardes du corps » :

— Allez derrière la porte marquée « CTX-CH5 » chercher les caisses de lampes torches. Nous en aurons besoin pour emmener tout le monde en bas.

Il monte sur une chaise.

Il parle, d'une voix étonnamment forte, sans que l'on ait l'impression qu'il crie :

— Mesdames, messieurs, veuillez me porter toute votre attention.

Il attend que la foule s'approche de lui.

— Vous avez pu le remarquer, notre abri n'est plus en bon état. Si nous voulons pouvoir respirer jusqu'à notre sauvetage, il nous faudra descendre dans les étages inférieurs, qui ont été moins touchés par l'explosion. Les dix-huit étages supérieurs ont plus ou moins été abîmés

par le choc, et ne sont pas en état de nous préserver des gaz toxiques. Seuls les deux derniers peuvent produire une atmosphère artificielle et la conserver. Je vous propose donc de descendre là-bas. Cependant, nous traverserons des endroits très endommagés, et donc sûrement très dangereux. Le dôme est l'une des parties les plus solides de l'abri. Il a plutôt bien survécu. Mais les étages juste en dessous se sont presque totalement effondrés. Évidemment, il n'y a pas d'ascenseur. De plus, les escaliers, comme dans tous les vieux abris, ne disposent pas de cage d'escalier commune. C'est-à-dire que les escaliers permettant d'accéder à chaque niveau ne sont pas placés au même endroit, pour éviter les risques d'un éboulement généralisé. Cela veut aussi dire que nous devons traverser chaque étage pour pouvoir trouver un escalier en état. Les systèmes informatiques n'étant plus opérationnels à plusieurs niveaux, nous n'avons pas pu obtenir de résultats précis sur les étages endommagés, et encore moins d'itinéraire guidé dans la jungle de métal et de béton qui va nous entourer.

À ce moment, on entend des bruits sourds sur notre droite. Je tourne la tête pour apercevoir les gardes du corps qui déposent d'énormes caisses. Je me pose la question de la

façon dont ces caisses ont été transportées, quand je crois voir une dernière caisse léviter à une vingtaine de centimètres du sol avant de s'écraser dans le même bruit sourd que les autres.

— Mina, Jaurdy ! Vous viendrez avec nous en tête, nous dit l'Homme, pendant que les six autres distribuent à la foule des lampes torches issues des caisses.

Nous nous approchons pour en prendre nous aussi.

— Venez.

Sans poser de questions, nous suivons l'Homme vers une grosse porte située d'un côté du dôme. Il appelle les premiers prêts, et attend que ceux-ci le rejoignent. Entre-temps, le grand homme chauve arrive. Une fois que le début de la longue file formée de la foule est devant lui, Il se retourne et se dirige vers la porte.

## **74. Descente**

Au bout d'un certain temps, une longue colonne finit par se former. Quatre des six « gardes du corps » qui distribuaient les lampes torches arrivent et passent devant.

Le grand homme chauve s'approche de la porte, et tend la main. Celle-ci s'ouvre. Il s'en-

gouffre dans le vide noir du couloir suivi des quatre autres avec leurs bâtons.

Nous attendons un moment. Tout à coup l'Homme se dirige vers la porte, et nous fait signe de le suivre. Il crie à la foule de venir. Nous avons chacun une lampe torche. Il n'y a pas de lumière dans le couloir dans lequel nous nous engageons. Cependant, ce couloir est en bon état, et nous le suivons pendant quelques minutes, sans un mot. Puis, un escalier. Nous le descendons. En bas, je remarque des dessins sur le sol, mais surtout, devant moi, la grande porte blindée de plus d'un mètre d'épaisseur, défoncée, éventrée. Je me demande comment les quatre qui nous précèdent ont fait pour ouvrir cette porte. Mais de l'autre côté...

De l'autre côté, ce ne sont que des ruines. Un fouillis de poutrelles métalliques, de morceaux de béton, un enchevêtrement de portes, de cloisons, de plafonds, de câbles, que l'obscurité et les ténèbres ambiantes rendent encore plus inquiétants. Un étroit chemin a été ménagé dans la masse de décombres. L'Homme s'y engage. Nous nous empressons de le suivre, moi en premier, Jaurdy derrière, suivis du reste de la foule. Nous suivons un long tunnel pratiqué dans les ruines. De temps à autre, de longs

fils scintillent dans le noir, barrant des passages sûrement infranchissables. Tout à coup, un trou dans le sol. L'Homme y descend. Dessous, un escalier a été sommairement aménagé. J'y descends. Je balaye le tunnel du faisceau de ma lampe torche. Toujours cette savante construction où se mêlent métal, béton, câbles, ambro-verre. Derrière moi, Jaurdy fait de même.

Encore un trou. Je l'éclaire. Il doit faire au moins quatre niveaux de profondeur. Et sur le côté, un bout de plaque de béton, à peine tenue par deux poutrelles métalliques à moitié fêlées. Je passe. Ça bouge. Ça tient.

Je continue à suivre la lumière de l'Homme devant moi.

Nous arrivons dans une zone où le tunnel est plus large, une sorte de place. Devant nous, un genre de gros cube de béton, avec une ouverture. Un des quatre qui étaient devant nous attend là. Il est tout petit, d'au moins vingt centimètres de moins que moi. Il est habillé dans une tunique grise avec cape assortie, et nous désigne de son bâton de bois fort vieux et fort noueux l'ouverture dans le bloc de béton. Il explique rapidement que c'est le tunnel d'un

monte-charge d'entretien. Nous allons devoir utiliser l'échelle de secours pendant plusieurs niveaux. Le puits est bouché après. Quelqu'un attend en bas. L'Homme s'engage. Je glisse la lampe dans mon sac à dos. Je m'approche de l'ouverture. Là, la cage d'ascenseur est baignée dans une légère lueur, qui permet de voir où l'on met les pieds, mais pas le fond, ni ceux qui sont dans le puits. Je me laisse guider par le petit homme, qui me désigne l'échelle et m'aide à y prendre pied. Je commence la descente, faisant bien attention à mettre les pieds au bon endroit sur les barreaux métalliques légèrement glissants. J'essaye de ne pas penser que je pourrais tomber. Pourtant, je ne suis pas sujette au vertige. Quand même...

Mais je devrais plutôt me dépêcher. Jaurdy se rapproche, et l'Homme s'éloigne. Je ralentis tout le monde. Il faut aller vite, et je ne sais pas dans combien de temps l'air que nous respirons commencera à devenir vraiment irrespirable, ni dans combien de temps nous serons en sécurité. J'accélère. C'est interminable. Depuis la FDM, tout est démesuré. La demi-heure TT est passée si vite ! Et maintenant, les secondes durent des heures...

Finalement, je passe à côté d'une ouverture. La énième, mais là, un très grand homme me tend son bâton métallique étincelant, auquel je

m'accroche pour gagner l'ouverture. Là, l'Homme m'attend. Quelques instants plus tard, Jaurdy arrive. Nous repartons. Toujours un tunnel long, infini, sombre. J'ai repris ma lampe torche. J'éclaire mes pieds. C'est de plus en plus rare de marcher sur des dalles en béton, ou du moins un semblant de sol ou de plancher. Nous marchons dans des décombres, sous des décombres, sur des décombres. C'est à peine croyable que là-dessous, il y ait encore des niveaux intacts.

Je m'arrête brusquement. Devant, il y a le vide. Pas large, de quatre ou cinq mètres, une faille me barre le passage. Je suis l'Homme, en longeant la faille, avec sur ma gauche l'habituelle montagne de gravats, et sur ma droite, cette faille plongeant à pic sur des étages de profondeur. Je plains les gens qui ont le vertige. Ils auraient quand même pu trouver un chemin plus simple.

Je me demande depuis combien de temps nous avons commencé la descente. Une descente aux enfers, ou du moins en passant par les enfers. Ici, les enfers ne sont pas rouges et chauds, mais noirs, très noirs, et froids, inhospitaliers. Je n'ai pas regardé ma montre avant de partir. Je pense à me retourner pour deman-

der à Jaurdy, mais la vue de la faille sur ma droite m'en dissuade.

Plus loin, une grosse plaque de béton d'où dépassent des tiges métalliques est posée en travers de la faille. Nous passons dessus, en évitant de penser à ce qu'implique ce genre de circonstance, pour nous retrouver de nouveau dans un long et sombre tunnel, presque rassurant.

## 75. Incident

L'Homme s'arrête. Je fais encore quelques pas. Il est en pleine discussion avec l'une des deux personnes de devant, un homme enveloppé dans de longues tuniques blanches. Plus loin, je distingue dans la pénombre du tunnel le grand homme chauve.

— Nous avons des problèmes. L'endroit n'est pas stable...

Jaurdy se rapproche.

Tout à coup, un grondement. Le sol tremble. Je trébuche et tombe à genoux. Jaurdy m'aide à me relever. Tout redevient calme. Un bruit sourd. Un craquement. L'homme vêtu de blanc lève les yeux. Le tunnel doit faire trois mètres de hauteur. Un autre craquement.

Soudain, je vois, comme au ralenti, une énorme poutrelle métallique se détacher au-



dessus de moi, d'un côté, puis lentement de l'autre. Elle se rapproche. Je vois sur les visages autour de moi des expressions d'horreur. Seul l'homme vêtu de blanc semble impassible, et regarde consciencieusement le sol, concentré, les mains crispées sur son bâton métallique.

La poutrelle se rapproche, tranquillement. Je n'ai pas le réflexe de partir de côté. De toute façon, il est trop tard. Je n'aurais pas le temps. Elle va bientôt m'écraser. J'aperçois tous les détails, toutes les rugosités, les quelques reflets qui miroitent à la lumière des lampes torches, dont la mienne, qui éclaire le plafond, et maintenant la poutrelle.

Tout à coup, l'homme vêtu de blanc se lève, brusquement, par rapport à la poutre qui descend toujours aussi lentement. Il brandit son bâton, effleurant la poutrelle. Ses lèvres bougent à toute allure, mais aucun son n'en sort. Il a les paupières plissées, il réfléchit. La poutrelle ralentit. Et très vite, remonte, le temps reprend ses droits. Tout s'accélère. La poutrelle s'élève, et va se fracasser à quelques mètres de là.

Je sens une douleur fulgurante dans les côtes. La douleur s'étend, tout le thorax, les jambes, je m'écroule mollement par terre, sur

le sol, puis les bras, les avant-bras, les poignets, les mains, les doigts, puis elle remonte, le cou, la bouche, les joues, le nez, les yeux, puis parcourt toute la longueur de mes cheveux, de leur racine jusqu'à leur pointe. Et l'intensité de la douleur augmente, de plus en plus, et...

...

...

— Mina !

...

— Mina !

J'ouvre les yeux. Il y a une tête devant mes yeux. Qui est-ce ? Je reste quelques temps sans comprendre. Ça y est, je me souviens. Je l'ai déjà vu quelque part. Mais comment s'appelle-t-il ? Je réfléchis. J'ai les idées embrouillées. Que se passe-t-il ? Où suis-je ? Que s'est-il passé après ? Que sont devenus ? Toutes ces questions m'assaillent, je n'arrive pas à me concentrer. Je me sens bizarre. Je suis humaine ! Je me souviens, Elsoich, Sermanio, Sermelarande, et...

— Jaurdy ?

— Enfin, Mina... Ça va ?

Il m'aide à me relever et à m'asseoir. Plus loin, j'entends une foule qui s'est rassemblée. Je fais encore un effort. Oui, l'abri, l'explosion, les failles, le tunnel sombre, la poutrelle, et

l'homme vêtu de blanc. Il n'est plus là. L'Homme est en pleine discussion avec le grand homme chauve. Ils s'approchent.

— Bienvenue parmi nous, Mina. MinA Ser-ti, dit solennellement le grand homme chauve. Je suis vraiment désolé, dit-il en s'asseyant près de moi, bientôt imité par l'Homme et Jaurdy. Je ne tenais pas à ce que cela vous arrive comme cela. Mais cela devait, et cela fut. Vous devez commencer à vous en souvenir. Cela prendra du temps pour tout retrouver.

Effectivement, je me souviens. Avant. Avant Elsoich, avant tout ça. J'étais belle. Je rayonnais de lumière. J'étais vieille, plusieurs siècles, en années Stoiriennes... Et puis aussi la Guerre. La Grande Guerre. Et je me souviens... de ma mort. Il m'a tiré dessus, avec cette arme, ce machin que l'on a revu au musée de l'astroport.

Je demande :

— C'était il y a longtemps ?

— La Guerre des Maîtres ? Oui... Il y a des siècles... Et peut-être des millénaires... me répond avec hésitation le grand homme chauve.

— Alors, ils doivent être tous morts... Tous les autres... Comme moi je suis morte...

Je sens alors un poids dans mon sac et je m'empresse de chercher dedans la broche en ivoire avec les deux anges gravés dessus. Je la

pose devant moi. Je me souviens. Elle lui avait appartenu. Je la connaissais bien. Je l'avais toujours vue portant cette broche dans ses grands et beaux cheveux blond pâle, presque argentés...

— Que sont-ils devenus ? Ont-ils réussi ? Je demande, les larmes aux yeux.

— Ils ont réussi. Les mondes sont dirigés librement. Les tyrannies sont abattues durablement. Tous les mondes sont maintenant libres. Certains sont morts, comme vous, pour que d'autres réussissent... Et tous ces héros restent encore dans les mémoires... Dans toutes les écoles des Grandes Cités, on apprend vos noms, MattaeU FretskA, FlaorA OlkesqA, ErianvaL Es'raD, IaüliaN NigudO, NaomiE Dogt AgiliS, et bien sûr vous, MinA SertI ! Des statues de vous sont érigées sur toutes les places. Vous avez représenté les Mondes Humains dans la confrérie de la Prophétie, vous nous avez sauvés... Du Kaj-IsmalariS, d'où je viens, jusqu'au fin fond de l'EstuaE, ce ne sont pas les dizaines de nouvelles générations qui vous ont oubliée !

— Excusez-moi, je ne voudrais pas déranger, mais je ne crois pas avoir bien saisi tout ce qui vient de se passer. Pour être honnête, je n'ai rien compris du tout, interrompt Jaurdy.

Un silence.

L'Homme se décide à parler.

— C'est une histoire complexe et compliquée. Je n'ai ni le temps ni même le savoir pour tout vous raconter. Je peux cependant essayer de vous résumer la situation... C'était il y a fort longtemps. Mais vraiment longtemps. À l'époque, il y a eu une grande guerre. Les grandes puissances de ces Mondes se sont affrontées. Les différentes civilisations et espèces initiées des Mondes se sont regroupées dans une grande coalition pour essayer de mettre fin à cette guerre et destituer les puissants qui se partageaient le pouvoir depuis plus de cent vingt mille années Stoiriennes. L'une des fidèles alliées des grandes civilisations humaines était MinA SertI. Mais il y avait une chose à laquelle personne ne s'attendait. Ceux qui avaient déclaré la guerre pour prendre le pouvoir, les Cyligiens, disposaient d'une arme redoutable, combinant le pire de ce qui existe dans les diverses facettes de la science. C'est cette arme qui a tué MinA SertI, ainsi que d'autres. Mais certaines victimes de cette arme se sont réincarnées, et se réincarneront, car, selon les prophéties, la création de cette arme a modifié les Mondes dans leur essence même, et la mort provoquée par cette arme ne peut pas être comme une autre mort. Les prophéties disent aussi que ceux qui revi-

vront n'auront de cesse de détruire ce fléau. MinA s'est réincarnée.

— Attendez ! Si je comprends bien, reprit Jaurdy, il y a eu une guerre, dans un monde inconnu de la terre, et certains ont créé une arme magique, et Mina s'est fait tuer par celle-ci, et elle s'est réincarnée ? Et je dois croire ça ?

— Effectivement, lui répondit calmement l'Homme. Vous devez le croire, non pas parce que cela devrait être vraisemblable, mais parce que ce n'est que la pure vérité.

— C'est vrai, Jaurdy. Je le sais. Tout ce qu'ils ont dit est vrai. Je me souviens, maintenant, je réponds.

C'est vrai. Tout s'est passé à peu près comme ça. C'est horrible. Je me souviens de tout, de tout ce qui s'est passé. La guerre...

— Et vous croyez que je vais vous croire ? La magie ? Et puis quoi encore ! s'énerve Jaurdy.

Je me relève.

— Ce que tu appelles et ce que les hommes appellent la magie, n'est que de la science qu'ils ne comprennent pas. Pour les autres, la technologie et la magie ne sont que deux faces de la même pièce, la Science.

— Effectivement, reprend le grand homme chauve en s'adressant à moi. D'après mes

connaissances, vous étiez une *toslab faeas*, un Mage Blanc, spécialisée en *marphoarcheln* ?

— C'est juste.

Je vois à l'expression de Jaurdy qu'il a renoncé à comprendre de quoi il retourne.

— Regarde.

Je me lève, et m'approche de la poutrelle métallique se trouvant plus loin, celle qui a failli me tuer. Lui aussi s'approche.

— Mina ! s'écrie le grand homme chauve. Vous ne devriez pas... Pas dès maintenant...

Je fais comme si je n'avais pas entendu. Je tends les mains en avant. Je me souviens... comment il faut s'y prendre...

La poutrelle s'élève, lentement d'abord, puis de plus en plus rapidement. Une fois en l'air, elle explose au ralenti en minuscules particules grisâtres, puis celles-ci se regroupent pour former un cube gris, qui va se poser en douceur dans un coin.

— J'étais première de ma promotion, à l'école de YnusiS, en *marphoarcheln*. On y va ? dis-je en désignant le tunnel.

— Justement ! Nous avons un problème. Suivez-moi.

Le grand homme chauve passe devant, suivi de l'homme vêtu de blanc. Derrière moi, Jaurdy. L'Homme est resté derrière pour s'occuper du reste de la foule.

## 76. Magie

Après quelques instants, nous arrivons dans un élargissement du tunnel. Là, une petite femme enveloppée dans de grands manteaux noirs qui la rendent presque invisible sur le noir des murs en gravats. A sa main, elle tient un long et fin bâton en bois, presque deux fois plus grand qu'elle. Et à côté d'elle, un démon. Avec mes souvenirs, j'identifie tout de suite que la femme est une Agilienne, un Mage Rouge, spécialiste en démonisme. Je comprends alors ce qu'était la figure géométrique que j'ai aperçue à l'entrée du tunnel. Un pentacle ! Pour invoquer le démon. Celui-ci est une grosse gargouille ocre ailée, avec de grosses mains en forme de pelle.

— Mina, Jaurdy, je vous présente YnrA RowaB, la démoniste de notre équipe. C'est son démon qui a creusé ce tunnel. YnrA, MinA se souvient.

— Heu... Excusez-moi, mais vous ne nous avez pas dit votre nom... demande Jaurdy au grand homme chauve.

— C'est vrai. Pardonnez-moi. On me nomme RifeK KepnaN, je suis un Grand Exécuteur de la Ligue Agilienne. Voici (il désigne l'homme vêtu de blanc) FraD Mel DelsorA, qui est, tout comme YnrA Exécuteur de la



Ligue Agilienne. Et l'homme chargé de vous contacter se nomme Stephan Selgalo.

— Et la « ligue Agilienne », c'est censé représenter quoi ? demande Jaurdy.

Ignorant sa question, RifeK continue :

— Le problème est que sur son chemin, le démon a trouvé une grande et profonde faille. Il a essayé de la contourner, mais les éboulements sont trop fragiles. Vous avez vu ce que cela a provoqué. C'est trop dangereux. Seul l'art de la *marphoarcheln* peut nous tirer de ce mauvais pas.

— Mais, vous n'avez pas un spécialiste avec vous ? je demande, espiègle.

— Si, FraD, mais il n'est que *reignseis faeas*. Vous vous y connaissez mieux que lui...

Je le soupçonne de me demander ça pour d'autres raisons que celles qu'il invoque. Mais je ne crois pas que ce soit le moment de marchander. Je passe devant, et me dirige vers le bout du tunnel, vers la faille. Jaurdy me suit de près, lui-même suivi par les autres. Une fois à la faille, je me concentre, et les bras croisés, je récupère diverses particules métalliques et en forme une grosse passerelle en travers de la faille, avec des rambardes pour ne pas tomber. Je suis quand même plus efficace qu'un démon en matière de sécurité. Je prends la main de Jaurdy, et nous nous plaquons sur le mur pour

laisser passer le démon, qui poursuit son œuvre, en creusant bêtement dans la masse de métal et de béton le tunnel nous menant aux derniers niveaux.

— Tu m'expliqueras tout ça plus tard ? me demande Jaurdy, inquiet d'être confronté à une situation qu'il ne maîtrise pas.

— Bien sûr.

Je me penche au-dessus de la rambarde de ma passerelle et je regarde l'abîme profond qui s'étend dans le noir sous moi. Je prends dans ma main la broche en ivoire. Je la garde longtemps dans les mains. Je pleure. Ils sont tous morts. Mes amis, mes ennemis, et même les autres. Enterrés sous des tonnes d'heures, de jours, d'années, de siècles... Le poids du temps les broie et les réduit à de simples souvenirs. Et moi, je vis, je pleure, je souffre... On ne devrait jamais vivre plus longtemps que les autres... Il faut que j'oublie, que je continue ma seconde vie... Il y en a qui comptent sur moi, ici. Jaurdy et les autres... Alors je lâche la broche. Je la suis longtemps des yeux. FlaorA OlkesqA... Puis, la broche disparaît. Je me relève, toujours les larmes aux yeux. Jaurdy me serre dans ses bras.

— Moi, je suis là, et je ne t'abandonnerai pas. Je ne comprends pas ce qui se passe, mais

je te promets de tout faire pour que ça se passe bien.

Je le regarde, étonnée. Il me prend par la main, et m'entraîne plus loin dans le tunnel. On entend derrière les bruits que fait la foule. La colonne a repris sa marche.

## **77. Descente (suite)**

Nous suivons de loin le démon qui dégage avec une efficacité déconcertante un passage, de niveaux en niveaux, vers le fond. De temps en temps, RifeK ou FraD aident YnrA et son démon à créer des passages plus accessibles à la foule. Et nous, nous rajoutons de temps à autre notre touche personnelle. Car, bien qu'ils fassent partie de je ne sais quelle ligue (tiens, il faudrait que je leur demande ce que c'est), ils sont loin de savoir comment un Sermelaran-dien moyen est empoté, maladroit et obèse sur les bords. Les pauvres, eux qui sont habitués à marcher calmement, ou à ne pas marcher du tout sur les trottoirs automatiques, sont obligés, sous peine d'une mort quasi certaine, de suivre cette longue marche forcée. Obligés de marcher vite, presque de courir par endroits, de peur que l'air se raréfie, et que des gaz toxiques les asphyxient. Je me demande où en sont les derniers de la colonne. A propos, en parlant d'air, je n'ai pas remarqué de change-

ment véritable, je n'ai pas de difficultés à respirer. J'en parle à Jaurdy. Lui non plus. Je continue à réfléchir. Et je réalise. Apparemment, l'équipe de la ligue machin chose est composée de diverses personnes, pratiquant chacune l'un des Arts Oubliés. Et je suppose qu'entre eux, il doit bien y avoir un mage blanc, un spécialiste des enchantements, qui puisse modifier la composition chimique de ce qui nous entoure...

J'en fais part à Jaurdy.

— Si tu veux mon avis sur la question, Mina, je pense, malgré mes connaissances relativement minimales, que si cela ne tenait qu'à nos capacités, tout se serait passé autrement. Je ne sais pas si tu as remarqué, mais les coïncidences se sont multipliées depuis quelques mois, et maintenant, tous les membres de la heu... « Ligue Agilienne », je crois... ont l'air d'être résolus à un fatalisme... comme si tout devait se passer comme ça...

La Ligue Agilienne. Voilà. Maintenant, je réalise. Agilienne. RifeK a dit qu'il venait d'Is-malariS. Tout cela a rapport à une planète et à une cité qui a eu son rôle à jouer dans la Guerre des Maîtres...

Pour en revenir à Jaurdy, je crois qu'il a raison. Je me souviens, il m'avait déjà fait la remarque, quand on avait libéré Malio, et lors de

la rencontre dans le jeu vidéo avec... Stephan, je crois, qui nous avait dit que... « Cette fois, il ne pourrait pas nous aider ».

— Une fois en bas, je crois qu'il faudra leur demander des explications. Tu as raison, Jaurdy. Il y a beaucoup de choses que nous ignorons.

Nous continuons de descendre. Je reste plongée dans mes souvenirs. Tout à coup, un grand grondement. Comme si tout ce qu'il y avait au-dessus de nous s'effondrait. Nous nous immobilisons. Plus rien. Nous continuons.

## **78. Le bout du tunnel**

Nous arrivons au bout du tunnel. Un escalier s'ouvre dans le sol. Nous descendons. Il est en état. Dans ce niveau, tout est presque intact. Souvent, les plafonds sont éventrés, et évidemment, plus aucune lumière de marche. Sinon, on arrive encore à reconnaître des couloirs, et des salles. La plupart sont barrés par des filaments lumineux. Nous suivons le parcours dessiné par les faeas (ce qui signifie pour le Terranan de base un « magicien »). Nous descendons encore quelques niveaux. Nous traversons d'énormes portes blindées, éventrées par le démon d'un ridicule coup de

patte. Au fur et à mesure, les niveaux paraissent de moins en moins abîmés.

Nous finissons par passer de grands sas. Ils ont l'air intacts. Encore quelques pas, et nous rejoignons le groupe de tête. Le démon n'est plus là. Les *faeas* nous indiquent la porte d'une grande salle, qui sera le centre de vie de l'abri durant la demi-dizaine de jours qu'il nous reste à vivre ici.

Nous y allons.

Une grande salle. Tout de même rien à voir avec le dôme. Des sièges à divers endroits. Un salon, une salle de loisirs. Nous prenons place à un endroit.

Au bout d'un long moment, on annonce que tout le monde est arrivé. Quelques morts. Pas trop. Les sas ont été refermés. Les niveaux inférieurs sont capables de vivre en autarcie pendant plusieurs années Stoiriennes.

Des repas sont distribués. Plus tard, les lumières s'assombrissent. Nuit. Jaurdy m'entraîne vers une petite pièce où je l'aide à amener un canapé du salon. Nous dormons ici.

Les lumières s'éclaircissent. Elles nous réveillent. Jour. Nous retournons dans le salon. On distribue des petits déjeuners. Nous man-

geons. Les gens s'ennuient. Il n'y a pas beaucoup de choses à faire dans ce genre d'endroit. Nous avons repéré certaines personnes pianotant sur un Pocket-TöS, sûrement leur journal intime, ou leur autobiographie. D'autres discutent ensemble, d'autres jouent à des jeux divers pour essayer de passer le temps.

Nous discutons. Jaurdy se demande si les *faeas* peuvent nous expliquer un peu comment le monde sermelandien fonctionnait. Je me dis que je pourrais peut-être aussi essayer d'en savoir un peu plus sur l'histoire de mes parents. (Enfin, sur l'histoire de Thomas et Lymi Tirits.) Nous nous levons. Où sont-ils ? Nous les cherchons longtemps.

## 79. Explications

Enfin, nous trouvons l'Homme, Stephan, si je me souviens bien. Il est assis dans un fauteuil, et reste immobile, les yeux ouverts, contemplant la foule qui s'ennuie en contrebas de la corniche d'un petit salon où il s'est installé.

— Excusez-moi, dit timidement Jaurdy, monsieur ?...

— Appelez-moi Stephan. Que voulez-vous savoir, Jaurdy ?

— Je me demandais, avant que tout soit oublié, si vous pouvez nous raconter comment

fonctionnait le système elsoichien. Vous nous avez toujours donné l'impression que vous en savez beaucoup plus que nous...

— Effectivement. Vous voulez que je vous parle de Sermelarande ? Bien. Votre cité est un véritable exemple. Un exemple de planète-prison que presque toutes les planètes des Colonies Terrestres ont suivi après la fin des guerres coloniales.

« C'est une planète prison, car elle enferme les gens dans des cages desquelles ils ne peuvent sortir. Les gens n'ont aucune culture. Ils ne sont pas particulièrement plus bêtes qu'ailleurs, mais on ne leur donne pas les moyens de réfléchir. On dit aux gens « Ne croyez que ce que vous voyez. Ne faites confiance à aucune parole. » Les gens sont martelés par ce genre d'idéaux pendant toute leur scolarité, chez eux, partout. Toujours ne croire que ce que l'on voit. Et que voient-ils ? Ils voient ce que l'on veut qu'ils voient. Le système médiatique est très bien organisé. Il existe des chaînes publiques, qui passent le message des États. Et en dehors, il existe les chaînes d'informations privées. Naturellement, on a plus confiance dans les secondes. Mais, pour chaque information envoyée à ces chaînes, des agents automatisés informatiques envoient à toutes les chaînes plus d'une cin-



quantaine d'articles donnant une autre version des faits. Le tout arrivant à peu près simultanément, il est impossible de savoir, face à toutes ces informations contradictoires, laquelle est la bonne. De fait, tout le monde croit aux communications gouvernementales. C'est une censure par l'excès. On noie le bon dans le trop-plein de médiocre et de faux. Les rares publications littéraires fonctionnent sur le même principe. Pour chaque best-seller dénonçant telle ou telle injustice, des ordinateurs vont sortir des centaines de succès littéraires ne racontant rien d'offensant pour le gouvernement, mais écrits de façon à plaire beaucoup plus au grand public que le premier.

« Et dans tout ce que le gouvernement fait passer, que dit-il ? Il ne parle que de violence, d'insécurité, de crimes, de jugements, de peines, de condamnés, d'innocents... Il ne se passe pas une semaine sans que l'on ait une nouvelle loi, pour lutter contre telle ou telle forme de violence. Tout est fait pour plonger les gens dans un climat de peur. De même que l'éventail des systèmes de sécurité. Les Portails de Sécurité qui sont obsolètes depuis longtemps, les caméras de vidéosurveillance, et les micros mal dissimulés un peu partout, ainsi que le SRPPE, ne sont que des moyens supplémentaires pour forcer la population à avoir

peur de l'insécurité. On condamne les innocents, on innocenté les coupables. Les coupables sont engagés à la récidive, pour augmenter la pression et le climat de peur. Les innocents sont condamnés pour servir d'exemples. Les véritables criminels achètent bon marché des systèmes au SRPPE pour passer inaperçus. Cependant, il n'est bien évidemment pas question de les laisser s'opposer au gouvernement. C'est là qu'interviennent les QUEEN, pour QUartier d'Enfermement des Éléments Négatifs. C'est le SRPPE en plus évolué, qui contrôle vraiment la situation. Généralement, les vrais criminels sont suivis à la trace grâce à des émetteurs cachés dans le matériel vendu par le SRPPE. Ils possèdent des moyens d'infiltration électronique de grande puissance, ce qui leur permet généralement de se passer de systèmes de surveillance. Vous ne connaissiez pas tous ces risques. Vous ne pouvez pas deviner tout le travail que nous avons dû faire pour que vous puissiez mener à terme vos différentes expéditions illégales.

— C'est pour ça que Malio a été retenue plus de temps que la normale dans le centre policier d'où nous l'avons délivrée ! s'exclame Jaurdy, visiblement énervé qu'on l'ait aidé sans lui demander son avis.

— En effet, reprend Stephan. Et ce système de la peur que je viens d'évoquer sert à contenir les gens et à les contraindre à certaines occupations, pour éviter qu'ils ne fassent trop de choses en dehors des intérêts du véritable gouvernement. Je dis véritable, car les États Sermelarandiens, ainsi que leurs conseils et autres ne sont que des marionnettes, qui seront assassinées si elles ne suivent pas à la lettre leurs instructions. De toute façon, essayer pour eux d'informer le reste de la population sur cette corruption et ce chantage ne sert à rien, des dizaines de nouvelles contradictoires fuseraient à nouveau, donnant des explications toujours plus fausses et plus vraisemblables. Le véritable gouvernement est le KING, pour Kontrôle de l'Information Nationale et Générale. Ce sont eux qui contrôlent tout, via le réseau ultranet. Ce réseau est une véritable trouvaille. Au commencement, c'était un gigantesque réseau global, l'IGN pour Inter-Global-Network. Il était le lointain successeur des réseaux terriens. Mais sur Elsoich, et bientôt sur un grand nombre de planètes terranannes, ils ont créé ce réseau ultranet, qui monopolise l'information et qui est, au niveau de sa structure, comme je vous l'ai déjà dit, verrouillé de l'intérieur. Mais en plus des *Maîtres du Monde*, le système KING est un cercle vicieux. Il comporte une

caste d'aristocrates dans la population sermelarandienne. Ils disposent même d'une ville secrète pour eux seuls. Pourquoi pensez-vous que toute une partie de la campagne a été épargnée ? Selmanio, préservé pour des raisons écologiques ? Bien sûr que non. L'écologie n'a jamais été une préoccupation majeure des hommes égoïstes vis-à-vis d'une nature qu'ils détestent, car c'est elle qui les fait vivre. Au-dessous de vos champs verdoyants, Mina, il y a un énorme complexe technologique qui est la demeure de la minorité qui dirige la planète. La plupart de ces privilégiés n'ont jamais vu la lumière du jour. Ils choisissent des Maîtres. Mais ces Maîtres ne peuvent faire ce qu'ils veulent, car ils peuvent être à tout moment remplacés par d'autres aristocrates. Le Maître ne peut donc faire que ce qui va dans la ligne de la politique que décide cette minorité. Votre père, Jaurdy, était un peu différent. En exploitant le système économique, il avait réussi à s'imposer chez les aristocrates, qui s'étaient empressés de le nommer Maître, espérant le destituer au plus vite pour s'en débarrasser. Mais il les a docilement servis, ce qui fait qu'il a pu rester aussi longtemps.

« Et tout est fait pour forcer les gens à rester dociles au travail. On respecte ceux qui veulent évoluer grâce à un système de mérito-

cratie. Effectivement, on leur donne un poste plus rémunéré, mais avec deux fois plus de travail. Les gens peuvent monter dans la hiérarchie, on leur donne toujours plus d'argent, et ils ont toujours plus de travail à faire. Et jamais ils ne pourront atteindre un véritable poste à haute responsabilité, ceux-ci étant réservés aux moins bons des Aristocrates.

« Car de toute façon, les Sermelarandiens ne seraient pas vraiment capables de gérer économiquement leur affaire. Dans le système scolaire, ils apprennent à se valoriser, ils sont tous premiers de la classe. On leur apprend juste ce que l'on doit savoir pour utiliser un système informatique, et on leur répète de ne croire qu'à ce qu'ils voient. A part cela, aucun n'est capable de réfléchir vraiment au fonctionnement d'un système économique basé sur les échanges interplanétaires, comme ici. C'est pourquoi, il faut que ce soient des Aristocrates qui dirigent les entreprises, pour que celles-ci puissent rester viables. Selon une étude réalisée par les Confrères d'AgiliS, il y a une cinquantaine d'années Stoiriennes, un Sermelarandien sur six n'était pas capable de placer Sermelarande sur une carte, alors que pourtant la ville recouvre quasiment tous les territoires non immergés de la planète.

« De plus, il faut éviter que ces dociles moutons se révoltent. D'anciennes expériences parlent de systèmes totalitaires où le niveau de vie des habitants est maintenu si bas qu'ils vivent éternellement dans le besoin et dépendants du système. Mais être dans le besoin peut donner envie de se révolter contre cette énorme machine qui attribue un destin à chaque être. Alors on a décidé, au contraire, d'offrir tout ce qu'il peut imaginer au Sermelarien. Car il est plus facile pour un homme de se révolter contre ce qui le rend malheureux que contre ce qui le rend heureux. Le malheur est considéré comme une maladie. On essaye de soigner le malheur. On offre aux Sermelariens tout ce qu'ils veulent.

« Mais vous savez bien que l'on n'a rien sans rien. A Sermelariende comme ailleurs. C'est pourquoi, on a pris tous les plus pauvres, et on les a enchaînés dans les plus profonds sous-sols de Sermelariende. Les prolétaires. Ce sont eux qui produisent tout, qui travaillent pour les Sermelariens.

« On a divisé la population sermelarienne en trois castes selon certaines caractéristiques. Les plus faibles sont abrutis. Ils n'ont pas la moindre éducation, ils ne savent qu'à peine qu'il y a mieux au-dessus d'eux. Ils sont condamnés à l'esclavage. Cependant, ils

peuvent évoluer. A tous ceux qui émettent le souhait de connaître une vie meilleure, ou de se révolter contre cet esclavage, on permet de vivre chez les plus pauvres des Sermelariens *normaux*. Ce sont des soupapes de sécurité. Et généralement, leur égoïsme fait qu'une fois dans un système qui leur convient mieux, ils oublient toute envie de se rebeller contre quoi que ce soit. Les *normaux*, s'ils veulent assouvir leurs ambitions de pouvoir ou de domination, peuvent devenir des privilégiés. Comme votre père, Jaurdy. C'est ainsi que tout est fait pour que chacun se sente à sa place, et ne puisse imaginer sa place ailleurs dans la société que là où il est. Cependant, les plus demandeurs peuvent évoluer, ou régresser, s'ils le veulent. C'est un système de régulations combinant plusieurs solutions pour permettre à la société sermelarienne de ne pas éclater. Le manque d'éducation pour les prolétaires ; l'abrutissement lié aux informations empêchant les *normaux* de réfléchir sur eux-mêmes ; l'illusion du pouvoir offerte aux privilégiés. Elsoich est une vraie utopie du totalitarisme. Ici, personne ne peut s'opposer, car il y a des moules pour chacun, les dominés, les indépendants, les dominants. Ce ne sont même pas les dominants qui dirigent. Tout est régi par le système dans son ensemble. Le libre ar-

bitre des humains n'existe pas, car, quoi que l'on sache, les gens sont conditionnés selon leurs éducations à ne pas essayer de s'améliorer, mais ils doivent ne pas régresser. Tout doit perpétuellement rester pareil. La stabilité totale.

— Et si jamais les gens ont envie de changer le monde, ou de montrer aux autres comment passer d'une de ces *castes* à l'autre ? je demande.

— Le but du QUEEN. Ils recherchent tous ceux susceptibles de remettre en cause les principes de stagnation de l'évolution. Une fois en QUEEN, ces gens sont pour la plupart assassinés, avec des méthodes très simples. D'autres sont gardés comme cobayes pour différentes recherches scientifiques. C'est d'ailleurs l'un des paradoxes de la société sermelarandienne, où toutes les recherches ont depuis longtemps été interdites, au nom du principe de stabilité. On se contente de recommencer éternellement à l'identique, de reproduire les mêmes erreurs, mais au moins, rien de nouveau. La peur éternelle de l'inconnu. Et les seules recherches scientifiques sont réalisées dans le cadre de l'organisme veillant à la sauvegarde du principe de stabilité, et les recherches sont orientées de façon à trouver de



nouvelles façons d'obliger les gens à ne pas évoluer, dans quelque sens que ce soit.

« Ici, à Sermelarande, ce n'est pas comme dans toutes ces anciennes histoires de science-fiction, dont vous connaissez peut-être quelques vestiges. Ici, pas de dirigeant mégalomane, personne ne veut ni ne peut vraiment diriger tout le monde, personne ne veut créer une élite de gens triés selon un quelconque caractère de peau, de force, ou plus rarement d'intelligence. Ici, on n'interdit pas l'accès au passé, ni l'accès à la culture. On empêche les gens de réfléchir, non pas en leur enlevant les données sur lesquelles ils peuvent se baser, mais en leur en donnant plus qu'ils ne peuvent le supporter. Les dirigeants sont dirigés. Les castes ne sont pas verticales, de la plus haute à la plus basse. Nul n'est désigné comme meilleur qu'un autre. Chacun croit appartenir à la meilleure caste. Les uns pour leur travail, d'autres pour leur liberté, et d'autres encore pour leur pouvoir. Mais ils sont tous sur un pied d'égalité, et quand surgit une catastrophe comme celle-ci, rares sont les épargnés, peu importe la caste à laquelle ils appartiennent.

« J'espère avoir éclairé un peu plus votre lanterne. C'était un système effroyable. Il n'y a plus de système. Excusez-moi, mais j'ai beaucoup à faire.

Sur ce, il se lève, et nous laisse plantés là dans nos pensées. Je me lève pour le suivre, voulant un peu plus d'informations sur mes parents. Mais il a déjà disparu. Jaurdy est encore en train d'essayer de comprendre tout ce qu'il vient d'apprendre. Nous redescendons. Nous retrouvons une place dans l'un des salons. Nous ne disons rien.

## **80. Écriture**

Il nous reste encore trois ou quatre jours avant que nous puissions remonter. Je décide d'écrire tout ce qui s'est passé, depuis le début. Cela prend beaucoup de temps. De temps à autre, je demande des conseils à Jaurdy, pour qu'il me donne son point de vue, ou qu'il m'aide à me souvenir de certains passages. Pendant ce temps, il reste muré dans son silence. Tout ce qu'il vient d'apprendre sur cette société qu'il haïssait, mais pour laquelle il est conditionné est un choc pour lui. Si je ne me souvenais pas d'Avant, je pense que j'aurais réagi comme lui.

## **81. Du temps**

Le temps paraît au premier regard comme une mécanique implacable et absolue. Nombre

d'appareils et d'expériences permettent de se rendre compte de sa régularité.

Pourtant, en passant outre ces considérations rationnelles, on peut se rendre compte que le temps est tout à fait relatif à la personne qui le ressent. En effet, le condamné au tribunal peut trouver le temps très long avant sa sentence, alors que quelqu'un se trouvant au même moment en train d'accomplir sa passion peut trouver que le temps se sera écoulé trop rapidement. Cependant, un appareil de mesure quelconque prouve que la durée est identique.

*Grandes questions hérétiques*, Reivich Faeas LogaS, 62932, Grande Bibliothèque d'IsmalariS.

## 82. Écriture (suite)

C'est long, un jour. On dit que le temps est relatif à celui qui le vit. Je m'ennuie. Comme pour me narguer, le temps se ralentit, s'étire. J'écris. Même écrire devient long. Tout le monde s'ennuie peu à peu. Beaucoup dorment, d'autres restent immobiles et silencieux, à la façon Jaurdy. D'autres font comme moi, ils écrivent ou dictécrivent grâce à des systèmes de reconnaissance vocaux informatiques.

Quant aux *faeas*, on ne les voit que très rarement. J'essaye de temps à autre d'en attraper

un pour avoir des explications sur mes parents, mais ils m'échappent toujours. Je ne sais pas ce qu'ils font. Et Jaurdy n'est plus en état de faire quoi que ce soit. Enfermé dans son silence, si ses paupières ne battaient plus régulièrement, scrutant un point inexistant perdu à l'autre bout de la pièce, on pourrait croire qu'il est mort.

### 83. Retour

Nous partons. Les quatre jours se sont écoulés. Les *faeas* nous ont appelés et rassemblés dans le grand salon. Ils ont dit que selon leurs prévisions, l'air est de nouveau respirable. Nous pouvons désormais remonter pour appeler une navette qui viendra nous rechercher. L'état de Jaurdy ne s'est pas amélioré. Il ne le montre pas, mais il doit être fortement perturbé parce qu'il s'est fait manipuler sans le savoir. Il n'a pas assez d'expérience pour savoir que l'on ne sait que rarement les véritables raisons de nos actes, et que le libre arbitre est en voie de disparition. Nous reprenons le chemin de la remontée. Je tire Jaurdy vers l'avant et me débrouille pour que nous nous retrouvions juste derrière les premiers *faeas*. Les sas se déverrouillent dans un grand fracas. Nous retrouvons l'obscur tunnel que nous avons emprunté. J'allume l'une des lampes torches qu'ils

nous ont redistribuées. Je la donne à Jaurdy, qui l'accepte sans rien dire. J'en allume une pour moi, et je traîne Jaurdy dans le tunnel.

Au bout d'un certain nombre de niveaux, le tunnel s'est effondré. Le démon de YnrA reprend du service. C'est impressionnant de le voir, même pour moi, avec ses grandes pattes tranchantes, découper, défoncer, creuser, consolider, sécuriser le nouveau tunnel. Je donne de temps à autre de petits services, contente de pouvoir à nouveau faire usage de mon savoir. Il faut combler des failles, ou supprimer quelque morceau métallique que le démon avait négligé, jugeant les humains suffisamment intelligents pour s'en méfier. Pauvre démon. Il est trop habitué à fréquenter des milieux bien éduqués. Il ignore sûrement que les objets contondants n'existent plus à Sermelaraude, tout étant fait pour conserver le risque zéro. Alors je répare ses erreurs, et fais en sorte que les Sermelarandiens se sentent presque aussi à l'aise dans ce tunnel que dans un couloir d'une gare de mécap'.

Quant à Jaurdy... Il paraît effondré. J'essaye à plusieurs reprises de lancer la conversation, mais il abrège du mieux qu'il peut. Alors je le prends par la main et le serre contre moi. Il

faut que tu comprennes. Tout ceci n'est que du passé. Il n'existe plus que dans les souvenirs. Dans *tes* souvenirs. Il ne vit que grâce à ce souvenir. La meilleure façon de détruire un souvenir, c'est de l'oublier, ou du moins, de ne pas y penser. Tu fais tout le contraire, Jaurdy ! Tu rumines cette pensée depuis cinq jours ! Plus tu y penses, plus cette pensée t'obsède ! Mais comment lui faire comprendre cela ? Est-il capable d'oublier le système dans lequel il vit depuis toujours, le système qui l'a élevé, le système qui l'a conditionné ? Pour peut-être la première fois de ma vie, je commence à douter de lui. Je commence à me rendre compte qu'il n'est pas si *invulnérable* que cela. Mais ce n'est plus grave. Car maintenant, à mon tour, c'est moi qui peux l'aider. Maintenant que j'ai plusieurs siècles d'expérience derrière moi, je crois que je peux tenter de m'occuper du génie de Sermelarande.

Nous nous rapprochons de plus en plus du grand dôme. L'air a un goût bizarre. On sent qu'une modification légère s'est produite.

## **84. Ordinateur pas être content**

Nous arrivons enfin dans le dôme. Partout, les failles se sont agrandies. On entend un grand bruit sourd. Cela doit provenir des

énormes systèmes de renouvellement de l'air qui brassent les gaz pour nous permettre de respirer de l'air plus potable. D'ailleurs, au fur et à mesure que le temps s'écoule, on sent de moins en moins la différence avec de l'air normal. Preuve que ça marche. Ou peut-être est-ce nous qui nous nous habituons ?

Les *faeas* ont rétabli la lumière. La foule s'installe, s'organise. Il faut maintenant attendre qu'une navette vienne nous rechercher.

RifeK s'approche de nous.

— Mina. Je voudrais vous parler. Suivez-moi. Non, dit-il en s'adressant à Jaurdy qui faisait un pas en avant, je ne crois pas qu'il sera nécessaire que vous veniez.

Je le suis, en jetant un regard en arrière à Jaurdy, qui reste planté là.

Il m'emmène dans un coin écarté.

— Nous avons un problème, Mina. Il nous faut désormais appeler un vaisseau. Cependant, le système de communications avec l'extérieur ne fonctionne pas...

Il s'approche d'un terminal informatique, pianote quelques mots de passe et autres codes. Ensuite, il démarre un logiciel client de communication à longues distances. Le ser-

veur lui retourne un message d'erreur. « ERROR x257 : MAUVAISE COMMUNICATION AVEC UN PERIPHERIQUE EXTERNE. » Je pense qu'il n'arrive pas à comprendre les signaux de l'antenne. Je prends en main l'ordinateur, et effectue différents tests pour vérifier la provenance du problème. Rien à faire. Il n'arrive pas à dialoguer avec l'antenne.

— Peut-être qu'un câble a été rompu ?

— Non. Du moins, ce serait fortement improbable, me répond RifeK. Les câbles de communication entre le dôme et les niveaux inférieurs sont bien restés intacts après que la plus grande partie de l'abri se s'est effondrée. Ils sont surprotégés, peut-être plus encore que les réfugiés de l'abri.

— Alors l'antenne ?

— Elle est située sur le haut de l'abri. Normalement, elle ne risque rien. Mais c'est la partie la plus vulnérable du système.

— Il va falloir aller vérifier.

Nous nous levons. Il éteint le terminal. Il va prévenir Stephan. Il revient. Nous nous dirigeons vers la rampe qui court le long des parois du dôme et qui remonte vers la surface.

Nous arrivons presque au niveau des sas donnant sur l'extérieur. Là, sur la gauche, se



découpe une petite porte que je n'avais pas remarquée à mon arrivée. J'avais d'autres préoccupations. RifeK tend sa main droite vers la serrure de la porte. Un cliquetis. La porte s'ouvre. Il marmonne des mots incompréhensibles.

« *Lamyza lar por MaearL ol imat byze.* »

Sûrement une incantation quelconque. Des raies lumineuses partent violemment de lui et viennent heurter les murs du couloir. Elles sont de plus en plus nombreuses. Une lumière intense illumine le couloir, et, cette lumière provenant de nulle part et de partout, efface toutes les ombres sur son passage. Nous avançons.

— Pourquoi ne voulez-vous pas que Jaurdy vienne ?

— Je crois qu'il n'était pas vraiment prêt à recevoir toutes ces informations. Il vaut mieux le laisser tranquille.

Une porte. RifeK tend la main. Rien ne se passe.

« *Lamyza lar por MaearL prasyza alomyz leq elrap.* »

Un crissement. Rien. Toujours rien.

— Attendez. J'essaye.

Je tends les deux mains vers la porte. Je me concentre, jusqu'à sentir les particules de métal

de la porte sur la paume de mes mains, comme si je touchais la porte. Quand je me sens prête, j'écarte lentement les mains. Les deux vantaux de la porte auraient dû suivre le mouvement de mains.

— Cette porte est vraiment bloquée.

Je tends une main vers la porte. J'essaye de sentir dans ma main tous les atomes qui donnent les couleurs de la porte. Je referme ma main, lentement. Un flot de particules vient s'y loger. J'ai rendu transparente une partie de la porte. Derrière, on ne voit qu'un tas de gravats. Tout s'est écroulé.

— Il faudrait tout dégager.

« *Lamyza lar por MaearL prazyza famyz dol hela dima LeA.* »

— Restez derrière moi, Mina.

Je m'exécute. Il avance. Lentement. Il s'approche calmement de la porte. On entend un sifflement. On voit la matière de la porte partir littéralement en fumée. Il continue à avancer. Cela forme une sorte de bulle autour de lui qui dissout la matière sur son passage. Nous avançons ainsi.

Nous ressortons des débris. Nous sommes dans une salle ronde, au plafond plus haut que dans le couloir. Apparemment, c'était une partie du plafond qui s'était écroulée. Là, il est

plusieurs fois renforcé par des arcades métalliques. Cependant, les vibrations ont aussi été ressenties ici. Des fissures sont visibles. Au centre, trône une grosse antenne composée d'un grand nombre de tiges métalliques dont certaines sont un peu tordues. Dans un caisson de protection, un terminal informatique. Je m'en sers pour interroger l'antenne. Il n'arrive pas à la contacter. Je vérifie les câbles. Ils n'ont plus de protection du terminal à l'antenne. Une grosse pièce métallique est tombée dessus et les a sectionnés.

Nous réparons cela du mieux que nous pouvons. Le terminal donne une réponse positive. Normalement, tout devrait marcher. Par acquit de conscience, je pense à lancer un check-up complet, puis je me souviens qu'avec une quinzaine de niveaux détruits, le nombre de systèmes informatiques endommagés ou manquants doit être énorme.

Alors nous repartons. Nous suivons le tunnel creusé par le bouclier de Rifek, le couloir illuminé, et nous retournons dans le dôme. Nous redescendons.

## **85. Expériences**

Nous descendons sur la rampe d'accès en spirale qui permet d'accéder au dôme.

— RifeK, je voulais vous demander, qui étaient Thomas et Lymi Tirits ?

Il a une hésitation.

Il se décide cependant à parler.

— Votre mère, du moins dans cette vie, était une scientifique du QUEEN. Vous savez ce qu'est le QUEEN ?

— Stephan me l'a expliqué.

— Elle faisait des recherches en secret, pour le compte du QUEEN, sur le procédé althéobarique, qu'elle avait découvert par hasard. C'est ce procédé qui a provoqué la destruction d'Elsoich. La Ligue Agilienne a été créée il y a plusieurs siècles, pour surveiller les recherches de ce procédé sur les différentes planètes humaines. Car nous nous sommes rendus compte que les cataclysmes comme celui qui vient de se produire surviennent généralement sur des planètes où on étudie ce procédé. Les confrères d'AgiliS, une organisation chargée d'infiltrer entre autres les milieux terranans, ont pris contact avec votre mère pour en savoir plus sur ses recherches. C'était votre... père. Les recherches étant allées trop loin, les Confrères d'AgiliS demandèrent à Lymi Tirits de détruire tous ses travaux. Mais ils furent repérés, et durent aller se cacher. Vous savez comment ils sont morts. Un accident.

« Mais les recherches ont continué. Sans que nous le sachions. Nous l'avons appris trop tard. Il fallait évacuer la planète. Voilà.

Et il repart en marchant plus vite qu'avant. Apparemment, il a l'air agacé par ma question. Comme si le fait que la catastrophe ait eu lieu était un échec pour lui. Ils ont quand même réussi à sauver la population sermelarandienne !

## **86. Les trois soleils de Sermelarande**

En bas, je retrouve Jaurdy pendant que les *faeas* envoient des messages de secours à des vaisseaux pour venir nous chercher.

Stephan s'adresse à tout le monde :

— Nous avons réussi à contacter un vaisseau en orbite autour d'Elsoich, le *Dragon Supérieur d'Elmes*. Une navette va nous être envoyée dans quelques heures. La fin de votre calvaire approche !

Les heures passent de plus en plus lentement.

Stephan donne le signal du départ.

On vérifie que les ouvertures extérieures des sas de sécurité ne sont pas obstruées par des gravats. Elles le sont. Les *faeas* sortent.

Les sas s'ouvrent. Nous nous engageons. Nous sommes dans les premiers.

C'est indescriptible. Nous avons face à nous une vaste étendue de gravats, recouvrant tout jusqu'à l'horizon, d'une hauteur égale. Nous n'avons rien à dire, et tout à regarder.

Un champ de ruine.

Un terrain de bataille.

Un désastre, une calamité, une catastrophe...

Seuls, derniers rescapés du fléau, les trois soleils de Sermelarande resplendissent, au milieu d'un ciel d'un bleu-vert éclatant. Ils sont enfin libérés, visibles pour tous, maintenant que l'obscur nuage rouge créé par les hommes a disparu, pour laisser aux astres la pleine possession des cieux. Bien qu'il y ait encore cette couche superficielle de gravats, la nature a repris ses droits, Elsoich a été purifiée.

Et là, non loin des trois soleils, un point lumineux grossissant. Je le désigne à Jaurdy, mais il est déjà captivé par le spectacle. Le point grossit, grossit... Et scintille de mille feux. Il fonce sur nous à grande vitesse. La na-

vette. Un immense engin oblong, entièrement chromé, étincelant, lumineux, se stabilise au-dessus de nos têtes. La petite foule ébahie regarde en silence une ouverture se dessiner dans le fond. Une plate-forme descend à notre rencontre. Au bout de plusieurs minutes TT, elle arrive à quelques mètres du sol. Nous nous rapprochons de l'endroit où la plate-forme est descendue, à quelques dizaines de mètres de nous.

## 87. Navette

Sur la plate-forme, un petit groupe de personnes. Les *faeas* s'adressent à elles. La foule commence à monter sur la plate-forme. Au bout d'un moment, celle-ci remonte, guidée par des rayons lumineux de la navette.

La plate-forme fait plusieurs allers-retours pour emmener tout le monde.

Nous montons en dernier.

Appuyés sur la balustrade bordant la plate-forme, nous regardons, captivés, le spectacle. A perte de vue. Une immense plaine grise, étincelante, aux mille reflets, vestiges des immenses buildings de verre, un champ de ruines, la ville nivelée par le bas. Devant nous,

plus que deux couleurs. Le blanc gris, en bas. Le vert bleu, en haut. La lumière éclatante des soleils.

Je tourne la tête.

Jaurdy contemple lui aussi la planète que nous allons abandonner. Il a l'air triste, résigné.

Je lui passe un bras sur les épaules. Nous restons silencieux un moment.

— Tu verras, Jaurdy, dis-je en brisant le silence, nous avons vécu dans un monde triste et malsain. Mais nous en partons. Je te ferai découvrir d'autres mondes, car, bien qu'il y en ait de bien pires, je sais qu'il y en a de biens meilleurs. Des endroits encore plus beaux, où l'on vit des choses encore plus belles... Tu vas voir ce que tu n'aurais jamais pu imaginer dans tes plus beaux rêves....

Il se retourne, me regarde.

Je le serre dans mes bras.

Une ombre. Nous approchons de la navette. Celle-ci nous avale lentement.

Nous sommes dans une grande soute. Des officiers nous guident dans des couloirs somptueux.

Jaurdy s'est décidé à sortir de son silence.

— Le Dragon Supérieur d'Elmes est un vaisseau diplomatique de grande envergure.



Habituellement, les grandes réunions du Cercle des Colonies Terriennes se tiennent dans ce vaisseau. Il doit certainement être luxueux.

Nous nous dirigeons vers le salon avant. Situé sous le ventre de l'appareil, il offre une grande baie vitrée, une vue plongeante vers notre planète. Nous prenons place devant, sur des fauteuils violets confortables.

La navette remonte peu à peu l'atmosphère elsoichienne.

## **88. DGSE**

Elle sort dans l'espace. Le spectacle est époustouflant. Des étoiles à perte de vue, un espace immense, et dessous, la boule bleu-blanc de la planète. Et puis, au loin, l'immense Dragon Supérieur d'Elmes. D'après Jaurdy, il doit faire une dizaine de kilomètres de large sur une centaine de long.

C'est la première fois que j'aperçois une machine spatiale de ce genre. C'est indescriptible. Des milliards de points lumineux constellent sa grande surface blanche, toute en courbes allongées, et à l'arrière, l'énorme raie lumineuse du luminopropulseur.

Au fur et à mesure que la navette s'approche, le vaisseau grandit démesurément. Les points lumineux que je prenais auparavant

pour des hublots sont en fait d'immenses garages spatiaux. Des foules de vaisseaux sûrement plus grands que notre navette tournent autour du Dragon. La navette s'engouffre dans l'un des petits points lumineux, devenu une énorme bouche, un parking où des dizaines, voire des centaines de navettes identiques sont déjà amarrées.

« Les passagers sont priés de suivre les indications et de sortir de la navette pour rejoindre le Dragon Supérieur d'Elmes. Nous vous remercions et espérons que vous avez passé un agréable voyage dans notre navette. »

Nous suivons les officiers qui nous indiquent la sortie. Un grand couloir tendu au-dessus du vide fait la liaison du Dragon et de la navette, celle-ci étant aussi retenue par les bras flexibles l'arrimant solidement. Nous suivons des agents chargés de la sécurité, dans leurs costumes gris aux initiales du vaisseau, DGSE, pour DraGon Supérieur d'Elmes, qui nous emmènent dans une grande salle, et nous expliquent l'organisation du Dragon. On nous attribue aussi des appartements. Ensuite, nous nous rendons dans la partie principale du vaisseau. Une immense salle d'où partent des centaines de milliers de couloirs, sur plusieurs étages, où grimpent des plantes vertes gigantesques, où s'ouvrent des magasins, des bou-

tiques, tout cela à perte de vue. Le voyage va bien se passer.

## 89. Retrouvailles

Au bout de plusieurs jours, le Dragon part vers sa planète d'origine, Elmes, remplacé dans son guet des survivants d'Elsoich par un autre vaisseau. Une grande majorité des abris a pu être évacuée. Mais des missions vont être envoyées en surface, au cas où certains abris auraient été endommagés, et n'auraient pas pu appeler des secours.

Dans le vaisseau, j'ai retrouvé Malio, Julie et les autres. Ils n'ont pas eu de problèmes dans leur abri. Mais je ne crois pas que nous allons de nouveau pouvoir revivre comme avant, maintenant que je me souviens. Je ne leur ai rien dit.

Quand aux *faeas*, nous avons essayé de les rechercher, Jaurdy et moi, mais ils ont disparu. D'après les systèmes informatiques, ils ne sont même plus dans le vaisseau. Cependant, aucune navette en direction d'un quelconque endroit n'est partie depuis que nous sommes revenus.

Une fois arrivés sur Elmes, nous avons trouvé un petit appartement. Elmes est une planète triste et grise, totalement industrielle, où l'on ne sort qu'avec un parapluie pour éviter les pluies acides. Nous n'habiterons pas ici longtemps. Juste assez de temps pour pouvoir repartir.

J'ai pu récupérer tous les travaux informatiques que j'avais sauvegardés avant la destruction de Sermelarande. Mais cela ne m'intéresse plus. Jaurdy et moi, nous avons d'autres perspectives que de rester sur une planète du Cercle des Colonies Terrestres. Il y a mieux ailleurs...

## 90. Épilogue

Cela fait quelques mois que j'ai vingt ans. Nous sommes en 66078.

Avec Jaurdy, nous sommes devenus Maîtres-Navigants sur un vaisseau cargo. C'est-à-dire que nous passons les disques contenant les cartes de navigation au capitaine du vaisseau. C'est un travail assez reposant, nous sommes dans la spacieuse cabine de direction pendant tout le voyage.

Bien que notre astroport d'attache soit toujours à Elmes, nous n'y revenons que de temps à autre pour dire bonjour à Julie et Malio, qui se sont finalement installées là-bas.

Nous nous sommes découvert une passion dans les vaisseaux spatiaux. Peu après la FDM, comme se plaît toujours à l'appeler Jaurdy, nous avons trouvé une place en tant qu'assistants astiquateurs sur une corvette orbitale. Grâce à ma science des Arts Oubliés, nous avons rapidement obtenu des avancements.

Nous avons aussi des vues sur un petit cargo qui devrait bientôt être vendu aux enchères.

Normalement, il ne devrait intéresser personne. Pas assez rentable. Mais c'est un peu notre rêve, avoir un vaisseau à nous...

J'ai continué à écrire le récit de l'histoire de la fin de Sermelarande. Un monde que je ne regrette pas. Mais ce n'est guère mieux d'aller vivre à Elmes, qui somme toute n'est qu'un autre système à la Sermelarandienne, à part peut-être qu'il est toujours existant. Heureusement que l'espace est un peu plus éloigné de ces considérations politiques : tant que le commandant du bord n'est pas tyrannique, tout se passe bien.

J'ai décidé de rajouter à cette histoire ce qui s'est passé aujourd'hui. Nous venions de débarquer avec une navette de notre vaisseau sur l'un des astroports de la planète Terre.

C'est très rare que nous fassions escale sur cette planète, dont l'état est de plus en plus alarmant, pour ceux qui s'alarment encore de ce genre de choses. La majorité de la planète est soit recouverte par des déserts arides, soit inhabitable en raison de la radioactivité datant du bombardement atomique lors de la guerre de l'indépendance des colonies. Les quelques rares cités sous dômes de protection contre les pluies toxiques avaient besoin de quelques

marchandises que nous devons rapporter. C'est triste comme cette planète a changé. Je m'en souviens, avant...

Pendant que nous marchions, avec le reste de l'équipe navigante, vers le poste d'enregistrement des arrivées de l'astroport, un homme assis dans un recoin m'a attrapée par un pan de ma robe de Maître-Navigante. J'ai cru à un clochard. Je me suis retournée. L'homme s'est levé. RifeK KepnaN, le grand homme chauve, l'un des *faeas* que nous avons rencontrés à Sermelarande ! Nous avons, avec Jaurdy, attendu que l'équipe navigante disparaisse de notre vue.

— Jaurdy Zara et Mina Serti, nous avons besoin de vous. Il est temps que ce qui doit être soit. Vous serez contactés dans les mois qui viennent. Tenez-vous prêts.

Et il part. Je ne sais pas ce qu'il entend par « nous avons besoin de vous », mais cela signifie sûrement que nous allons enfin pouvoir quitter les Colonies Terriennes. Nous allons nous tenir prêts.